This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAIR
FAIRE

HF
747
.A3
S36

Vignaud

LES PÉLASGES

ET LEURS DESCENDANTS

UNE RACE OUBLIÉE

LES PÉLASGES

ET LEURS DESCENDANTS

PAR

ÉDOUARD SCHNEIDER

EX-INGÉNIEUR EN CHEF DE LA PROVINCE DE SCUTARI D'ALBANIE
POUR LE GOUVERNEMENT OTTOMAN

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

1894

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Reginald Lit.

Glyptographie SILVESTRE & Cie, 97, rue Oberkampf

COSTUME DE MONTAGNARD AISE

TRIBU DE CASTRATTI

5-2-27 m 18

DÉDICACE

A MA FILLE MATHILDE.

De nombreux amis à ta mère et à moi m'ont vingt fois dit d'écrire ce que je savais de l'Albanie, où j'ai connu ta mère jeune fille, que j'ai épousée et qui t'a donné le jour.

Du sang albanais coule donc dans tes veines, et si je te dédie ce petit livre, c'est pour que tu l'aies toujours près de toi, afin de ne jamais oublier ta mère-patrie et ta langue maternelle, dont l'avenir reconnaîtra la valeur.

A cette heure tu ne sais pas encore lire, mais tu parles déjà mieux que moi cette rude langue, douce dans ta bouche, qui a souri à quatre joyeux printemps seulement. Mais tu racontes déjà des fables et des légendes, et me voyant toujours écrire,

423444

dans ton langage enfantin, tu dis à un chacun que je travaille pour toi, pour gagner l'argent qui te portera des joujoux.

Lorsque tu liras ce petit livre, et lorsque tu connaîtras, grande fille, femme et mère de famille, mieux le monde, qu'à ton âge, tu comprendras que le but de mes veillées n'était pas de gagner l'argent de tes joujoux, mais de ressusciter le souvenir de la race primitive oubliée des Pélasges, qui ont donné le jour aux albanais, à ta mère.

Le siècle dans lequel tu vivras appartiendra aussi bien à l'homme qu'à la femme ; si tu veux donc que les cendres de ton père vivent dans la tombe, fais comme lui qui n'était pas albanais ; travaille, autant que tu le pourras, pour faire revivre la riche langue de nos ancêtres communs, car, moi aussi, comme européen, je descends des Pélasges autochthones qui peuplèrent l'Europe, ce continent insulaire immense qui vit paraître sur la terre le précurseur de la grande et intelligente famille des hominiens.

Constantinople, le 31 Décembre 1893.

ED. SCHNEIDER

UNE RACE OUBLIÉE

I

Les Pélasges, nos ancêtres

En parcourant tout ce qui a été écrit sur ces peuples primitifs, dont l'histoire se perd dans la nuit des temps, on s'aperçoit que la science n'a pu jusqu'à aujourd'hui définir de quelle race étaient les Pélasges, d'où ils venaient, ce qu'ils représentaient à l'aurore des temps primitifs, et s'il existait aujourd'hui des descendants directs de ce prototype, ou tout au moins, si quelque peuple vivant, actuel, conservait quelques uns de ses caractères, comme par exemple, le langage, les us et coutumes, ou toute autre particularité pouvant rappeler cet antique ancêtre.

Très-justement préoccupés des origines de l'hu-

manité, les savants se sont raccrochés à la moindre épave caractéristique qu'ils ont vu flotter sur l'Océan des Ages. Pour se guider dans le dédale inextricable des races, ils se sont vus obligés d'interroger, tantôt la langue, tantôt la religion, tantôt la conformation, tantôt la couleur des différents types de l'individu qui a paru, paraît, se développe et disparaît sur la surface du globe.

D'aucuns plus profonds, plus philosophes, attaquaient le problème de plus haut, et, de déductions en déductions, cherchaient avant tout à résoudre la question plus importante de la création du, ou des principes, pour de là, reprendre l'intéressante question des races.

C'est ainsi que sont nées et s'épanouissent, influencées par l'immense génie des temps modernes, dans leurs captivantes interprétations, les trois théories sur l'origine de l'espèce humaine, qui se disputent encore la palme de la victoire, que tient toujours, entre ses mains insensibles et froides, l'incorruptible Vérité que ces théories n'ont pas réussi à convaincre.

La première de ces théories est essentiellement religieuse ; elle découle des idées émises par la religion du Christ, dont les précurseurs furent Moïse et les prophètes. Cette théorie s'appelle le monogénisme.

Le champion actuel autorisé est M. de Quatrefages, qui déclare que, « si l'on se place exclusive« ment sur le terrain des sciences naturelles, il « paraît impossible de ne pas conclure en faveur « de la doctrine monogéniste. »

Cette théorie impose l'unité de l'espèce humaine, la création du premier homme et de la première femme, desquels sont descendus tous les hommes, dont les caractères distinctifs originaires ont pu se modifier, dans la suite des temps, sous l'action d'influences diverses, auxquelles ces hommes se sont vus soumis, et des divers milieux dans lesquels ils ont été appelés à se développer. La nature est susceptible de modifications journalières, et jamais, et nulle part, elle ne semble être pareille à elle-même ; à plus forte raison, un être aussi délicat, aussi finement constitué, aussi impressionnable, intelligent, raisonnable et parfait que l'homme, ce dernier chef-d'œuvre de la nature, du Créateur, devait-il subir l'action des influences et des milieux et se modifier à travers les âges.

Le tort de cette théorie est de confondre un principe général avec des particularités de détail. En plus, on admet, ce qui est peu scientifique, qu'en un seul point du globe, les milieux et les influences ont été propices au développement,

ou même à l'éclosion du germe. D'un autre côté, s'il y a eu modification du prototype, par la suite des temps, pour juger des modifications qu'a dû subir ce prototype, comparativement au type aujourd'hui existant, il eut fallu, que les influences et les milieux, qui agissaient sur lui, lors de son apparition sur le globe, se fussent conservées telles qu'elles étaient, depuis ce temps reculé jusqu'à nos jours. Et ce n'est pas le cas ; ici elles furent telles ; là elles furent différentes ; nulle part ces influences et ces milieux ne durent être d'un même ordre, d'où l'impossibilité d'établir que c'est à elles, ou à telle ou telle autre action que le prototype doit ses modifications.

La deuxième théorie, le polygénisme, est, naturellement anti-chrétien, surtout au point de vue du mot à mot du texte de la Genèse. Au point de vue du sens de ce livre allégorique, le polygénisme serait non seulement possible, mais infiniment plus scientifique que le monogénisme.

Les polygénistes s'étonnent, avec raison, que l'homme doive faire exception dans la nature. Pourquoi, une seule création, une seule espèce, une seule race d'individus, et cela, pour un point déterminé du globe, qui aurait été plus privilégié que tout autre ? Pourquoi l'homme-Adam, adulte raisonnable et articulant le langage de cette im-

mense superficie de continents émergés où se développent des milliers d'espèces de plantes et d'animaux ?

Comme tout le reste de la création, l'homme ne peut pas être unique dans son espèce, parceque, les milieux et les influences qui ont favorisé l'éclosion, le développement et la transformation du prototype, ont pu être toutes différentes, soit au point de vue des climats, soit au point de vue de l'époque qui a vu se produire l'apparition de ce prototype.

Il paraîtrait cependant, que l'absolutisme, dont s'inspirait cette théorie, était incompatible et peu conciliable avec la modération pondérée de la science. Il en est résulté, que de l'ensemble de cette théorie, le principe seul de polygénisme fut conservé ; et les termes une fois atténués, cette théorie se dévoila plus attrayante et plus vraisemblable que celle du monogénisme.

Malgré cela on n'était pas satisfait. Il manquait quelque chose, et ce quelque chose était toujours caché au fonds du puits, séjour éternel de l'immuable Vérité.

Une troisième théorie parut et fut appelée, la théorie du transformisme, développée, avec une science et un attrait admirable par Lamarck, Darwin et son école. L'espèce humaine, écrivait en

1809 Lamarck, n'existe pas, car elle varie sans cesse à l'infini ; dans les milieux dans lesquels elle est appelée à vivre et sous l'action des influences qu'elle est tenue à subir, l'espèce humaine, dans un type reconnu se modifiera peu à peu et se transformera d'une manière surprenante.

Cette théorie était tout ce qu'il y avait de plus anti-religieux ; aussi fut-elle condamnée en France, où elle avait vu le jour. Et cependant, c'était tout ce qu'il y avait de plus scientifique. L'immortel Darwin le prouva et la science s'inclina.

La base de la théorie du transformisme, c'est la « sélection naturelle », c'est-à-dire le choix que la nature semble faire d'une espèce animale ou végétale au détriment des espèces voisines, qui, moins appropriées aux milieux où elles vivent et aux influences auxquelles elles sont soumises, finissent par disparaître pour céder la place à l'espèce animale ou végétale qui doit entrer dans la série des phases de son développement.

Cette théorie a pris, dans les deux précédentes, ce qu'il y avait de mieux, pour se compléter, si l'on peut s'exprimer ainsi, et vouer en même temps, par ce fait, le monogénisme et le polygénisme à l'oubli.

Ne dirait-on pas que les anciens des anciens ont assisté au transformisme animal, quand, dans

presque toutes leurs fables, ils nous parlent de ces monstres terribles, moitié bêtes, moitié hommes, nombreux dans les temps tout à fait primitifs, disparaissant successivement dans le cours des âges, pour devenirs des êtres inoffensifs à l'aurore des temps historiques.

Ne dirait-on pas que les anciens peuples, au point de vue de la race humaine, avaient la conscience, instinctive et irréfléchie, du principe de la théorie du transformisme, de la nécessité et des résultats de la sélection naturelle, quand ils unissaient, dans leurs fables, la force et la pensée, la force et la beauté ; quand ils faisaient le choix parmi les résultats de l'union de l'homme et de la femme, en conservant les enfants, qui, au septième jour de leur naissance, présentaient tous les indices du perfectionnement et des développements physiques, tandis qu'ils donnaient en pâture aux bêtes sauvages, les rejetons difformes chétifs et sans avenir.

N'est-ce pas encore aujourd'hui, mus par un même ordre d'idées, irraisonnées peut-être, que nous voyons des peuples, descendant d'une même race, et constitués en tribus, en clans, défendre les unions entre hommes et femmes de la même tribu, du même clan, et imposer les unions avec un élément étranger, pourvu cependant que ce

dernier soit de la race et qu'il n'ait pas dégénéré, par une cause quelconque.

L'homme primitif enfant, grand, fort, sauvage, sans langage défini, géant cyclope, hercule, ne fait-il pas graduellement place à l'homme mieux modelé dans ses formes, moins musculeux, plus soigné, à langage défini, s'occupant déjà de sa petite personne, et laissant, pour ainsi dire, graduellement, cet autre lui même, l'esprit, se développer au détriment du corps, qui devient un chef d'œuvre, par la gracieuseté des formes, des contours, par la finesse des attaches, la transparence de l'enveloppe, et perd tout le mastoc, tous les caractères de l'homme sauvage et du colosse des temps primitifs.

Quoiqu'il en soit, pour notre compte, nous ne pourons qu'adopter la théorie si vraie et si attrayante du transformisme, ou mieux, la théorie de la sélection naturelle, sans entrer dans les détails de son développement qui semblent conclure que l'antropomorphe a été l'aïeul de l'homme brachycéphale, ou à tête courte.

Nous ne prendrons pas non plus l'homme quaternaire pour prototype de l'espèce humaine, parceque nous sommes entièrement convaincus, et nous croyons pouvoir prouver, que l'homme tertiaire a existé, puisque, témoin conscient des

phénomènes géologiques de cette époque, il a pu nous en transmettre le souvenir par une série de fables qui ont toujours un fond vrai. Et en effet :

Aurait-on pu inventer un Soleil, une Lune, si on n'avait pas vu ces astres ? Aurait-il pu, l'homme primitif, nous transmettre le souvenir d'un déluge, s'il n'y avait pas assisté ? Aurait-il pu nous parler de monstres, de géants, s'il n'avait pu constater des différences marquées entres ces êtres extraordinaires et le reste de la création ? L'aveugle né, sait-il nous dire ce que c'est que le soleil, le jour, la nuit, les étoiles, etc. ? Non ! Nous mêmes, pouvons-nous inventer quelque chose sans cause, sans raison, uniquement pour le plaisir d'inventer ? Non, certes.

En conséquence, l'homme primitif n'a pas inventé les fables, mais il a tout simplement conservé le souvenir des faits tels qu'il les a jugés. C'est à nous de comprendre dans ces fables, ce que nos pères avaient vu ; ce qui les avait frappé, le phénomène naturel, ou surnaturel si l'on veut, dont ils nous ont transmis le caractère, de génération en génération, par la tradition.

Mais en adoptant la théorie du transformisme, nous n'entendons nullement nous retrancher derrière un exclusivisme qui pourrait devenir fatal au principe même.

Tout au contraire, nous croyons qu'il faut à ce principe une libre allure et de vastes horizons, afin qu'il ne soit pas gêné par les incessantes acquisitions toujours nouvelles de la science qui, de nos jours, marche à pas de géants.

Dans la théorie du transformisme on peut admettre en principe, croyons-nous, une espèce de monogénisme de l'espèce humaine et la polygénie de la race.

Nous nous expliquons.

Si les monères originelles, (résultat embryologique des grumeaux albuminoïdes composés d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de carbone) ou atomes cosmogénérateurs, qui devaient engendrer l'espèce humaine, à la suite de transformations successives, étaient arrivées à un même degré de développement, ou mieux, à un même degré de condensation, et cela à un même moment donné ; si, en ce même moment, ces monères se trouvaient jetées dans des milieux identiques et soumises aux mêmes influences pour poursuivre l'œuvre de leur développement, il est incontestable que l'espèce humaine serait restée *une*, et qu'elle n'aurait donné qu'une race d'individus.

De même qu'une même plante, qu'une même fleur, dans la même terre, dans un même climat, actionnées par les mêmes influences, ne modifie-

ront jamais leurs produits qui seront toujours les mêmes ; de même le premier homme n'aurait pu jamais se transformer si les milieux et les influences s'étaient conservés tels qu'ils étaient lors de son apparition.

Mais dans la nature les choses sont loin de se passer ainsi. Etant donné l'infinie diversité des milieux et des influences, étant donné le transformisme continu et journalier de la nature dans lequel vit l'homme, les monères originelles, soit qu'elles aient vu leur développement retardé, soit qu'elles se soient vues forcées de précipiter ce développement, toujours par le fait des milieux et des influences, ont dû, sans changer l'espèce, donner jour à des races, distinctes les unes des autres, par les caractères particuliers de l'individu physique et moral ; et cela, non pas sur un point privilégié du globe terrestre, mais sur une infinité de points, qui tous, devaient être appropriés au développement du germe de l'espèce.

De là, les dernières divisions caractéristiques des races, établies par M. Broca, reposant sur l'indice céphalique, c'est-à-dire le rapport entre la plus grande largeur du crâne, multiplié par cent, et son plus grand diamètre antéro-postérieur, qui donnerait les races dolichocéphales et brachycéphales.

De là, sur ce terme savant, la caractéristique [illegible] sur l'indice nasal : c'est-à-dire le [illegible] à sa largeur maxima de l'orifice antérieur [illegible] à sa largeur maxima de l'épine nasale, [illegible] de la suture naso-frontale, qui [illegible] les leptorrhiniens, les mésorrhiniens et les platyrrhiniens.

De là, les caractères des faces orthognates et des faces prognates, les premières distinguant les races dans lesquelles l'individu a les mâchoires verticales et les secondes, celles où l'individu [illegible] les mâchoires saillantes.

De là, les variétés distinctives et caractéristiques dans la chevelure, comme les *Ulotriques*, à chevelure laineuse, et les *Lissotriques*, à chevelure lisse, [illegible] les premiers, les *Ulotriques-lophocomes* (cheveux laineux qui poussent en touffes) et les *Ulotriques-eriocomes* (cheveux laineux poussant partout également) ; tandis que les seconds sont, *Lissotriques-euplocomes* et *Lissotriques-euthycomes* (cheveux lisses bouclés et cheveux lisses raides).

De là enfin, la diversité de coloration de la peau qui caractérise la race blanche, la race jaune, la race noire, la race rouge et la race brune ; c'est-à-dire la race caucasique, mongolique, éthiopique, américaine et malaise.

Toutes ces caractéristiques des races qui ont passé et qui passent, ne détruisent pas l'espèce humaine proprement dite qui reste, pour nous, une à partir de l'époque où l'homme se sépara de l'antropomorphe, son ancêtre, et qu'il commençat à parler, c'est-à-dire à syllaber, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sa pensée, à nommer la nature et ses merveilles.

Il s'en suit de ce qui précède la grande probabilité de plusieurs races-mères, comme aussi de plusieurs langues-mères, l'espèce humaine ayant pu paraître sur plusieurs points du sol terrestre, soit en un même temps, soit dans le cours des âges d'une période donnée. De là, la probabilité d'un langage articulé originaire et originel, différemment accentué, mais essentiellement monosyllabique, c'est-à-dire exprimant dans une seule syllabe un sens complet.

En ce temps là, l'homme a dû être nomade ; il ne semait pas, il ne récoltait pas, ne connaissait pas le feu, et par suite le foyer, l'habitation. Il devait être fructivore [1] comme le singe, l'antropomorphe, son ancêtre. Or, comme en tous lieux et en tous temps, il ne pouvait trouver des arbres fruitiers qui produisaient la base de son alimentation,

1. Voir notre ouvrage : Hypothèse cosmogonique atomique.

cet homme a dû se déplacer continuellement et marcher dans le sens du mouvement de rotation de la terre, c'est-à-dire de l'Ouest à l'Est, en s'inclinant sur le Sud. En un mot, il a dû pourchasser les saisons fructifères, sans en avoir conscience.

Cette émigration continue devait déterminer, avec l'hypothèse polygénique, des rencontres et des contacts des races, qui, inévitablement, devaient être fatales dès l'origine. Comme les bêtes, l'homme s'attaqua à son semblable aussitôt qu'il l'eut rencontré : le plus fort soumettait le plus faible et le mélange des races en résultait.

Si les deux races en présence étaient, chacune dans l'espèce, le résultat du développement et du transformisme, plus ou moins perfectionné des monères originelles, différemment influencées dans des milieux distincts, l'évolution perdait son caractère originaire et en déterminait un nouveau, qui pouvait tenir des deux races, ou se rapprocher plus ou moins de l'une ou de l'autre.

Si les deux races en présence avaient vu le jour à la même époque, dans un même milieu, et qu'elles aient été soumises à des influences identiques, les résultats des contacts n'étaient plus un mélange, mais l'évolution simple, qui était l'aurore du perfectionnement de la race, favorable au déve-

loppement intellectuel et fatal au développement physique.

Comme conséquence, dans le premier cas, le langage devait se modifier par le mélange ; et dans le second cas se perfectionner par le fait de la fusion. Dans les deux cas il se serait amplifié, et c'est naturel, puisque la formation de la famille, modifiant le milieu et le complétant, les exigences de la vie augmentaient, l'interprétation de mille et une chose devenait nécessaire, et le langage instinctivement se développait en se perfectionnant, sans efforts et sans lois.

S'il n'y avait eu qu'une apparition de l'espèce sur le globe, il n'y aurait eu qu'une race, et par conséquent, qu'un langage, qu'une langue. Et la meilleure preuve de ce que nous avançons, nous la trouvons dans ces peuplades sauvages, chez lesquelles la civilisation n'a pas pu encore pénétrer et qui ont été assez fortes pour repousser les invasions, même de leurs voisins. Ces peuplades, qui sont aussi anciennes que nous, parlent leur langue primitive, qui s'est enrichie de nouveaux mots, de nouvelles expressions, au fur et à mesure des nouvelles exigences de la famille.

Mais comme nous pensons qu'il y a eu à la surface du globe plusieurs apparitions contemporaines de l'espèce humaine, il en est résulté plusieurs

races, d'où plusieurs langues primitives, qui, à la suite des contacts et des mélanges de ces races, donnèrent le jour à de nouvelles langues dérivées, à une infinité d'idiomes et de dialectes, reconnaissables par les racines des mots qui les composent.

Avouons cependant, que si les peuples n'avaient pas été assez heureux pour inventer les lettres, pour dessiner et plus tard écrire les langues qu'ils parlaient, nous parlerions aujourd'hui toutes les langues et aucune. En effet, partout où un conquérant s'est imposé, il a imposé aussi sa langue ; et les gouvernements ont tellement conscience de ce fait, qu'aujourd'hui, où il n'est plus si facile de faire la guerre et de conquérir, comme au temps jadis, ils se font précéder dans le pays qu'ils convoitent, par les missionnaires et les maîtres d'écoles qui préparent le terrain, en enseignant la langue envahissante, attendant ainsi le moment donné d'un conflit quelconque pour faire valoir les droits de la nation, dont ils sont les éclaireurs.

Dans ces conditions, on conçoit aisément que la langue autochthone du pays qui sera envahi, commencera par adopter des mots désignant des choses, que les peuples encore ne connaissaient pas ; il y aura mélange, et quelque siècles plus

tard un nouvel idiome, une nouvelle langue se sera formée, et tout sera dit.

Pour revenir à notre sujet, après cette courte digression dans le domaine de la politique, si nous admettons que la, ou les langues primitives originelles, ont été monosyllabiques, elles ont dû dans la suite des temps, et petit à petit, devenir polysyllabiques, soit en ajoutant aux racines originelles des désinences de flexion ou de dérivation, soit en agglutinant les racines entre elles, pour former les mots composés. Et ceci est si vrai, que l'enfant qui commence à bégayer se servira uniquement de monosyllabes, le plus souvent interjectives ou exclamatives.

A ce propos voici ce que nous raconte Hérodote, relativement à une expérience que fit sur deux enfants, Psammitique, roi des Egyptiens. Pour reconnaître quel était le peuple le plus ancien, Psammitique confia deux enfants nouveau-nés à des femmes auxquelles il avait fait couper la langue, afin qu'elle ne puissent pas parler aux enfants, et influencer leur langage instinctif, toute langue commençant à s'apprendre par l'oreille. Le premier mot que ces enfants prononcèrent fut, dit Hérodote « *Bucos* ». Le roi chercha à savoir si ce mot avait une signification, dans une langue étrangère à celle que parlaient les Egyptiens ; et

il s'est trouvé, que dans la langue parlée par les Phrygiens, ce mot désignait le pain. Nous verrons plus loin que les Phrygiens étaient des Pélasges, ce que ce mot veut dire dans la langue de ces derniers que parle les Albanais, et si c'est réellement un dissyllabe que les enfants ont pu articuler.

Quoiqu'il en soit, il ressort à l'évidence que l'étude des caractères physiques, ou pour mieux dire anatomiques du squelette de l'individu de l'espèce humaine, peut donner, de même que l'étude des langues, des résultats satisfaisants au point de vue de la classification des races ; nous ne pouvons malheureusement pas dire la même chose de l'homme primitif moral, le cerveau, ce siège de la pensée, de la vie intellectuelle, réfléchie ou irréfléchie, de l'âme de la matière, en un mot, qui constitue l'individu, nous faisant absolument défaut.

Il est vrai que par de savantes déductions, tirées de l'étude comparée des cerveaux des primates existants, des personnalités compétentes en la matière, entre autres Broca, Carl Vogt et Topinard, concluent à des différences peu importantes dans la constitution des parties essentielles de cet organe de la vitalité de toute la famille des primates. Ce sont toujours, dit-on, les mêmes

plis fondamentaux, les mêmes circumvolutions primaires, les mêmes connexions, séparées par les mêmes sillons. Il n'y aurait guère que le volume du cerveau qui différerait entre l'espèce humaine proprement dite et le primate.

A notre point de vue, les différences, quelques faibles qu'elles soient, dans le centre d'action de l'individu, doivent dénoncer des différences forcées dans l'espèce, puisque la cavité cranienne doit être remplie par le cerveau ; mais aucune particularité de sa constitution ou de sa forme ne pourra dénoncer telle ou telle particularité du langage, ou de la vie intellectuelle de l'individu, car nous voyons un même cerveau se plier à toutes les exigences de plusieurs langues, percevoir les sensations les plus diamétralement opposées, sans que son volume augmente ou diminue, sans que les plis, les circumvolutions, les connexions et les sillons prennent un autre caractère.

Ce qui fait la différence, pour nous, dans le cerveau de l'espèce humaine, c'est la vie, c'est-à-dire le mouvement moléculaire de ce cerveau, ou plutôt de la matière qui le constitue. Et ce mode de mouvement, accéléré ou ralenti, peut amener des différences très-grandes entre tel ou tel individu, et déterminer pour le langage des caractéristiques très-tranchées.

Il faut cependant des influences, surtout extérieures dans le principe. Ainsi, l'homme, dans un milieu propice à tout espèce de développements, en face d'une nature puissante, de sites variés, de vastes horizons, un ciel toujours bleu ou parsemé d'étoiles, sera à même de créer un langage, bien plus riche, que l'homme qui se trouverait dans un milieu ingrat, une nature languissante, des contrées arides, des horizons limités et des cieux pâles et incertains.

En plus, les idiomes peuvent tenir simplement, en partie au moins, à un défaut d'interprétation, provenant de la constitution de l'organe de la parole et de l'ouïe. Ce fait est même remarquable : les Orientaux, par exemple, n'ont aucune difficulté pour les langues occidentales ; ils interprètent tous les sons, toutes les nuances, avec une fidélité surprenante ; tandis que les Occidentaux, pour les langues orientales, ne réussissent jamais, malgré de profondes études, à interpréter ces consonnances douces des Orientaux, qui, dans la bouche des premiers, deviennent dures et sifflantes.

Somme toute, la langue, pas plus que les caractères anatomiques, qui ont été reconnus pour les différentes races de l'espèce humaine, ne semblent pas être une base sûre pour résoudre

l'intéressant problème de nos origines, qui est posé depuis tant de siècles et n'est pas encore résolu.

Ceci doit-il nous décourager? Non, certes ; tout au contraire : comme un noyé qui se raccroche à tout ce qui lui tombe sous la main, nous devons nous soutenir sur la moindre épave, afin de flotter au moins, sur la mer des temps et attendre le vent favorable qui doit nous jeter au rivage, où, scrutant le sol, interrogeant les échos, nous trouverons quelqu'indice, nous recueillerons quelque syllabe, qui nous mettrons sur la voie des découvertes inattendues et intéressantes, qui attendent les infatiguables chercheurs.

Pour arriver à donner à la race pélasgique la place qui lui est réservée dans l'espèce humaine, nous ne nous servirons pas ici des caractères anatomiques qui la distinguent des autres races, nos recherches n'étant pas encore complètes de ce côté là. Nous servant de la langue, des fables, des légendes, des us et coutumes des *Shkyptars*, communément appelés Albanais, qui sont les descendants directs des Pélasges, nous reporterons ainsi le problème de nos origines sur un terrain nouveau et, croyons-nous, inexploré jusqu'à aujourd'hui.

En agissant ainsi, nous adoptons une base

certaine, la langue vivante inconnue des *Sykyptars*, et non pas une langue hypothétique comme celle des Aryas.

Nous demanderons à ce peuple, vivant, comme au temps jadis, sur les montagnes, séjour de l'aigle [1], ce qu'il sait de ses ancêtres, et comme la tradition est la langue écrite de l'albanais, il nous répondra, sans que sa réponse souffre d'influences et de contraintes.

1. L'aigle en albanais s'appelle *Shkybé* (prononcez *Chkubé*). La désinence de flexion *tar*, du mot *Shkyptar*, désigne l'action du gardien ou du pourchasseur. *Shkyptar* serait ou le gardien de l'aigle ou le chasseur d'aigle ; par rapprochement les *Albanais* s'appellent eux-mêmes, *fils d'aigles*. *Shkypnie* d'ailleurs, désigne le territoire de l'aigle ; et les enfants de ce territoire sont les *Shkyptars*.

TYPE DU MYRDITHE

COSTUME DE TOUTE LA TRIBU

II

Les Pélasges

Les Pélasges, dit M. Paul Guérin, habitants primitifs de la Grèce et de l'Italie, paraissent être venus de l'Orient et appartenir à la race indo-européenne. Arrivés au Danube, les uns franchirent ce fleuve et pénétrèrent dans la péninsule hellénique ; les autres remontèrent le long de la Save, qui les conduisit en Italie. De là, deux branches de Pélasges : l'une orientale, en Grèce ; l'autre occidentale, dans la péninsule italique. C'est probablement vers l'an 200 avant J.-C. que les Pélasges touchèrent au Danube.

Voilà, en deux mots, l'histoire de l'émigration de ce grand peuple, ou plutôt de ces barbares, dont nous parle Hérodote, le père de l'histoire, qui vivait au quatrième siècle avant nore ère, et desquels, suivant ce dernier, comme nous allons le voir, descendaient les Hellènes.

En recherchant l'étymologie du mot Pélasges, nous voyons que les Grecs désignaient par ce mot les habitants de la haute mer. Les Albanais, avec leur langue, traduisent ce mot par, habitants ou hommes des forêts, de *Péla* pour *pylha* forêt, et de *gjin*, hommes, gens. Les Pélasges donc étaient *les Pylhagjin*, d'où Pélagus, Pélasges, habitants des forêts, c'est-à-dire l'homme qui a précédé l'habitant des grottes, le Troglodyte.

Qui étaient ces Pélasges ? D'où venaient-ils ?

Laissons parler tout d'abord Hérodote.

Crésus, roi des Lydiens et de la plupart des Grecs Ioniens et Eoniens de l'Asie-Mineure, ayant décidé d'attaquer les Perses s'adressait à l'oracle de Delphes et lui demandait s'il pouvait porter les armes contre ce peuple, et s'il devait s'adjoindre une armée auxiliaire. La réponse de l'oracle fut que si Crésus faisait la guerre aux Perses, il détruirait un grand empire ; comme conseil, l'oracle recommandait au grand roi, de s'adjoindre comme alliés, les plus puissants des Grecs.

Crésus apprit qu'aux premiers rangs de ces derniers étaient les Lacédémoniens et les Athéniens, les premiers d'origine dorienne et les seconds d'origine ionienne.

Ces deux nations, dit Hérodote, étaient depuis longtemps les plus illustres, et descendaient, cel-

le-ci, c'est-à-dire les Athéniens des anciens Pélasges ; et l'autre, c'est-à-dire les Lacédémoniens des Hellènes. Ceux de l'Attique, les Athéniens n'avaient jamais émigré ; ceux de Sparte, les Lacédémoniens, avaient changé de patrie plusieurs fois.

Sous le règne de Deucalion, ils habitaient la Phtiéotide ; et sous Dorus, fils d'Hellen, fils de Deucalion, la contrée aux pieds de l'Ossa et de l'Olympe, qu'on appelle Histiéotide. Les Cadméens les ayant expulsés, ils s'établirent aux pieds du Pinde, au lieu nommé Macédnos, puis dans la Dryopide et finalement dans le Péloponèse, où ils prirent le nom de Doriens.

Suivant le même auteur, les Pélasges avaient colonisé toutes les côtes jusqu'à l'Hellespont, la plupart des îles de l'Archipel et même le littoral de l'Asie Mineure, puisque lorsque le général de Darius, Othanès, prit la Lamponie, et avec l'aide de vaisseaux Lesbiens, Lemnos et Imbros, l'une et l'autre de ces îles était encore habitée par les Pélasges [1].

Pour ce qui est du littoral de l'Asie-Mineure, Hérodote nous dit encore, que lorsque Xerxès prépara l'expédition contre la Grèce, les Ioniens

1. Hérodote : V, 26 ; VII, 94, 95 ; VIII, 44.

avaient cent vaisseaux, et que leur équipement était semblable à celui des Grecs. Tout le temps que ces derniers habitèrent le Péloponèse, la contrée que l'on appelle maintenant l'Achaïe, et avant l'arrivée en ce pays de Danaüs et de Xuthus, les Ioniens se nommaient, relativement aux Grecs, *Pélasges-Egiales :* ensuite, à cause d'Ion, fils de Xuthus, descendant de Deucalion, ils furent appelés Ioniens.

Il en était de même des insulaires qui avaient dix-sept vaisseaux et des Eoliens qui en avaient soixante. Les premiers étaient de race pélasgique et les seconds s'appelaient Pélasges.

Finalement, c'est encore Hérodote qui nous donne la généalogie des Athéniens, de la manière suivante : ces derniers, quand les Pélasges possédaient ce qu'on appelle maintenant la Grèce, étaient Pélasges, et on les appelait *Cranaens.* Sous le roi Cécrops on les nomma Cécropides ; lorsque Erechtée hérita de sa souveraineté, ils changèrent leur nom pour celui d'*Athéniens.* Enfin, Ion, fils de Xuthus, étant devenu leur chef, ils furent à cause de lui appelés Ioniens.

Voilà ce que nous dit des Pélasges le véridique Hérodote ; et ceci, il l'écrivait en l'an 456 avant J.-C.

L'émigration donc des Pélasges, si émigration

il y a, date au moins de 7 à 8 siècles avant l'ère chrétienne et non de l'an 200 avant J.-C. comme le dit M. Paul Guérin.

Avant d'aller plus loin, recherchons l'étymologie du premier nom qui désignait les Pélasges-Athéniens : *Cranaens*. On sait que les Athéniens étaient les plus puissants des Grecs ; on sait aussi que la déesse Minerve était celle qui avait donné son nom à Athènes, et que cette déesse était sortie toute armée de la tête ou du crâne de Jupiter. Or, dans *Cranaens*, nous trouvons deux racines albanaises *Kry*, qui au pluriel fait *Kréna* et *ens,* restes de la racine *gjins*, ou *gjens*, comme on prononce sur certains points de l'Albanie. *Kréna*, veut dire têtes, chefs et *gjins*, ou *gjens*, gens hommes ou habitants. Les *Cranaens* étaient donc, les chefs des hommes, des gens de la Grèce, ou encore, les préférés de la déesse Minerve.

Les Grecs donc, les Athéniens au moins, très-tard dans l'histoire avaient encore la notion de la langue des Pélasges, dont ils descendaient et qui était déjà entrée dans la phase agglutinante.

Si d'un autre côté, nous résumons, avec Larive et Fleury, l'histoire des Pélasges, nous voyons qu'ils constituaient le peuple le plus anciennement connu de la Macédoine, de la Grèce, et de l'Italie. Sous ce nom, disent ces auteurs, il faut compren-

dre les populations représentées plus tard par les Thraces et les Illyriens. C'est à ce dernier groupe que se rattacheraient les anciens habitants de l'Italie méridionale, qui, de même que les plus vieilles populations grecques, sont dolicocéphales, et ont le front droit et élevé et la face orthognate.

C'est le caractère anatomique dominant de l'Albanais.

Après ces autorités, si nous interrogeons l'épopée des temps héroïques, éternisés par l'Illiade, qui décrit les exploits du divin Achille devant Troie, la prise de cette ville pélasgique et la mort du héros ; par l'Odyssée, qui raconte le retour des rois coalisés de la Grèce et surtout de l'intrépide roi-voyageur et explorateur Ulysse ; nous voyons aux prises les Pélasges et les Hellènes, les rivalités des dieux, habitant de l'Olympe, qui protégèrent tantôt telle ou telle nation, tel ou tel héros provenant d'eux et des mortelles qu'ils avaient séduites.

Si nous remontons à la fable et à la mythologie, nous voyons les Hellènes prétendre qu'ils ont toujours habité leur pays et que leurs ancêtres étaient *Autochthones*, c'est-à-dire nés de la terre qu'ils habitaient. Réfutant cette assertion des Grecs eux-mêmes, cités par Hérodote à plusieurs reprises, M. Ch. Seignobos, déclare que les Grecs se

trompaient, puisque leur langue, leur religion et leurs mœurs ressemblent à ceux d'autres peuples qu'on appelle les Aryas.

Mais alors les Pélasges sont aussi des Aryas, puisqu'Hérodote nous affirme que les Hellènes descendent des Pélasges ? C'est une seule race : Aryas, Pélasges et Hellènes, doivent avoir une même langue, on tout au moins une langue dérivée de la langue primitive ? Comment se fait-il alors que Hérodote nous dise que les Pélasges parlaient une langue barbare ?

Nous voilà, dans un cahos inextricable. L'origine même des Hellènes est discutée, puisque eux-mêmes se disent descendant des Pélasges autochthones et que M. Seignobos les fait descendre des Aryas, peuple aussi hypothétique que la langue qu'ils parlaient, aryenne ou ariaque.

Qu'étaient donc ces Pélasges ? Qu'étaient les Aryas ? Quelle langue parlaient-ils ? Quels étaient leurs us et coutumes ? Quelle était leur religion ? Autant de questions auxquelles nous nous trouvons dans l'imposibilité de répondre avec certitude.

Des Aryas, la science s'en est occupé et s'en occupe encore : elle en a fait la nation et la race originelle qui devait habiter les hauts plateaux du Pamir. Leur langue qui aurait servi à former les

idiomes indo-européens, est une langue hypothétique, dont on a fait une langue mère.

Quand aux Pélasges, personne ne dit avec certitude d'où il viennent. Nous avons vu que les Grecs les font autochthones et que M. Seignobos les appelle des émigrés Aryas. Pour ce qui est de leur langue, de leurs us et coutumes, de leur religion il n'y a guère qu'Hérodote qui nous en dise quelques mots, mais avouons-le, ces quelques mots sont caractéristiques et peuvent servir à déterminer la place que cette race occupe dans l'histoire de l'humanité.

En effet, le père de l'histoire nous dit [1] que les Pélasges parlaient une langue barbare et que les Grecs leur avaient emprunté leurs dieux.

Primitivement, dit-il, les Pélasges en priant faisaient aux dieux des offrandes de toutes choses, comme on me l'a affirmé à Dodone, mais ils ne donnaient à chacun d'eux ni nom, ni surnom ; car ils n'en avaient jamais entendu donner. Ils les appelaient des dieux pour cette seule raison, qu'après avoir mis l'Univers en ordre, ils en maintenaient toutes les lois.

Ce sont les Egyptiens qui leur apprirent les noms des dieux autres que Bacchus, et plus tard

1. Euterpe, II, 52.

ce dernier. Au sujet de ces noms, ils consultèrent l'oracle de Dodone, celui qui est regardé chez les Grecs comme le plus ancien des oracles et l'unique alors. Quand les Pélasges eurent demandé s'ils prendraient les noms des barbares, l'oracle leur répondit « Prends ». Ils sacrifièrent donc aux dieux sous ces noms, dont ils firent dès lors usage et que finalement les Grecs reçurent d'eux.

De ce que nous dit Hérodote, nous devons conclure que les Pélasges étaient autochthones relativement aux Grecs ; qu'ils étaient Fétichistes primitivement, c'est-à-dire qu'ils adoraient les esprits qui animaient la nature, sans les représenter par des idoles et sans leur donner de noms.

Plus tard les Egyptiens ayant débarqué au pays des Pélasges, ils transformèrent les Pélasges fétichistes en Pélasges idolâtres. Les Grecs donc n'existaient pas encore, et deux races différentes se trouvaient en présence, représentées par les Pélasges et les Egyptiens. Suivant notre théorie, de ces deux races différentes, parlant deux langues également différentes, il a dû résulter une langue Egypto-Pélasgique, ou mieux, la langue Copto-Pélasgique, qui a dû être la langue primitive parlée par ceux qui se donnèrent plus tard le nom de Grecs et d'Hellènes.

Et cette hypothèse est d'autant plus admissible

qu'Hérodote nous dit [1] que les Phéniciens, compagnons de Cadmus, parmi lesquels étaient les Ghéphyriens, en émigrant dans cette contrée, introduisirent chez les grecs beaucoup de connaissances nouvelles, entr'autres les lettres que, selon moi, l'on n'y avait pas auparavent [2]. Au commencement, les Grecs firent usage des caractères phéniciens ; ensuite, à la longue, ils en modifièrent le sens et la forme. Les Ioniens étaient ceux des Grecs qui en ces temps là demeuraient dans la plupart des contrées d'alentour ; après avoir appris des Phéniciens les lettres ils s'en servirent et en changèrent un peu la configuration. Ils disent, en les employant, qu'on les appelle, lettres Phéniciennes, et c'est avec justice puisqu'ils les doivent aux Phéniciens..... De toute ancienneté, les Ioniens ont aussi donné aux livres le nom de *dyphtères*, dont la signification, d'après nous, n'est pas peau et membrane, mais dérive de deux mots pélasgiques, ou si l'on veut albanais, qui disent *dy*, deux ; *ftyra,* faces, figures, ou *dyftyra*, qui indiquait le caractère des livres ou écrits des anciens, dans lesquels l'allégorie jouait le premier rôle et cachait souvent la vérité. Les livres donc

1. Terpsichore, V, 63.
2. Phœnices primis, famae si creditur, ausi mansuram rudibus vocem signare figuris. Lucain, *Pharsale.*

avaient deux figures, ou deux sens, comme c'est la vérité même pour les caractères, qui étaient des figures et représentaient des lettres.

De ce qui précède, nous nous voyons tenus de recourir à l'induction pour établir, par des traits particuliers, soit le caractère autochthone des Pélasges, soit leur émigration d'Asie en Europe, à laquelle, disons-le tout de suite, nous ne croyons pas. Quand à la langue que ces peuplades primitives parlaient, nous l'avons déjà dit, elle est vivante. Elle s'est conservée presqu'intacte dans les montagnes du pays des Shkyptars, avec toute sa simplicité primitive, son harmonie imitative, son sens complet syllabique, le laconisme enfin, telle en un mot que l'a créée l'homme primate en admiration et en extase devant la nature. Quant à la question de la religion, les anciens Grecs étant des Pélasges, de par descendance, et ayant pris les cultes de ces derniers, le nom de leurs dieux devait plutôt tenir à la langue-mère, qu'à la langue envahissante. Comment d'ailleurs les Hellènes primitifs auraient-ils pu prendre les dieux des Pélasges s'ils n'entendaient pas la langue de ces derniers ? Hérodote ne nous dit pas que les Pélasges ont pris les dieux des Egyptiens, mais qu'ils ont donné à leurs dieux la forme représentative qu'avaient adoptée les Egyptiens, en

leur donnant aussi des noms en leur langue propre.

Et ceci découle de ce fait :

Du moment que les Hellènes ont pris leurs dieux des Pélasges, c'est qu'ils ont conservé leurs dieux, auxquels ils ont donné, en leur langue, les noms des dieux qu'adoraient les Egyptiens. Si les Pélasges avaient adopté les dieux des Egyptiens, avec leurs noms, tous les noms des dieux grecs tiendraient de la langue Egyptienne, et non de celle des Pélasges.

Nous constaterons d'ailleurs par la suite ce fait important et nous reconnaîtrons que le Fétichisme Pélasgique a été tout bonnement personnifié, que les dieux dénommés représentaient une idée, une force de la nature et rien autre chose.

Pour en revenir à l'origine des Pélasges, si ces derniers sont de la branche-mère, Aryas, nous devons admettre que ces émigrants, représentaient l'espèce humaine qui vivait en Europe, ou tout au moins dans la péninsule des Balkans, avant l'apparition des continents pliocènes de la période tertiaire, et alors qu'il y avait, comme nous le verrons plus loin, une solution de continuité entre l'Asie et l'Europe, à travers le continent disparu de l'Archipel.

Le Pélasge donc n'était pas l'homme quaternaire.

Etait-ce l'Antropomorphe, le Péthicien, le Cébien ou le Sémurien ? Rien ne peut nous répondre. La nuit la plus sombre, la plus obscure, semble avoir enterré les vestiges du passage du primate, notre ancêtre, en ces temps de bouleversements, de cataclysmes qui amenèrent la disparition des anciens continents, dont le Pélasge a conservé le souvenir, et l'apparition des nouvelles terres sur lesquelles ce sauvage, père de l'espèce humaine, devait donner le jour à nos aïeux.

Oui, ce sauvage, cet homme, se souvenait des effrayants cataclysmes de l'époque tertiaire, de la disparition de ces terres, qui ont entraîné avec elles dans les vides intérieurs de notre planète, formés par le volcanisme, ce grand agent des manifestations internes, les peuples qui y vivaient contemporains et pères des Pélasges.

Ecoutons plutôt la mythologie et la fable.

Il est peu de peuples dont la religion ne parle d'un déluge plus ou moins universel. Que ce déluge soit, avec les chrétiens, la conséquence des pluies torrentielles qui, pendant quarante jours et quarante nuits, tombèrent sur la terre et déterminèrent le débordement des cours d'eaux, des mers et de l'Océan, une noyade générale, dans laquelle seul Noé, sa famille et une paire de chaque animal, ne furent pas compris ; que ce soit avec les anciens

Grecs et Pélasges, Zéus irrité des crimes des hommes, qui inonde les contrées habitées par ces peuples, et que seuls, Deucalion et sa femme Pyrrha trouvent grâce devant lui ; que ce soit l'effondrement du mont Mérou, l'Olympe des Indiens, dans la mer, qui compromette la création, que Vichnou sauve du désastre en prenant la forme d'une immense tortue, qui relève les continents à moitié engloutis ; que ce soit enfin avec les Scandinaves le sang du géant Ymer, tué par le fils de Bor, qui noie toute sa race ; toujours et partout le souvenir d'un effroyable désastre, d'un bouleversement de notre planète, s'est conservé à travers les âges et est parvenu jusqu'à nous.

En dehors de ces déluges qui ont été, croyons-nous, régionaux, il semblerait qu'un bouleversement encore plus terrible avait précédé le déluge de Deucalion dans les contrées qui étaient habitées par les ancêtres de l'homme pélasgique. De ce cataclysme effrayant, la tradition nous a conservé le souvenir, et c'est dans la lutte des Géants contre les dieux que nous en retrouvons les péripéties. Les Géants, ces terribles et redoutables enfants de la terre, se révoltèrent et déclarèrent la guerre à l'Olympe. Ces géants étaient les γήγας grecs et les *Gjég* albanais, dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours et que portent les Albanais du

Nord, les *Gjég* (Ghuégues). L'Olympe était le séjour des dieux, qui dérive de deux mots racines albanais, *Hyi*, étoiles et *Shpí*, maison, habitation. *Hyi*, dans cette acception indique ce qui est au-dessus des étoiles, plus brillant, plus divin, Dieu. *Hyi-Shpí* était donc réellement la demeure des dieux.

Le combat des dieux et des Géants fut terrible et long ; ces derniers finalement vaincus furent précipités dans les abîmes et les ténèbres éternelles. A la suite de cette victoire, un de ces géants qui avait survécu, s'unit à Clymène, fille de l'Océan et donna le jour à Prométhée, qui façonna avec de l'argile le premier homme.

Minerve aidant, Prométhée put dérober au ciel le feu sacré qui anima sa statue. Zéus ne voulut pas détruire l'œuvre du fils de Japet et de Clymène, mais il ordonna à Vulcain de former également d'argile, une femme que les dieux appelèrent Pandore, et qui devait contrebalancer la puissance du feu sacré qui animait le premier homme. Que Prométhée ait façonné le premier homme avec de l'argile, ce mot même le dit : sans doute, lorsque les Pélasges se racontaient ce fait, ils devaient connaître déjà l'art du sculpteur, et disaient de leur aïeul, qui n'avait certainement pas de nom de famille ou de baptême, qu'il avait

façonné la première statue, *por mé dhé*, c'est-à-dire, *mais avec la terre*. Et ce nom resta au fils du géant Japet et de sa femme Clymène.

Mais continuons la fable.

Le redoutable Encelade, qui avait succombé dans la lutte contre les dieux, fut foudroyé et enseveli sous le mont Etna. La colère et les mouvements de ce géant occasionnaient les éruptions des volcans et les tremblements du sol. La Terre cependant nourrissait en silence des sentiments de vengeance contre l'Olympe, depuis la défaite de ses enfants. Il vint un temps où elle vomit le redoutable Typhon pour venger ses frères. Les dieux furent épouvantés; ils se *réfugièrent en Egypte*, mais Jupiter fut fait prisonnier. Délivré par Mercure et Pan, le roi des cieux poursuit Typhon, l'atteint, le foudroie et le précipite dans les insondables gouffres du noir Tartare, *terhtérit* des Albanais, qui veut dire ténèbres des ténèbres.

Voilà donc une seconde période de bouleversements et de cataclysmes, dont nos ancêtres, les Pélasges, ont conservé le souvenir. Remarquons, en passant, la fuite des dieux effrayés en Egypte : ensuite de ces phénomènes géologiques terrifiants, il y eut une émigration de ces peuples vers le Sud sud-Est, vers l'Egypte ou le pays *d'où montent les étoiles*,

Si nous étudions maintenant la théogonie d'Hésiode, nous sommes amenés à reconnaître au moins quatre grandes révolutions, depuis l'apparition de l'espèce humaine sur la Terre. En effet, Hésiode nous parle d'une race d'or, pendant le cours de laquelle, les hommes, après avoir vécu sans jamais vieillir, s'endormaient au terme de leur existence d'un sommeil doux et nullement troublé par les songes, et allaient, dans le sein de la Terre, devenir les génies protecteurs de l'humanité.

Cette noble race disparut, pour faire place à la race d'argent, inférieure à la précédente, pendant le cours de laquelle les hommes se laissèrent aller au soin de leur personne, oubliant les dieux et les génies tutélaires terrestres de l'humanité.

A cette race succéda la race d'airain, que représentait des hommes violents, farouches, cruels, batailleurs d'un caractère indomptable et prétentieux. Victimes de leur propre mollesse, de leur violence, et de leur orgueil, les hommes de cette race disparurent, et descendirent dans le royaume des ombres, les enfers.

A cette race succéda la race plus vaillante et plus juste des héros, qui périrent presque tous dans les guerres sanglantes des temps héroïques. Les plus sages furent soustraits du séjour des

hommes et relégués vers les extrémités de la Terre, dans des contrées où règnent l'abondance et le bonheur.

L'âge de fer enfin établit son règne qui dure jusqu'à nos jours.

Ainsi parle le poétique Hésiode.

Il est constant, de ce qui précède que, l'attrayante allégorie écartée, nous nous trouvons en face du souvenir des différentes phases du réveil du volcanisme terrestre, qui a caractérisé l'époque géologique tertiaire, de la destruction, plusieurs fois répétée de la race humaine, et des émigrations que motivèrent les évènements naturels.

Il est naturel, nous l'avons d'ailleurs déjà démontré,[1] que les éruptions formidables et inimaginables de ces temps reculés, démontant les montagnes, déterminant des effondrements effrayants, rompaient l'équilibre de l'atmosphère, dans le sein de laquelle les centres d'orages devaient incessamment se former, les éclairs et les tonnerres se succéder sans interruption et sans trêve.... Et pour l'homme terrifié, c'étaient les esprits de la nature, les dieux de l'Olympe qui repoussaient l'attaque des Géants, qui représentaient les agents du vol-

1. Voir notre ouvrage « Hypothèse cosmogonique atomique, IIe Partie.

canisme terrestre, les enfants de la Terre ; c'était en un mot la guerre entre le Ciel et la Terre.

En ne prenant que ce seul fait isolé du mythe de cette guerre impie et sacrilège, ou si l'on aime mieux, le souvenir du réveil du Volcanisme terrestre, qui a créé ce mythe, nous devons admettre, si nous avons l'esprit impartial, que l'homme a dû assister à ces évènements, à ces étonnantes manifestations de la vitalité de la matière, dont il a été plus d'une fois la victime.

L'homme donc existait alors ; et comme ce réveil du volcanisme n'a pas dû être localisé sur un seul point du globe, mais qu'au contraire, il a dû se révéler, par de phénoménales éruptions, sur plusieurs points à la fois ; comme chaque peuple à peu près en a conservé le souvenir, plus ou moins bien perçu et interprété ; comme enfin, dans tout le cours de l'époque tertiaire, il ne peut avoir eu qu'une seule convulsion, mais qu'au contraire, l'étude géologique en implique plusieurs ; pour ces raisons, des races diverses de l'espèce humaine devaient couvrir la surface du globe, en ces temps là.

Ceci étant, si les Pélasges descendent des Aryas, l'émigration vers l'Europe a dû s'effectuer au moins avant l'apparition des terrains pliocènes du tertiaire ; c'est-à-dire, à l'époque où la mer Noire,

la mer Caspienne et la plus grande partie de la Russie, constituaient la grande mer du Nord des pays connus des anciens ; à l'époque où l'archipel était un continent, plus ou moins déchiqueté, unissant l'Asie à l'Europe.

Mais alors, les émigrants Aryas, qui prirent le nom de Pélasges, et qui s'étaient établis sur ces continents, aujourd'hui disparus, furent engloutis avec ces derniers ; ce qui a pu inspirer la fable des Géants vaincus et précipités dans les abîmes ténébreux des enfers. Ceux des Pélasges qui s'étaient établis sur les continents, qui n'avaient pas été éprouvés par le cataclysme, constituèrent alors les Pélasges, qui ont colonisé les îles restées debout, le littoral de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Attique et du Péloponèse.

Les Grecs donc avaient raison de dire que leurs ancêtres étaient autochtones, car pour eux ils étaient de cette terre, d'où ils avaient assisté aux cataclysmes, dont ils racontaient fabuleusement les péripéties.

L'hypothèse des Pélasges, race primitive est également acceptable, étant donné surtout, comme nous le verrons, le peu de rapports existants entre la langue hypothétique des Aryas et la langue des Pélasges.

Ces derniers, qui auraient pu paraître sur les hautes montagnes de la Thessalie, de l'Empire, de la Thrace et du Péloponèse, dans lesquelles ils ont laissé des vestiges de leur passage et de leur séjour, ont pu aussi occuper le continent disparu de l'archipel et les plateaux de l'Asie-Mineure.

Dans les deux cas, actuellement au moins, les deux hypothèses peuvent être admissibles ; les traces de passage et de séjour de ces peuplades se trouvant également au fond de l'archipel actuel comme sur les terres aujourd'hui émergées, témoins les ruines de *Mithoula* sur le prolongement *Est* de l'île de *Lemnos*, que, suivant les marins, on aperçoit au fond de la mer.

Pour établir la vraie hypothèse, nous n'avons que la langue des anciens Pélasges, qu'ont parlé successivement les Epirotes, les Thessaliens, les Hellènes, les Macédoniens, les Phrygiens, les Thraces, les Illyriens, les Dardaniens, les Illiotes, et d'autres ; langue que parlent encore les *Shkyptars*, improprement appelés *Albanais*, probablement par les latins, qui appelaient ces peuples du nom qui désignait pour eux le lever du jour.

En plus de la langue, pour nous guider dans nos recherches, nous avons encore les us et coutumes de ces peuples qui se maintiennent toujours, et leur religion qui depuis quelques siècles

seulement a été remplacée par le christianisme et l'islamisme.

Nous avons dit la langue. Avons-nous des preuves que celle parlée par les Pélasges est la langue que parlent aujourd'hui les Shkyptars ? Oui, certes, nous en avons, et des preuves incontestables.

Voyons plutôt.

Les Pélasges, autochtones ou émigrés, étaient les plus anciens des peuples de la Grèce antique. Le fétichisme d'abord est une première preuve ; et nous savons que les Pélasges considéraient, tout ce qui les frappait autour d'eux, comme une force de la nature, que leur esprit primitif, instinctif, animal, ne pouvait reporter à aucune divinité matérielle, qu'ils auraient alors dénommée et à laquelle ils auraient donnée une forme quelconque.

Il s'en suit que la langue que parlaient les Pélasges, où si l'on veut les ancêtres des Pélasges, devait être une langue essentiellement admirative, exclamative, démonstrative, et imitative. Avec cela, une langue concise et monosyllabique, dans laquelle chaque syllabe, chaque émission de voix devait donner un sens complet.

Nous ne pensons pas, par exemple, que l'homme de ces temps là, aussitôt qu'il a commencé à articuler sa pensée, ait employé une phrase, voire même un dissyllabe, pour désigner le soleil, le

ciel, les étoiles, la terre, le feu, le vent, l'homme, l'animal, l'oiseau, le fruit, la tête, l'eau, etc, etc.

Tous ces noms devaient être courts, durs plutôt que doux, expressifs et respirer l'harmonie imitative qui devenait la première figure de rhétorique, que l'homme primitif instinctivement inventait.

Or, si nous prenons la langue des *Shkyptars*, nous trouvons, que le Soleil s'appelle *Dielh* ; le ciel, *Qielh* ; la Terre, *Dhé* ; les étoiles, *Hylh*, *Hyi* ; le feu, *ziarm* ou *zierm* ; le vent, *érh* ; l'homme, *nier* ; l'animal, *shtans* ; l'oiseau, *shpén* ; le fruit, *pém* ; l'arbre, *pén* ; la tête, *Kok* ou *Krye* ; l'eau, *uji* ; etc.

Dielh, exprime l'idée d'un centre lumineux ; le soleil serait une terre lumineuse, et chose curieuse, si nous cherchons à aller plus loin dans ce mot-racine, nous trouvons que le *soleil lance le jour*. De *Dielh*, résulte *dit*, le jour ; *drit*, lumière ; *dréit* droiture ; *délos*, le premier oracle, le premier temple des anciens qui était consacré, comme on le sait au Soleil.

Qielh, exprime l'idée générale procréatrice (l'acte de l'union des sexes ; ont sait que dans la mythologie, c'est de l'union du Ciel et de la Terre que naquirent les premiers humains). De *qielh* dériverait le verbe *me qî*, engendrer ; *kâ*, bœuf, qui fait

au pluriel *kié*, les bœufs ; *qén*, les chiens, c'est-à-dire le mâle, l'engendreur.

Dhé, terre, exprime l'idée de noir, ténébreux ; c'est l'impression de la nuit sur le premier homme. On dit encore aujourd'hui *Zi si dhé*, noir comme la terre.

Vran, couvert, nuageux : *Qielh u-vran*, le ciel s'est couvert, s'est obscurci. De là les grecs ont fait leur ουρανος, *u-vran-os*, le ciel, en omettant la distinction caractéristique en langue albanaise entre un ciel pur et serein et un ciel nuageux.

Ziarm ou *zierm*, feu, imite le pétillement ou le sifflement du bois vert qui flambe dans le foyer, en même temps que l'agitation calorique ambiante de l'air. De là on a fait *Ziermí*, fièvre.

Erh, l'air, le vent, donne l'idée d'un mouvement perpétuel ; de là *erdh*, venir de *me ardh* venir déterminé ; de là, les grecs on fait leur mot Ηρα, la déesse jalouse, toujours inquiète et agitée.

Nir, homme, l'être créé qui correspond au *vir* latin, exprime l'état du premier homme, attentif et recueilli devant la nature. En effet, si nous décomposons ce mot, nous trouvons les deux racines suivantes : *Ni*, du verbe *me ní*, écoute ; et *rí*, du verbe *me rí*, reste ; c'est-à-dire, Ecoute et reste dans un état d'esprit caractéristique.

Shtâns, animal, brute, exprime une idée de

lourdeur, de mastoc, idée que devaient certainement se faire les premiers hommes des énormes pachydermes, ses contemporains. D'un homme qui est lourd de corps et d'esprit, on dit encore aujourd'hui *Shtan* ; il est de même d'un jeu, dans lequel un *dé* jeté, doit dépasser une limite donnée: si ce dé reste en deça de cette limite, on dit: *Shtan.*

Nous pourrions pousser la citation de ces exemples à l'infini, et toujours nous trouverions une raison du mot employé. Nous aurons d'ailleurs l'occasion dans la suite de cette étude de rencontrer de ces mots, que nous expliquerons, au fur et à mesure qu'ils se présenteront.

Constatons en attendant que la série des quelques mots que nous venons de donner, représente une certaine caractéristique d'une langue primitive, comme nous l'entendons ; c'est-à-dire monosyllabiquée, expressive et imitative.

Voyons maintenant, si dans le mythe religieux des Grecs, dans lequel, les forces de la nature, reconnues par les Pélasges tout d'abord, ont été si savamment et si poétiquement personnifiés par leurs ancêtres, les Hellènes ; voyons si la langue des Pélasges, et leurs idées fétichistes primitives, y ont laissé quelques traces.

Avant toute chose, dit Hésiode, était le *Chaos.*

(χάος des grecs et le *Kha* du sanscrit). Quelle idée se ferait-on et se fait-on encore aujourd'hui du chaos? Le chaos, c'est le vide, l'informe, le confus, et même le dévorateur, puisque tout disparaît dans la nuit du chaos. Cette idée, nous la retrouvons dans les mots albanais, *hâ, hâo*, qui veulent dire, manger, dévorer; dans le mot *hâp*, ouvert complètement. *Hâos*, dérive de *Hâ* et veut dire mangeur, dévorateur. Le *chaos*, considéré comme vide dérive de *Hâp* et *hâopsi* qui exprime l'idée d'ouvert, de gouffre.

Le *chaos* qu'a-t-il engendré? Le chaos et la Nuit ont engendré le Destin, c'est-à-dire, l'inconnu, le vaporeux, l'immuable, le fatal. Les Albanais, qui, nous le savons, étaient fétichistes, ont donné l'idée du Destin qui se traduit par *Baft*; et l'on dit communément pour l'homme qui va à son destin, à sa chance: *Taft e baft*, vapeur et chance, deux choses qui passent et qui sont difficiles à saisir.

Du *chaos* est né également le *Tartare*, abîme des ténèbres éternels. Les Grecs appelaient le Tartare l'Erèbe (ερεβος). Nous retrouvons encore la racine de ce mot dans la langue albanaise: *èrh*, veut dire ténébreux, sombre; *u-erh*, il fait sombre; *èrhéni*, lieu sombre, ténébreux.

La *Terre* produisit d'abord le *Ciel nuageux* ou

l'Oùranos (οὐρανος) des Grecs, *Uranus*. Les Grecs disent que la Terre, Τεὰ engendra le Ciel, οὐρανος. Dans la langue des Pélasges on dit : *Dhé*, la Terre produisit *u-vran* le nuageux ; c'est-à-dire, la Terre produisit les nuages, et c'est scientifique. En ajoutant la particule *os*, les Grecs ont fait leur *u-vran-os* Ciel.

Nous trouvons ici une allégorie très instructive qui caractérise l'état de la nature, alors que vivaient les premiers hommes. *Uranus* était l'aïeul de Jupiter, le dieu des dieux des habitants du ciel éthéré, l'Olympe, c'est-à-dire le point le plus élevé de la nature. Or, Jupiter, c'est le dieu, qui après avoir dompté toutes les révoltes des fils de la Terre, régna paisiblement sur les hommes. A l'origine donc, les cieux étaient nuageux par le fait de la Terre et Jupiter n'est venu qu'après, c'est-à-dire alors que l'atmosphère épaisse, qui couvrait le sol, se fut dégagée et purifiée. N'est-ce pas là un trait caractéristique de l'époque tertiaire ?

Mais poursuivons.

De son union avec le Ciel, la Terre enfanta les Titans et les Géants. Parmi les premiers se remarquaient, *Rhéa*, mère de Jupiter, dérivé de *Rhè*, nuage, *rhēja* nuages. *Saturne*, le chronos (χρόνος) grec, dérivant de *Koh* ou *roh*, qui signifie

le temps. En ajoutant à la racine *Koh* ou *roh*, la particule terminale grec *os*, on fait *rohos*, ou *Kohos*, d'où le *Kronos* : on sait que Saturne représentait le temps. *Thétis*, déesse de la mer et dérivant de *Dét, détit*, la mer en langue albanaise. *Thémis*, la déesse de la Justice, que l'on représente avec une balance à la main gauche et un glaive dans la main droite, dérive de *T'mys*, je te tue. C'était la loi du talion, la justice d'alors, qui exécutait après avoir pesé, jugé : œil pour œil, dent pour dent et sang pour sang, comme encore aujourd'hui.

Parmi les géants qui étaient nés de l'union du Ciel et de la Terre, le plus remarquable était *Ghiyas*. D'une stature colossale, fort, fier, farouche, violent et l'un des féroces enfants de la Terre. Les Albanais du Nord, nous l'avons déjà vu, conservent jusqu'à nos jours encore le nom de Ghégues, *gjégj*, les γιγας d'Homère, qui habitaient au-delà des monts *Acrocérauniens*, c'est-à-dire au nord de l'Epire. En conservant le nom de géants, les Ghégues semblent avoir encore un reste de cette stature et de cette ossature gigantesques qui les fait remarquer dans la masse de leurs compatriotes qui sont généralement petits, petitement faits, mais lestes et agiles comme les chevreuils.

Le nom des monts *Acrocérauniens* est typique

dans la langue albanaise, comme dérivation. *Acrocéraunien*s, disent les linguistes grecs, dérive de ἄκρος, haut, et κεραύνος, foudre. Tant *akros* que *kéravnos* dérivent de l'albanais, et expliquent, non seulement l'exposition des hauts sommets aux attaques de la foudre, mais encore le résultat de ces attaques. Ainsi *akros* haut, dérive de *kry* qui, nous le savons, désigne la tête, le plus haut point de l'individu, du mont. *Kéravnos* dérive du verbe *me kirue*, nettoyer, raser, dans le sens de dégarnir. A l'imparfait de l'indicatif, ce verbe fait *kirova*. La préfixe vocale *a* est ici pour *e*. Nous avons donc la phrase *e-kry-kirova*, qui veut dire : *et la tête dégarnissait*. Si nous ajoutons la désinence grecque, *ios* ou *os*, nous avons *Ekrykirovaios*, d'où *Akrokéravnios* et nous traduisons, la montagne dont la foudre dégarnissait le sommet. Pour exprimer cet état d'un sommet dégarni, l'albanais dit *Shôy*, chauve, dont les latins on fait *calvus*.

De par elle-même, la Terre donna le jour aux Cyclopes qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front. Hérodote dit [1] : Au Nord de l'Europe, l'or évidemment abonde : Comment l'obtient-on ? Je ne puis en parler avec certitude ; on dit toute fois, que des hommes n'ayant qu'un œil, et dont

1. Thalie, III, 116.

le nom est *Arimaspes*, le ravissent à des griffons. Les cyclopes devaient donc être des rassembleurs ou des possesseurs d'or. Leur nom d'ailleurs l'indique. *Arimaspe* dérive, soit de *ari*, or, et *me shpù*, apporter là ; soit de *ari*, or ; *main*, ils conservent, gardent ; *shpís*, à la maison. Dans le premier cas, ils seraient des apporteurs, ou rassembleurs d'or : *Ari-me-shpù*, d'où *arimaspes ;* dans le second cas, ils seraient les possesseurs ou gardeurs d'or : *ari-main-shpís*, d'où arimaspes. Quand à *l'œil unique et large*, ceci nous indique que les Cyclopes, fils de la Terre, n'étaient rien autre chose que des mineurs. Pour avoir la faculté d'utiliser leurs deux mains, ils attachaient probablement sur la tête des éclats de pin résineux, qu'ils allumaient quand ils entraient dans les fouilles, d'où ils retiraient ou enfouissaient l'or. Ils en sortaient avec la torche allumée sur le front, et alors on disait que c'étaient les enfants de la Terre avec un seul œil large au milieu du front.

Saturne est, nous l'avons dit, le *Temps*, cet insatiable dévorateur de ses enfants. Mais *Rhéa*, sa femme, en dérobe plusieurs à sa voracité, en lui donnant chaque fois à avaler en place une pierre emmaillotée. C'est ainsi que furent sauvés Jupiter, Neptune, Pluton et Junon : cette dernière

devait devenir plus tard la femme de Jupiter, son frère et reine des dieux et des hommes.

La théogonie des anciens Grecs avait donné les noms suivants à ces quatre divinités.

Jupiter, c'était Zéus, Zéfs (Ζεῦς).

Neptune, c'était Possidon (Ποσειδών).

Pluton, c'était Hadès (Ἅδης).

Junon, c'était Héra (Ηρα).

Jupiter était donc fils de *Rhéa* ou de la *Nue*, du *nuage*. Que peut enfanter la nue ? L'orage, l'éclair et le tonnerre. Ce dernier, c'est surtout ce qui frappe l'imagination ; c'est la grande et la puissante voix de la nue, du ciel nuageux, de l'Univers. Or, *Zéus* dérive de *zâ* ou *zà*, qui en langue albanaise veut dire *voix* : c'est le *zot* actuel, le Dieu de l'albanais. Le tonnerre, c'est la voix de Dieu, c'est Dieu ; voilà pourquoi *Jupiter*, le Dieu des dieux, est représenté tenant en main le tonnerre.

Jupiter est aussi représenté sur un trône, qu'un aigle immense les ailes déployées, promène dans les nues : dans sa main il tient la foudre. Or, la foudre, comme l'aigle, comme la nue, sont les hôtes constants des hautes montagnes, de l'Olympe, résidence favorite des dieux. De là, l'origine de l'emblème des Pélasges Hellénisés, comme des albanais actuels, qui, eux aussi, habitent les hauts sommets, et de là s'abattaient, comme des aigles,

dans les vallées pour saisir leur proie. De là leur nom de *Shkyptar* qui ne veut pas dire montagnards, comme on l'a dit, mais habitants des régions habitées par l'aigle, pourchasseurs d'aigles et fils d'aigles, *Shkybé* en albanais désignant l'aigle.

Hésiode nous raconte que Jupiter eut plusieurs femmes avant d'épouser la jalouse Junon.

La première de ces femmes fut *Méthis*, qui surpassait en lumière les dieux et les hommes. Jupiter craignant que les enfants qui naîtraient de cette union ne se révoltassent contre lui, enferma *Méthis* dans ses entrailles. Le dieu des dieux donc s'incorporait la lumière. Or, Méthis dérive de *Ment*, intelligence, raison, réflexion. D'où l'allégorie de la Force et de la Puissance s'alliant à l'Intelligence, pour engendrer quoi? *Minerve*, la déesse de la Sagesse et de la Pensée, qui sort toute armée du cerveau de Jupiter, c'est-à-dire du siège du verbe et de la pensée. *Minerve* donc, sage, raisonnable et puissante est le *Verbe*, la *Parole* de Dieu. En effet, dans la langue albanaise, *thànè* et *thénu*, signifient dire, parole, verbe. *E-thàna*, le dire, la parole, le verbe: c'est l'*Athina* (Αθηναι) des Grecs. — Si nous cherchons la racine du mot latin *Minerva*, nous la trouvons encore dans l'albanais et avec le même sens:

Ment, intelligence ; *erdh*, vint. C'est-à-dire qu'en suite de son union avec la lumière, il vint à Jupiter l'intelligence.

La deuxième femme de Jupiter fut Thémis (Θεμις) qui donna le jour à la Justice et à la Paix. Nous avons déjà vu plus haut quelle était la racine du nom de cette intéressante épouse du grand dieu de l'Olympe.

La troisième femme de Zéus fut *Eurynome* (Ευρυνομη) la plus jeune et la plus belle fille de l'Océan. Le nom de cette déesse se trouve dans une périphrase caractérisant sa jeunesse et sa beauté. *E rí me nam*, qui se traduit par *jeune renommée*, sous-entendu par sa beauté. Le mot *nam*, n'est pas traduisible littéralement ; il a le sens de, sans pareil, remarqué par tous, etc.

Cérès, déesse de l'agriculture fut la quatrième épouse de Jupiter ; c'est la déesse *Déméter* (Δημητρα) des Grecs. De l'union de ces deux divinités naquit *Kora*, la déesse des moissons. Les partisans de la langue des Aryas, ont trouvé dans *Déméter*, une déesse-mère, comme ils ont fait de *Jupiter*, Deus-pater. Pour une langue originelle cette richesse dans la formation d'un mot composé, nous paraît très avancée. D'ailleurs, *Zéus*, comme Dieu ne veut rien dire par lui-même, si nous lui enlevons

le sens de *voix*, de *verbe* que nous lui avons donné plus haut.

Déméter, dans la langue albanaise, a un sens significatif très adapté à l'agriculture, dont elle est la déesse. L'agriculture est nulle en hiver, c'est *Déméter* qui nous le dit, puisque *Démé* dériverait de *Dimni*, hiver, et de *terh*, ténèbres ; c'est-à-dire qu'en hiver l'agriculture est dans l'ombre, et l'on sait que le séjour de l'ombre et des ténèbres est dans le sein de la terre.

Mais plus encore : le fruit de son union avec Jupiter *Kora* vient compléter l'allégorie.

Kora, appelée aussi *Perephone*, fut enlevée par le dieu des enfers, *Pluton*. Sur les instances de sa mère, Jupiter décide que sa fille enlevée lui serait rendue, si elle n'avait rien mangé pendant son séjour dans le ténébreux empire. Le malheur voulut que Kora avait goûté de quelques grains de grenade, et sur cela, Jupiter décida que la malheureuse fille de Déméter, resterait de trois à six mois auprès de son époux, et viendrait passer le reste de l'année avec sa mère.

Allégorie charmante qui indique que le blé reste enfermé pendant un temps dans le sein de la terre, et revient à la saison voulue pour faire le bonheur des humains.

Pendant que le blé fera défaut, c'est la grenade

qui s'ouvrira pour offrir ses grains salutaires aux mortels.

Pour en revenir à la déesse des moissons, à *Kora*, il est remarquable que la moisson, encore aujourd'hui, en Albanie, est la charge de la femme, qui s'appelle dans cette fonction *Korrha* la moissonneuse du verbe *me Kor*, moissonner. L'homme, dans ce pays serait déshonoré s'il moissonnait : il exécuterait un travail qui appartient à la femme. Aussi, est-ce pour cette raison qu'on a créé le mot *Korit,* que l'on applique à quelqu'un lorsqu'il agit de manière à porter le déshonneur dans une maison : il agirait alors, comme une femme, comme une moissonneuse. Ainsi Pluton a enlevé *Kora* ; c'est un déshonneur pour son père et sa mère, qui ont été *Korit*, déshonorés.

Remarquons en passant l'harmonie imitative du mot *Kor* ; n'est-ce pas le *Kretch*, *Kretch* de la faucille sur les tiges des blés ?

La cinquième femme de Jupiter fut *Mnémosyne*, qui donna le jour aux neuf muses, appelées en Grecs *Moussai* (Μοῦσαι) *Mnémosyne* dérive de *mné* pour *Ment*, intelligence, et de *msoi*, j'apprends, j'enseigne, dont la racine est *me sû*. *Msonie* représente celle qui enseigne ; et comme *Ment,* c'est l'intelligence, Mnémosyne était la déesse qui enseignait l'intelligence, la mémoire puisque

ment désigne aussi cette particularité de l'esprit, *perment* pour *prù-ment,* rappeler. De cette déesse naquirent les Muses, en grec *Moussai*, qui dérive de *Msois,* institutrice, inspiratrice.

Latone fut la sixième femme de Jupiter ; elle engendra Diane ou Arthémis (Ἄρτεμις) ou Sélini (Σελήνη), dont nous nous occuperons plus loin. Disons seulement que Latone, en grec (Λητὼ) a été une des plus sages, mais aussi une des plus malheureuse déesses, surtout à cause de son fils Apollon, qui fut chassé du Ciel par Jupiter, voici à quelle occasion. La première faute d'Apollon fut de confier le char du Soleil à son plus jeune fils. Ce jeune inexpérimenté, détourna le char de sa course ordinaire et incendia la Terre. Jupiter foudroie l'imprudent et le précipite dans l'Eridan. Apollon demande au Maître des dieux la raison de sa sévérité envers son fils. Jupiter lui raconte ce qu'avait fait ce fils, il lui reproche à lui-même, son imprudence, et finit par lui-dire : *C'est ta faute : Fai-tan, fai*, faute ; *tane*, la tienne. D'où l'on a fait *Phaéton*, fils d'Apollon.

Ce dernier garda rancune à Jupiter de cette rigueur, et attendit l'occasion de se venger. Son second fils, *Esculape*, le père de la médecine, auquel Apollon avait enseigné l'art de guérir, retient à la vie Glaucus, fils de Minos, et Hippolyte, fils

Typographie SILVESTRE & Cie, Paris

COSTUME DE FEMME MARIÉE

TRIBU DES MYRDITHES

UNIV
OF
ILLIN

de Thésée. Jupiter furieux de ce qu'Esculape se permette de prolonger les jours de ceux qui devaient mourir, foudroit ce bienfaiteur de l'humanité. Apollon n'y tint plus, *les dards ont retenti sur les épaules du dieu courroucé* (Homère), il arme son arc et perce de ses flèches infaillibles les Cyclopes qui fabriquaient les foudres de Jupiter. Vulcain se plaint au maître des dieux de son oisiveté forcée, dûe à Apollon. Jupiter prend alors Apollon, le dépouille de tous ses attributs divins, et l'envoie sur la terre faire le berger, en lui disant : Va-t-en, et si tu oses encore *faire des fautes*, je me souviendrai de toi. *Faire des fautes*, c'est le *Fai-ban* albanais. De là les Grecs ont fait leur (φαῖϐος), *phébus*, le dieu conducteur du char du Soleil, Apollon.

Le nom d'Apollon donc, comme divinité céleste, est *Phébus*. C'est à son séjour sur la terre qu'il doit son nom d'Apollon, en grec, (Απολος) et voici à quelle occasion on le lui donna. Berger d'Admète, il se console de ses malheurs en jouant de la flûte. Le dieu *Pan*, ou *Tan*, le dieu *Tout*, berger, chasseur, pêcheur, etc., etc. et le satyre *Marsyas*, se permettent de défier le dieu exilé. Un concours est décidé, et le lieu désigné pour concourir est la Phrygie, le roi de cette province Midas, ayant été prié d'être le juge. On connaît le reste de cette

légende, qui se raconte aussi en Albanie, avec cette différence, que le barbier du roi, auquel il avait poussé des oreilles d'âne, confia ce secret, non à un champ de roseaux, mais à un puits, dans lequel se cache la Vérité, qui le révéla un jour aux passants.

Quoi qu'il en soit de la fable, nous relevons ce fait important que les Phrygiens étaient Pélasges et parlaient la même langue que leurs compatriotes de Thessalie : et ce fait découle de la fable même. Le gardien des troupeaux d'Admète, et sans doute, des gardiens de troupeaux de Phrygie, se défièrent à la flûte, devant le roi Midas, qui ordonna aux trois champions d'exécuter sur leur instrument un air choisi. Le bon roi ne devait pas être bien fort musicien, soit qu'il était affecté de surdité, soit que ses oreilles n'étaient pas très-musicales. Aussi quand les champions se furent exécutés, le roi Midas se tourne vers son entourage, et dit dans la langue des Pélasges ? Ont-ils joué tous comme ils le devaient ? ou avec droiture ? *Apo los tan mâr si ànsht ?* ou bien *me arsye ?* Et l'entourage de répondre, sans doute, en vantant l'un des bergers du roi Midas, auquel ce dernier déçerna le prix. Depuis lors les trois bergers eurent chacun leur nom qui se trouvent dans la phrase précédente. Apollon c'est *a-po-los* ; *tan*,

tous, le dieu Pan ; et *màr-si-ànshi* ou *me arsye*, pour Marsyas. Quand au roi Midas, son nom dit qu'il était l'ami de Pan. On sait que ce dieu était représenté des cornes sur la tête et des jambes de bouc ; or, Midas est le restant de *mik-dashit* qui veut dire, *ami du bouc*.

Junon enfin fut la septième femme de Jupiter ; les Grecs l'appelaient Héra (Ηρα) de *erh, erha* qui en albanais veut dire air, atmosphère. Cette déesse était d'une jalousie extrême et poursuivait avec un acharnement incroyable les mortelles et même les déesses qui avaient su, par leurs charmes, attirer, ne fut-ce que pour un instant, les regards de son puissant époux. En conséquence de cette passion funeste, elle n'avait pas un moment de tranquillité et sema, plus d'une fois, des troubles sérieux dans la demeure des dieux. Ses principales victimes furent Latone la mère d'Apollon et de Diane, la nymphe Echo, son espionne et sa confidente.

La belle Io, fille d'Inachus, que Junon fit surveiller par Argus, prince Argien, aux cent yeux ; Pâris, et avec lui, tous les Troyens, parce que ce prince lui avait préféré Vénus.

La représentation de l'atmosphère terrestre, épouse de l'air pur supérieur, de l'éther, par une déesse toujours inquiète, toujours en mouvement, pour surveiller les agissements de son époux vo-

lage, est une des plus heureuses inspirations des temps allégoriques. Il est naturel que l'instabilité de cet atmosphère a dû nuire à la quiétude des régions éthérées ; et c'est encore là une caractéristique de la situation géologique de notre planète, en ces temps là.

En latin, de même que Jupiter est le dieu qui a sa maison dans l'air (*Ju-pi-ter*), de même Junon serait le dieu des femmes (*Ju-ion*) *Ju* pour *Zéus, Deus* ; *ion*, le nôtre. En effet, Junon était surtout invoquée par les femmes ; elle avait ses servantes *Junones* ; elle conduisait l'épouse à la maison, *Domiduca* (en albanais, elle doit se faire voir, sous entendu l'épousée) ; la fête de cette déesse, à laquelle pouvaient assister, tant les dames romaines que les esclaves, s'appelait : Caprotina, dont les racines du mot disent la fête de tout le monde : *Ka-prù-tan* : elle a apporté tout le monde.

Le Conseil du Maître des dieux, du ciel et de la Terre, était composé de douze divinités, que lui-même présidait : Junon, Neptune, Mercure, Apollon, Mars, Vulcain, Cérès, Minerve, Vesta, Diane et Vénus.

Nous connaisons déjà la plupart de ces divinités. Voyons quelles étaient les attributions des autres, nommément de Neptune, Mercure, Mars, Vulcain, Vesta et Vénus.

Neptune que les Grecs appellent *Posseidhon* (Ποσειδών) fils de Saturne et de Rhéa, était le roi des mers. Le nom de cette divinité nous dit que la mer ou océan était au delà des terres ; c'est en effet l'idée qu'avaient les anciens : Ne disaient-ils pas qu'au delà de la Terre, un fleuve immense limitait le monde. *Posseidhon* dérive de *pos*, au delà, et de *dhé*, terre, qui fait à l'accusatif pluriel *dhén*, c'est à dire au-delà des terres. Hérodote nous dit que le dieu Posseidhon n'avait pas été nommé par les Pélasges, mais par les Lydiens. Ces derniers qui étaient d'origine pélasgique, comme nous le verrons plus loin, après l'effondrement du continent de l'archipel, croyant sans doute que tous les continents européens avaient disparus, inventèrent ce dieu, et lui donnèrent un nom tiré de leur langue, qui se ressentait déjà du contact des Aryas, représentés par les Mèdes et les Perses.

Mercure ou l'Hermès des Grecs (Ἑρμῆς), fils de Jupiter et de Maïa, était un dieu essentiellement Pélasge. Protecteur du commerce et des voleurs, on le représentait nu, coiffé du pétase ailé, ayant aux pieds des talonnières ailées, des ailes sur les épaules et le caducée à la main. Ce caducée n'a pas, comme on l'a dit, pour origine, une branche de laurier entouré de bandelettes ; il n'a

pas non plus pour origine la fable des mythographes alexandrins, suivant laquelle, Mercure, ayant aperçu deux serpents qui se mordaient, les sépara de sa baguette autour de laquelle ils s'enroulèrent. Le caducée représentait l'accouplement des sexes, dont Mercure était, pour l'humanité, l'organe mâle.

Ce caractère distinctif de ce dieu, c'est Hérodote qui nous le donne [1]. Les Athéniens, dit-il, les premiers des Grecs, apprirent des Pélasges la coutume de représenter Hermès sous la forme d'une statue, avec le membre viril en érection. Les Pélasges donnent un motif sacré à cette coutume qu'entretenaient, à Samothrace, les conservateurs de la statue de ce dieu, et qui se cachait sous le nom de Mystères de Cabires, qui n'étaient autre chose que les mystères de l'accouplement des sexes, dénaturé par un commencement de sodomisme, établi trop clairement par le mot *Cabire*, trou du bœuf, c'est-à-dire du mâle.

Le nom d'*Hermès* d'ailleurs dérive de *erh*, qui, nous l'avons déjà dit, désigne les ténèbres, l'obscurité, c'est-à-dire l'absence de lumière ; et de *mys*, tue, du verbe *me myt*, tuer. Hermès était donc le dieu qui tuait les ténèbres. Si nous rapprochons de cette allégorie mystique, l'allégorie de

1. Euterpe, II, 50, 51.

l'accouplement des deux serpents du caducée, et le moyen qu'avait trouvé l'homme pour produire le feu, le frottement du bois dans le trou d'une pierre [1], nous sommes portés à croire, que dans l'accouplement, l'homme primitif considérait le mâle comme partie active, et la femelle comme partie passive, du rapprochement et de l'union desquels naissait la lumière, l'intelligence, l'homme vivant et le feu. Hermès donc pouvait être, comme son nom l'indique, un dieu qui tuait les ténèbres, c'est-à-dire les dissipait.

Quant au Mercure poète, musicien, inventeur de la lyre, le premier instrument à corde, que le génie de l'homme ait créé, nous trouvons sa personnification dans le mot *trisméghiste*, qui lui avait été donné par les Grecs. Seul le mot qui constitue la première syllabe de ce mot s'est déformé. Ainsi *tris* est ici pour *Krîs* : nous avons alors, *Krîs-mégishta*, c'est-à-dire, *frapper avec les doigts*. *Krîs*, veut dire, frapper, mais en même temps résonner, faire un bruit.

Mars, que les Grecs appellent Arês (Αρες) était le dieu de l'éloquence. Il représente la profonde idée, conservée religieusement jusqu'à nos jours, de la sauvegarde de l'honneur, de l'individu, de

1. La femme s'appelle *grûe*, et la pierre *gûr* ; l'analogie est permise.

la famille, de la tribu ou de la race. En effet, *Arès*, dérive de *Ers*, qui veut dire *honneur*. Une offense quelconque devait se laver dans le sang, c'était la guerre. Le coq qui accompagne toujours Mars est le symbole de la vigilance, comme des combats. Parmi les animaux, le coq est l'unique mâle qui veille avec une sollicitude, sans parallèle, sur les poules de sa basse-cour : voilà pour le soin de l'inviolabilité du domicile. Quant au symbole des combats, jusqu'à présent, les combats de coqs sont à l'ordre du jour en Albanie : on entretient partout les coqs qu'on dresse pour ces combats singuliers, qui passionnent les Shkyptars, à un degré inimaginable.

Vulcain, le dieu du feu souterrain, que ce soit le *Vulcanus* des Romains, ou l'Ephistos des Grecs (Εφηστος), est qualifié dans la langue des Pélasges. *Vulcanus*, latin, dérive de *me Vielh* et de *Kan*. Le verbe *me vielh* fait au participe passé *vulh* qui veut dire *vomi* ; *Kan*, est la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent du verbe *me pas*, avoir. *Vulh-Kan*, serait donc, ils ont vomi. En plus, le mot composé *Vulkan* impersonnel, veut dire, *vomissent*. Nous aurons donc : *Malet vulkan zierm* ; les montagnes vomissent du feu. On voit que le caractère distinctif des volcans est parfaitement défini.

Ephistos, dérive d'une phrase, tout aussi significative que le mot *vulkan* précité : *E-fik-tok,* qui veut dire, détruire, anéantir, la terre productive. *E*, est un pronom possessif, représentant une chose déterminée, *lui*, *il*, etc ; *fik*, troisième personne de l'indicatif présent du verbe *me fik*, détruire, anéantir ; *tok,* c'est la terre productive, ordinairement cultivée. *Vulcain* donc est le dieu, qui anéantit, détruit, les champs, les cultures, l'homme. On dit de même dans ce sens : *Mordia ka fik két shpí*, la Mort a anéanti cette maison.

Vesta, ne semble pas avoir été connue par les Pélasges, à moins que ce nom ne dérive du mot *Vaiz* qui désigne une fille vierge et pure. Un autre caractère de la *Vaiz* albanaise, et qui chez les romains était une des fonctions de la vestale, c'est qu'elle doit entretenir toujours le feu du foyer. Lorsque cette fille s'est vouée au célibat, elle est sacrée, et personne n'oserait porter la main sur elle ; on sait que les Romains avaient en grande vénération les vestales qui étaient appelées souvent à juger certaines questions. En Albanie, un homme sous le coup de la vendetta, qui voyagerait dans le pays, en prenant pour guide une de ces filles consacrées au célibat, serait inattaquable par son adversaire.

Quant à *Vénus,* l'Aphrodite des grecs (Ἀφροδίτη),

la déesse de la beauté, doit avoir été une des premières divinités que les Hellènes aient dénommées, son nom n'étant nullement défiguré. *Aphrodite* dérive de *afr*, *afer*, près ; et de *dits*, génitif singulier du mot *dita*, le jour. Comme principe fécondateur femelle, l'Aphrodite des Grecs nous dit que cette déesse était près du jour, de la lumière, qui, nous l'avons vu, est la vie. Comme planète, c'est la belle Vénus qui précède le Soleil levant, le roi de la lumière du jour. Cette brillante planète, à son lever, semble se jouer sur les flots caressés par l'aurore, la déesse qui ouvrait au char du Soleil les portes de l'Orient. La fable d'ailleurs exprime la même idée : Fille du Ciel et de la mer, du sang d'Uranus, blessé par son fils Saturne, et de quelques lambeaux de chairs tombés dans la mer et ballottés par les flots, une écume argentée et dorée se forma, du sein de laquelle naquit une jeune et ravissante déesse, nommée Aphrodite, qui devait être la mère de l'Amour et de Cupidon.

Pour en finir avec ces divinités, disons que Pluton, l'Adès des Grecs (Ἅδης), frère de Jupiter et de Neptune, était le roi des enfers, de l'empire des morts, Hadès était haï et détesté ; on le redoutait cependant et on lui sacrifiait jusqu'à des victimes humaines. Lui donna-t-on aussi un nom

en conséquence : Celui qui se nourrit, qui mange les morts ; *Hadès* dérivant de *Hâ*, mange et *déks*, les morts.

Telles sont les principales idées des Pélasges primitifs, auxquelles les Hellènes, et d'autres peuples descendants d'eux, donnèrent des corps et des noms, élevèrent des temples et des statues, instituèrent des fêtes et des sacrifices, que les ancêtres de ces peuples, tous pénétrés de la puissance des esprits de la nature, n'ont certainement pas pu inventer.

II

Les légendes Albanaises

A la Théogonie des Pélasges, dont nous venons de voir les principaux traits, caractérisant l'origine des dieux et de l'idée religieuse, nous croyons utile de joindre un court exposé des légendes les plus marquantes de ces peuples primitifs.

S'il nous est donné de retourner encore une fois dans le pays des Shkyptars, nous comptons recueillir, en un seul ouvrage, tous les éléments, épars et décousus, de l'histoire et des fables, qui se racontent et se transmettent de père en fils avec une religiosité remarquable. Contentons-nous pour l'heure de quelques échantillons, caractéristiques, il est vrai, de ces réminiscences d'un lointain passé, mais d'un intérêt incontestable et incontesté pour la science de nos origines.

Commençons par un détail de la création, que nous croyons complètement inédit, et qui se

rapporte tout particulièrement au sol où a dû paraître la race antique des Pélasges.

Dieu avait fait la Terre unie comme l'eau. Il promena ses augustes regards sur son œuvre et jugea qu'elle était incomplète : le séjour dans des lieux uniformes, pour l'homme qu'il comptait créer, ne lui sembla pas devoir être des plus agréables. Il résolut alors, pour varier les paysages, de distribuer un peu partout des montagnes et des collines, et de briser ainsi la monotonie de l'uni. Il se chargea donc d'un sac immense, dans lequel il avait amassé les éléments nécessaires pour établir ces dépressions, ces accidents du sol, qui devaient faire le bonheur des humains. Il parcourut la terre entière, semant à droite et à gauche les compléments de son œuvre. Mais en revenant à son point de départ, qui était précisément le pays des Shkyptars anciens, il s'aperçût qu'il restait dans son sac, une quantité disproportionnée de montagnes, pour la seule partie de la Terre, qu'il n'avait pas encore visitée. Alors, Dieu douta de lui-même, et dans son doute, il oublia qu'il tenait à la main le sac des montagnes restantes. Cet oubli fut fatal : les montagnes s'échappent avec le sac et se répandent pêle-mêle, sur les contrées dans lesquelles devaient apparaître la race des Pélasges. Et c'est là, le caractère frappant

du système orogénique de l'Albanie, à partir des monts Acrocérauniens, jusqu'aux grandes chaînes de la Mokra, qui délimitent au Nord le territoire des Shkyptars.

Si nous rapprochons de cette légende, la fable des Géants qui détrônèrent Saturne et des Titans qui s'attaquèrent à Jupiter et à tout l'Olympe, nous devons reconnaître que le Primate-homme vivait déjà, à cette époque si effrayante de l'apparition du terrain tertiaire. Son imagination donnait à tout ce qui se passait autour de lui des proportions gigantesques. De même que l'enfant, qui, devenu grand, s'étonne de ce que les objets qu'il avait vu immenses, se sont réduits à des dimensions bien moindres, mais plus réelles, l'homme primitif, au milieu des phénomènes géologiques auxquels il assistait, imaginait des visions, les comparaît aux animaux monstres, ses contemporains, et créait ainsi la fable.

Époque caractéristique de précipitations atmosphériques effrayantes, de chutes d'aérolithes incessantes, d'éruptions volcaniques formidables, d'effondrements inattendus, la période tertiaire montre à l'homme primitif les Esprits de la Nature, les dieux, semant les montagnes, luttant contre les enfants de la Terre, qui finissent par être vaincus et sont précipités avec les continents, au fond des

enfers. — La Terre dit la légende, brûlait, la mer bouillonnait, l'air était embrasé, et dans des gouffres immenses, les eaux des mers se précipitaient, avec un fracas épouvantable. Il voit cet homme, la preuve des déluges partiels, pour lui universels, qui détruisent les races impures, remplacées par des races plus parfaites, reconnaissant les Maîtres, les Créateurs de la Nature, les honorant et leur faisant des sacrifices.

Oui ! si l'homme primitif a cru voir dans les nuages de l'atmosphère, dans les tourbillons terrestres, des êtres fantastiques qui prenaient toutes les formes, rien d'extraordinaire ; nous-mêmes, n'avons-nous pas cru longtemps au dragon qui voulait manger la Lune, quand une éclipse de la Lune se produisait ? Certes, toutes les suppositions, nous dirons même, toutes les hallucinations étaient permises à cet homme ; mais par contre, il a dû voir aussi des monstres réels, horribles, hideux et redoutables.

Phorkys et sa femme *Kéto*, génies des fatales tempêtes ; *Echidna*, la fille fatale de ses monstres, moitié femme et moitié poisson ; les horribles enfants que cette dernière avait eu avec le redoutable *Typhon* ; *Cerbère*, le gardien des enfers ; *Orthos*, gardien, sous la forme de chien, des troupeaux du géant *Géryon* ; la *Chimère*, l'*Hydre*,

dont les Albanais ont un souvenir si vivant, qu'ils disent encore, d'un homme indomptable, invincible et cruel, qu'il a neuf têtes et qu'elles renaissent au fur et à mesure qu'on les coupe. Le *Sphinx*, *Scylla*, les trois sœurs *Grées*, qui n'ont qu'une dent et un œil pour trois, et qu'on connait en Albanie, pour trois vieilles, dont les deux sont aveugles et la troisième borgne. Les *Gorgones*, les *Harpies*, les *Erinnyes*, qui poursuivent les meurtriers et amènent la désolation et la ruine, surtout dans les familles des lâches assassins qui se sont cachés, pour frapper dans l'ombre, leur ennemi. Et ce dernier trait est si vivace en Albanie, que l'on dit encore aujourd'hui que le sang impayé bout toujours ; *Erinnyes* d'ailleurs de *erh*, *erhnî* sombre, ténébreux, et de *rhéné*, *rhénimi*, ruines, désolations ; œuvre des Érinnyes, vengeresses du sang, destructrices des lâches, et habitant le séjour des ténèbres.

A cette époque, un cataclysme effrayant se produit dans la nature ; une grande partie de ces monstres, de ces géants et des hommes primitifs, sont détruits ; un seul homme, avec sa femme, trouvent grâce devant les dieux, et ils se sauvent dans une embarcation : c'est *Deucalion* et *Pyrrha*.

Deucalion est un Pélasge, chef d'une tribu,

comme Dukagjin [1], le juste, le dernier des chefs du clan le plus puissant des montagnes albanaises, les Myrdites. Ce dernier, vivait probablement au commencement de l'ère chrétienne, sur les hauteurs du district actuel de *Puka*, antécédemment appelé *Duka*, c'est-à-dire principauté. C'est ce chef redoutable qui laissa aux Albanais les fameuses lois, qui portent son nom, et dont nous parlerons plus loin.

Duk, *duka*, veut dire en Albanais, Prince indépendant qui n'a besoin de rien et de personne ; *Gjin*, veut dire, gens, peuples ; *Dukagjin* était donc le prince des peuples.

De même, *Deucalion* dérive de *Dukaluā* [2] qui se décompose comme suit : *duka*, duc, prince, et *luā*, lion ou des lions. Deucalion régnait en Thessalie au XVI^me^ siècle avant J.-C. dit l'histoire. La Thessalie n'existait pas encore à cette époque ; elle fut occupée au quinzième siècle par Deucalion qui venait du Nord et qui était roi du peuple farouche des *Molosses*, avec lesquels il ne fallait pas jouer, comme l'indique leur nom. Ce peuple entretenait des chiens d'une race monstrueuse, féroces, et sanguinaires, que l'imagination

1. Pronnoncez *Doughadjin*.
2. Prononcez *Doukalouan*. Nous ferons remarquer que l'accentuation à une importance très grande.

des peuples comparait à des lions ; d'où pour *Deucalion*, le nom de *Prince des lions, ou Princelion.*

La barque, (en Albanais *bârk*, indéterminé, donnant l'idée générale d'une chose creuse ; d'où *bark*, ventre) dans laquelle Deucalion et sa femme s'étaient réfugiés, s'arrêta sur une montagne, appelée actuellement *Mali Zhukali*, dans la Ghuéguerie (Haute-Albanie). Des deux sommets de cette montagne, le plus élevé est aride et domine un plateau encaissé, fermé de tous côtés, sauf au sud, où il présente une brusque cassure, une déchirure. C'est incontestablement, le cratère d'un ancien volcan des temps primaires. Nous n'avons pas trouvé, sur ces sommets qui atteignent les cotes de 1454 mètres et 1398 m. au-dessus de la mer, les fameux restes de la barque de Deucalion, comme nous le promettaient les montagnards de la tribu de Témali qui habitent sur les flancs de cette montagne.

Quoiqu'il en soit, c'est là qu'atterrit la barque de Deucalion, (aujourd'hui l'arche de Noé, car ces montagnards sont devenus catholiques). L'élu des dieux et sa femme *Pyrrha*, débarquent et sacrifient à Zéus. *Pyrrha*, dans ce couple, représente soit la chose, soit la femelle de l'homme.

Dans le premier cas, *Pyrrha* serait une corruption du mot *Tierha*, qui veut dire l'autre. Les albanais n'appelent que rarement leur femme par leur nom, de même qu'une femme ne peut donner au mari le sien : ils disent : elle, lui, homme, femme, celle-ci, celle-là, etc., etc. En disant donc, Deucalion et Pyrrha, ou entend, Deucalion et l'autre, c'est-à-dire, sa femme.

Dans le second cas, femelle de Deucalion, Pyrrha est celle qui met bas, comme l'animal. Nous verrons plus loin l'explication de cette situation si caractéristique, suivant les anciens, de cette créatrice secondaire de la nature.

On pourrait encore trouver l'origine du mot Pyrrha dans le fait suivant : Lorsque le Pélasge donna à la femme ce pseudonyme, celle-ci devait savoir filer le chanvre ou le lin, et s'appelait, *Tierhzha*, fileuse, de *tierh*, filer d'où on a pu faire facilement plus tard *Pierha*, *Pyrha*,

Quoiqu'il en soit, nous verrons que la seconde étymologie est celle qui répond le mieux à l'idée de femme-femelle de l'homme, et que les deux autres en sont dérivées.

Deucalion et Pyrrha sacrifièrent donc à Zéus, et voyant la terre déserte, ils demandèrent au Grand dieu de l'Olympe des compagnons : « Prends les os de ta mère et jette-les pardessus tes épaules, et

tes vœux seront exaucés, dit Zéus à Deucalion. Ce dernier et sa femme comprirent que les os de ta mère, voulaient dire, les pierres de la Terre, et ils firent comme Dieu le leur avait commandé.... et les pierres jetées par Deucalion devenaient des hommes, des mâles, et les pierres jetées par Pyrrha, devinrent des femmes, des femelles.

Non seulement cette légende s'est conservée en Albanie dans ses moindres détails, mais elle a eu pour conséquence de consacrer une coutume vénérée qui consiste dans le serment prêté sur la pierre, sur les os de la mère commune ; serment dont on n'abuse jamais, qu'on réserve pour les grandes occasions, pour les affaires sérieuses, alors, par exemple, que les Chefs de la Montagne ou *Kréna*, se réunissent pour délibérer sur une affaire de haute importance.

Rome même, avait adopté le serment sur la pierre que lui avaient sans doute rapporté les Etrusques, cette branche aînée des Pélasges occidentaux.

Le dictateur Sylla[1], il y a 1800 ans à peine, allant combattre Mythridate, roi du Pont, l'implacable ennemi des Romains, laisse Cinna à sa place à Rome. Avant de partir, Sylla impose à Cinna, de

1. Histoire romaine à Rome, par J.-J. Ampère.

prêter serment sur la pierre sacrée, et non sur les divinités romaines, que jamais, quoiqu'il arrive, et pendant tout le temps de son absence, il ne fera aucune innovation à Rome. Cinna s'exécute; il passe d'abord la pierre sur son épaule, puis la rejette en arrière en se condamnant lui-même à haute voix, s'il lui arrivait de manquer à ses engagements.

Il nous a été donné d'entendre mainte fois parler de ce serment sur la pierre : le ton avec lequel on en parlait, nous a amené à un rapprochement d'une valeur philosophique réelle. Si l'Albanais, à quelque religion qu'il appartienne, respecte aujourd'hui fanatiquement l'autel, l'église du christianisme, c'est qu'on a su lui dire, que cet autel du sacrifice divin n'est autel, que parce qu'on y a introduit une pierre sacrée, qui lui rappelle une tradition vénérée, le plus imposant et le plus sacré des serments.

Ce n'est pas d'ailleurs uniquement par la pierre que l'Albanais jure. Les Esprits, l'âme de la nature, le souffle de la vie, de la matière moléculaire-atomique ; ces forces, multiples pour lui, une pour la science aujourd'hui, bien qu'invisibles, impalpables, ces forces, le Pélasge les devina, les sentit ; il en fit ses dieux, qu'il n'osa pas incarner, il les adora et jura de préférence par elles, comme

aujourd'hui encore, à quelque religion qu'il appartienne. Le *per Zotin*, par Dieu est une réminiscence de *la voix de la nue*, l'âme de l'atmosphère. Et ce, *par Dieu*, est tellement dans le langage, qu'il échappe souvent au prédicateur qui tonne du haut de la chaire, contre l'usage du jurement. Il en est de même du *per Ket Zierm*, par ce feu ; *per Ket dhé*, par cette terre, etc.

Ordinairement, les jurements s'inspirent de l'occupation momentanée, ou de la préoccupation d'esprit de celui qui se laisse entraîner à jurer. Ainsi à table, il jurera par le pain ou par le sel ; au milieu d'amis joyeux, en caressant la dive-bouteille (c'est toujours une amphore), il jurera par le vin, ou encore par le fromage, hors d'œuvre indispensable à un albanais pour boire comme il faut. Etendu nonchalament sur le vert tapis d'une prairie, à travers laquelle serpente un limpide ruisseau, l'Albanais jurera par son eau ; ses armes en main ou à ces côtés, il jurera par elles, si la chose pourtant en vaut la peine. Le jour enfin, il jurera par la lumière du Soleil, par le Soleil ; et la nuit par la Lune, les étoiles, etc., etc.

Mais revenons à Deucalion et Pyrrha. Ce couple préféré des dieux, engendra *Hellen*, dont les Grecs se disent les descendants. Suivant nous, ce nom d'Hellen, ne fut pas un nom propre, que

portait le fils de Deucalion. De même que les noms de Deucalion et de Pyrrha, Hellen représente une idée générale sur le mystère de l'humanité, par le fait de l'union du mâle et de la femelle. Les hommes ne sont plus, à partir de l'époque de Deucalion, que les descendants de Deucalion, les fils qui sont nés de Deucalion et de Pyrrha, et non les enfants de la Terre, du Ciel, de l'Océan, etc. etc. *Hellen* d'ailleurs dérive de la racine organique *lé*, dont l'idée générale *naître*, se définit par la préfixation de la particule verbale *me*, et devient le verbe *me lé*, naître. Or, au présent de l'indicatif caractérisant l'actualité du moment où l'on parle, le verbe *me lé*, nous donne, à la troisième personne du pluriel, *ata po léin*, ils ou elles naissent. En plus, l'acte de la naissance se définit par *e léna*. On voit donc, qu'Hellen ne fut pas le nom d'un des fils de Deucalion mais qu'on désignait par lui, que les hommes étaient nés, descendaient de Deucalion et de Pyrrha.

De cette légende, il ressort à l'évidence, que les Pélasges ont assisté à un déluge, que nous croyons régional et non universel, et correspondrait probablement à l'époque de l'effondrement du continent disparu de l'Archipel et de la réunion de la Mer Noire avec la Méditerranée, par le détroit du Bosphore, qui commençait à se dessiner.

Et cette légende ce n'est pas une fable, ni une hallucination, mais une des pages remarquables de l'histoire de ces temps reculés, qui a pu parvenir jusqu'à nous, par les soins de la tradition.

Il en est de même de la légende d'Hercule, l'Héraclès (Ηρακλῆς) des Grecs et le Hercere des Romains.

Hérodote nous dit qu'Hercule n'est pas un dieu grec, mais égyptien, et que ce dernier peuple ne connaissait rien de l'Hercule dont parlaient les Grecs. Toutefois, il doit être constaté que ce demi-dieu représentait, chez les deux peuples, l'idée de la force.

Chez les anciens latins, qui étaient des Pélasges, puisqu'ils descendaient des Etrusques, on avait fait d'Hercule un dieu champêtre, veillant sur l'enclos de la maison.

Dans les deux cas, comme dieu-champêtre et comme dieu fort, avec les racines organiques albanaises qui entrent dans les mots *Hercule*, *Héraclès*, *Hercere,* on s'explique les divers attributs de ce dieu.

Comme dieu champêtre, *Hercere* derive de *Her*, corruption de *Ar*, qui désigne le champ ; et de *Kyré*, impératif irrégulier du verbe *me pâ*, qui veut dire voir, regarder, surveiller. Primitivement donc *Hercere* devait être Arkyré (pron.

Arkuré) le regardeur, celui qui surveille, le champ, l'enclos.

Comme dieu représentant la force, c'était *Héraclès*. Ce mot, individualisant, personnifiant l'idée abstraite de la force musculaire dérive de la phrase suivante : *Hékur-percul* (prononcez, *hékour-perkoul*), qui veut dire, *le fer plier*, *tordre*. Hercule donc était le plieur, tordeur du fer. L'idée étant complète, on s'entretenait de la force de cet homme qui pliait le fer, et l'usage, l'habitude consacra l'idée, en appelant cet homme *Hékur-perkul*, d'où *Héraclès* et *Hercule*.

Au risque de nous répéter, nous dirons que nous ne pensons pas que les hommes primitifs aient pu se représenter la moindre des choses, sans l'avoir vue. L'aveugle-né peut-il se représenter ce que c'est que le Soleil, la Lune, les Montagnes, l'immense Océan, etc., etc. ? Le sourd-né, peut-il dire ce que c'est que le son, la voix, le langage articulé phonétique ? Non certes ; voilà pourquoi, nous sommes portés à croire qu'en voyant certains phénomènes, en assistant à leurs manifestations, il a pu se représenter des êtres fabuleux qui, à notre point de vue n'existaient pas.

Pour ne prendre qu'un exemple au hasard, le terrible Typhon, le génie des tourbillons et des

tempêtes, de la tête duquel sortaient des serpents, dont les gueules béantes lançaient des flammes, au milieu desquelles dardaient des langues noires, poussant des mugissements, des sifflements, pendant que de tout son corps, s'échappaient des flammes et des torrents impétueux. Ce monstre horrible et redoutable, les anciens l'on vu dans ces effrayants Cyclones, appuyés sur le sol, et dont la tête ornée du panache des nuages orageux aux mille formes, touchait au ciel, tonnant, remplis d'éclairs, vomissant l'électricité enflammée, les averses de pluies, et la désolation partout sur leur passage.

Si les anciens n'avaient pas vu des monstres réels ; s'ils n'avaient pas entendu les sifflements des serpents ; s'ils n'avaient pas vu des êtres fantastiques, on se demande comment ils auraient pu rendre compte de leurs impressions, avec ce cachet particulier de réalité, que nous chercherions en vain à imiter aujourd'hui.

Hercule aussi n'est pas un mythe, mais c'était un homme qui a su se rendre remarquable par des actes de valeur et de force peu commune, qui l'ont justement immortalisé. Nous ne sommes pas cependant de ceux qui croient qu'Hercule ait exécuté tous les hauts faits qu'on lui attribue. Des douze grands travaux et exploits, dont nous allons

nous occuper, *Hésiode* n'en connaissait que trois : le combat avec l'hydre de Lerne ; le combat avec le lion de Némée ; l'enlèvement des bœufs de Géryon. *Homère* semble ne connaître que l'enlèvement de Cerbère, le gardien des enfers. Depuis *Pisandre*, qui écrivit un poème sur Hercule (l'Héracléide) douze travaux principaux immortalisèrent le héros.

Quoiqu'il en soit, ce dieu, demi-dieu, ou tout simplement ce héros, a dû être l'objet de toutes les haines des siens, dès le jour de sa naissance. Il s'enfuit de Thèbes, où, dit-on, il était né, et va chercher fortune à travers le monde. Nous voyons déjà dans ce fait, un dompteur, un lutteur, un homme doué d'une force extraordinaire, qui va gagner sa vie en donnant des représentations, dans les centres les plus habités et les plus riches.

Il arrive à Argos, où il s'engage comme domestique chez le roi du pays, dont le fils Eurysthée fait d'Hercule un esclave. Ce dernier fait est difficile à croire, surtout pour un homme comme Hercule, qui n'était nullement forcé de sacrifier son indépendance à personne, doué qu'il était d'avantages corporels capables de lui procurer plus que l'aisance. — Qu'Hercule ait travaillé pour le roi d'Argos et son fils. Que ces puissants l'aient largement récompensé, et que l'on ait dit qu'Eu-

rysthée commandait puisqu'il payait, ceci est très-probable. Mais qu'Hercule fut l'esclave du fils du roi de l'Argaulide, c'est difficile à admettre.

Hercule, suivant nous, ne pouvait être que l'esclave d'une femme qu'il aurait aimé et dont il aurait abusé. Elle le chasse et lui ordonne d'aller se réhabiliter par des actions valeureuses, après quoi elle pourrait lui pardonner. Et cette femme c'était *Omphale*, reine de Lydie, dont le nom dit : *Alors je te pardonnerai.* On ne sait pas ni pourquoi ni comment Hercule épouse tout d'un coup Déjanire, fille d'Œnée, roi de Calydon, en Etolie. Cette princesse, que voulut violenter le centaure Nessus, croit au séducteur, mourant des blessures cruelles que lui ont faites les flèches d'Hercule. Elle accepte, l'infortunée, comme un talisman, la robe de Nessus teinte de son sang. Elle l'envoie à Hercule qui s'en revêt et succombe dans d'atroces souffrances. C'est alors que la malheureuse princesse se lamente et gémit sur son sort ; *E nissa* s'écrie-t-elle (sous-entendu la tunique) *e Diéga nieri* : *Je lui ai envoyé et j'ai brûlé mon homme.* Depuis lors, sans doute, le centaure prit le nom de *Nessus ;* et l'infortunée princesse, épouse d'Hercule, celui de *Diéga-nieri* ou *Déjanire.* — Hercule, en résumé, s'il avait vécu de nos jours, aurait été un héros de roman, très recherché peut-être, et

plus heureux dans ses entreprises de cœur. Quant aux travaux qu'on lui attribue, ils n'auraient pas eu un grand retentissement : les dompteurs, les chasseurs émérites, les hardis explorateurs et les perceurs d'Isthmes n'étant pas des créations rares de nos jours.

Sur l'ordre d'Eurysthée, dit la légende, Hercule tue le redoutable lion de Némée, dont il se fait de la peau impénétrable à ses flèches, une cuirasse. Ensuite, c'est l'Hydre de Lerne, aux neuf têtes, qu'il doit détruire ; s'il y arrive, suivant la légende albanaise, c'est grâce à son fidèle domestique qui brûlait les attaches des têtes de l'Hydre, au fur et à mesure qu'Hercule les abattait, afin qu'il n'en repousse pas de nouvelles. — Après cet exploit, c'est le sanglier d'Erymanthe, que le héros doit porter vivant à son maître ; ce sont les oiseaux carnassiers et farouches du lac de Stymphale qu'il doit abattre de ses flèches. Non content de cela, Eurysthée ordonne à Hercule de lui rapporter la biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or, consacrée à la déesse Artémise. Le héros part à la poursuite de la noble et infatigable bête et ce n'est qu'un an après qu'il la rattrape et la rapporte à Eurysthée, qui ordonne à Hercule de nettoyer les écuries d'Augias : la vérité est qu'Eurysthée proposa cette entreprise à Hercule, pour le paiement

de laquelle il devait s'entendre avec le roi des Ephéens. Hercule exécuta le travail en détournant le fleuve Alphée et le forçant d'entraîner les fumiers qui étaient là depuis 30 ans. Augias n'ayant pas payé le prix convenu, Hercule lui fit la guerre, le vainquit et pilla les villes du roi.

Après cet exploit, Hercule part pour la Thrace pour punir le roi de ce pays, Diomède, qui donnait à manger à ses chevaux les malheureux étrangers que la tempête jetait au rivage. Avec une troupe d'amis, Hercule terrasse les serviteurs du roi, saisit ce dernier et le fait manger par ses propres chevaux.

De Thrace, le héros retourne à Argos, où il reçoit l'ordre d'aller en Crète, de dompter et de ramener vivant le furieux taureau que Posséidhon avait lancé contre l'infidèle Minos. Hercule réussit dans cette difficile mission ; il enchaîne l'animal furieux, il le charge sur son dos et revient à Argos avec ce trophée, qui devait lui valoir plus tard l'amitié de Thésée. Nous verrons plus loin la valeur de ce voyage d'Hercule d'Argos en Crête : disons ici, comme mémoire seulement, que si Hercule s'était servi d'une barque pour la traversée, on ne comprend pas pourquoi, après avoir enchaîné le taureau, il le charge sur ses épaules pour passer à Argos. Une solution de continuité,

devait exister entre le Péloponèse et la Crête, à l'époque où se déroulaient ces évènements.

Quoiqu'il en soit, Eurysthée ne semble pas encore satisfait d'Hercule. Il ordonne au héros d'aller au pays des Amazones et d'enlever à la reine de ses femmes guerrières, Hippolyte, sa ceinture. Hercule s'exécute, il part avec son compagnon Thésée ; les deux héros se mesurent avec ces vierges farouches, qui se coupaient le sein droit pour mieux tirer de l'arc ; ils enlèvent la reine Hippolyte, que Thésée prend pour épouse, et Hercule rapporte la ceinture de l'héroïne à Eurysthée. Il n'est pas sans intérêt de rechercher l'origine du mot Amazone, αμαζών. Les étymologistes prétendent que ce mot dérive de *a* primitif et de μαζός mamelle, c'est-à-dire sans mamelle ; d'aucuns font dériver ce mot de μαζα lune, parce que dit-on elles adoraient surtout la Lune ; elles avaient d'ailleurs pour armes défensive un bouclier en forme de croissant. Pour nous, ni l'une ni l'autre de ces origines ne suffit pour caractériser le peuple des Amazones.

En étudiant la légende de l'expédition d'Hercule contre ces guerrières, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'objectif était la ceinture de leur reine. Cette ceinture devait avoir une particularité qui caractérisait ces guerrières ; elle avait une renom-

mée. Et si nous approfondissons le sens de l'expression *ceinture* dans la langue albanaise, qui veut dire en dernière analyse, génération (katerté brénz; quatrième génération, ceinture), nous sommes amenés à supposer que la ceinture chez les Amazones indiquait le vœu de la chasteté, et qu'en voulant enlever la ceinture à la reine de ces guerrières, on voulait la violenter. La ceinture donc était la gardienne de la virginité ; ce devait donc être un indispensable qui tenait serrée la femme qui la portait, et c'est ce que dit le mot *Amazone* dans la langue albanaise: *E-ma-zhan* elle tient serrée. Si maintenant nous allons plus profondément dans l'idée, nous trouvons aussi : *E-ma-djià*, elle tient, conserve tous les biens. Or comme, en ces temps, le costume primitif devait consister uniquement en un cache-sexe, tenu à la taille par une ceinture, et comme aussi, les armes et les trophées pouvaient se suspendre à cette ceinture, cette dernière était bien un vêtement serré à la taille, garantissant le sexe et pouvant tenir tous les biens de celle qui la portait.

Après qu'Hercule eut rapporté la fameuse ceinture de la reine des Amazones, il fut chargé d'enlever les bœufs du géant Géryon, qui avait trois corps et habitait une île appelée *Erythée*, nouvelle terre en albanais. C'est dans le cours de

cette expédition qu'Hercule sépara l'Afrique de l'Europe et dressa les colonnes qui portent son nom. Il tua le chien Orthros et le bouvier, puis ramène les bœufs. Géryon alors se met à la poursuite d'Hercule et tombe percé par les flèches du héros, qui les avait empoisonnées en les trempant dans le sang de l'Hydre de Lerne.

Hercule croyait en avoir fini avec Eurysthée, quand ce dernier lui commanda de lui rapporter les pommes d'or du jardin des Hespérides. Après bien des aventures, il débarque en Afrique, où le géant Aritée force le héros à se mesurer avec lui. Hercule l'étouffe, atteint le jardin des Hespérides, tue le dragon qui gardait l'arbre et cueille les pommes d'or qu'il rapporte à Eurysthée.

Non content de ce onzième exploit, le fils du roi d'Argos commande encore à Hercule de lui rapporter le monstre Cerbère, gardien des portes des enfers. Le héros s'exécute et est affranchi. Il part alors, dit la légende, à travers le monde pour son propre compte et il accomplit une infinité d'exploits.

Dans les légendes albanaises, Hercule n'est pas nommé ; elles racontent les hauts faits, les aventures d'un homme fort, ayant une taille colossale, vêtu d'une peau de lion, armé d'une massue, d'un arc et de flèches ; homme fort qui pliait le fer,

étouffait les monstres qui s'attaquaient à lui, ou les abattait de ses flèches qui ne manquaient jamais leur but. Las d'une vie d'aventures, couvert de gloire et riche, après avoir erré longtemps à travers le monde, il rentre chez lui et épouse la fille du roi.

On ne sait pas au juste de quelle nationalité était Hercule : on le fait Egyptien, Phénicien, Hellène. Nous ne chercherons pas à trancher la question ; nous ferons cependant remarquer que tout porte à croire qu'Hercule était du pays des Gètes, peuple de la Thrace. Les Gètes, dit Hérodote,[1] les plus vaillants et les plus justes des Thraces se croyaient immortels. Leurs armes favorites étaient l'arc et le javelot ; ils ont pour coutume *de tirer des flèches au Ciel, au tonnerre et aux éclairs*. Ce dernier trait était bien caractéristique pour qu'Hérodote l'enregistre. Or, la légende d'Hercule nous dit que lorsque ce héros sépara l'Europe de l'Afrique, comme le Soleil était ardent et insupportable, Hercule tendit son arc et lança des flèches contre l'astre radieux, accomplissant ainsi une coutume des Gètes. Mais continuons : le Soleil, étonné de cette audace, se prit d'affection pour le héros et lui prêta sa grande coupe d'or dans laquelle il naviguait.

1. Melpomène, IV, 93, 96.

Cette coupe Hercule la porta toujours attachée à sa ceinture jusqu'au jour où il la céda, avec un de ses arcs, à Echidné, épouse d'occasion de laquelle il eut trois fils, dont le plus jeune devait devenir le premier roi des Scythes, qui, du temps d'Hérodote, portaient encore la coupe à leur ceinture, en souvenir de leur aïeul, que les Scythes appelaient « *papaius* », le *babgysh* des Albanais.

Si Hercule était Egyptien ou Phénicien, on se demande comment il a fait pour se faire comprendre partout où il a été forcé d'aller pour accomplir ses exploits ? S'il n'était pas Pélasge, Gète, puis Hellène, comment ces derniers, qui ne pouvaient pas supporter un étranger, auraient-ils accepté de le laisser prendre part à l'expédition des Argonautes ? L'arme enfin redoutable et favorite d'Hercule comme des Gètes était l'arc et les flèches ; or, *Sgjet* en albanais veut dire flèche ; ce peuple donc pouvait être Pélasge ou d'origine pélasgique.

Quant à la coutume de la ceinture, plus ou moins riche, plus ou moins ornée, dont les fermoirs représentent ordinairement deux coupes, elle est encore en usage dans tout le territoire des Shkyptars, et même dans les pays slaves, qui sans aucun doute, se sont souvent mêlés aux

MONTAGNARD DE LA TRIBU DE SHOSHE ET SHALLA

premiers, alors que ceux-ci représentaient les Pélasges.

La légende d'Hercule, en conclusion, nous certifie qu'il existait à cette époque géologique reculée des monstres, des bêtes féroces, des géants, que l'homme travaillait à détruire pour avoir sa tranquillité. Il serait trop long, et nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé, si nous cherchions à établir la possibilité de l'existence de tous ces monstres, aujourd'hui disparus, et que nous appelons animaux fabuleux.

Certaines légendes ont laissé des traces profondes dans l'imagination des peuples, et la morale, si l'on peut s'exprimer ainsi, est passée en proverbe dans le langage. Ainsi, lorsqu'un individu se tue à produire un travail impossible, irréalisable on dit qu'il cherche à fendre du bois avec une aiguille, ou à transporter de l'eau avec un seau sans fond ou une passoire. N'est-ce pas là la réminiscence du supplice des Danaïdes, ces quarante-neuf filles de Danaos, qui tuèrent dans une même nuit leurs maris, les quarante-neuf fils d'Ægyptos, frère de Danaos et fils du roi d'Egypte, supplice qui consistait à remplir un tonneau sans fond.

D'autrefois dans ces légendes on entrevoit la distinction parmi les masses, des artistes, des

inventeurs et des constructeurs émérites, qui ne devaient pas abonder à cette époque. Témoin, le premier statuaire, Prométhée, le constructeur du bateau des Argonautes, et celui du fameux labyrinthe de Crète.

Ce dernier, dont on n'a découvert aucune trace, avait été, croyons-nous, taillé dans le roc, comme l'étymologie du mot, *Labirintos* (λαβύρινθος) semble le dire : *La-bir-in-tok* laisse-trou-en-terre. Ce labyrinthe était destiné au Minautore, monstre affreux qui se nourrissait de chair humaine. Dédale, le fameux constructeur de cette prison, de laquelle il était difficile de sortir une fois entré, ayant favorisé les amours criminelles de Pasiphaé, femme de Minos, y fut enfermé avec son fils Icare. Dédale, comme on le conçoit aisément, aurait pu sortir du labyrinthe, si l'entrée avait été libre ; sans nul doute le sage Minos la faisait garder, ce qui détermina l'inventeur-artiste à chercher un autre moyen de fuite. Il façonne des ailes, avec des plumes d'oiseau ; avec de la cire il se les attache au corps à lui et à son fils et d'un point quelconque du labyrinthe il s'élance dans les airs avec son fils, en recommandant à ce dernier de ne pas trop s'approcher du Soleil. Le malheureux Icare ne tient pas compte de la recommandation de son père, tombe dans la mer et se noie, pendant

que Dédale continue son voyage aérien et arrive en Sicile où il prend pied à terre.

Cette légende n'est pour nous que l'histoire d'une évasion remarquable, qui fit grand bruit, de deux prisonniers de mérite, que Minos ne dédaigna pas de poursuivre. Chacun se racontait cette évasion, et sans nul doute en langue pélasgique : *T'dy dalin e hikin n'air*. Les deux sortent et fuient par les airs, se disait-on ; et de cette phrase qui dit comment ces prisonniers se sont échappés, on a tiré les noms de ces deux personnages : En effet, *t'dy dalin* a fait *Dédale* et *hikin n'air* a fait *Icare*.

Certaines légendes caractérisent l'époque géologique, pendant le cours de laquelle vivaient les ancêtres de nos ancêtres. Deux légendes surtout sont typiques : le mariage de Pélée et de Thétis ; le passage des Argonautes de la Propontide dans le pont Euxin, par le détroit du Bosphore.

Un oracle avait prédit à Acaste, roi d'Iolchos, qu'il serait tué par l'enfant qui allait lui naître. Pour que l'oracle ne pût pas s'accomplir, Acaste abandonne l'enfant dans les forêts du mont Pélion, habitées par des monstres et des bêtes féroces. On donna à cet enfant le nom de *Pélée*, dont l'étymologie indiquerait qu'il est né en forêt. De même le mont *Pélion* indique une forêt de lions, de bêtes féroces.

Pélée ne fut pas dévoré par ces dernières, mais nourri ; il grandit, devint l'homme des bois, fort, hardi, sauvage et féroce, comme les bêtes dont il avait suçé le lait.

Pendant ce temps, la déesse maritime *Thétis*, (le *Dédit*, mer albanais) ne trouvait pas de mari, un oracle ayant prédit, que l'enfant qui naîtrait de cette déesse, serait plus grand que son père. Il fut donc décidé qu'on donnerait à Thétis pour époux un simple mortel, qui fut *Pélée*.

Thétis ne voulut pas de cet époux, et cherche son salut dans la fuite. Mais Pélée est un intrépide chasseur ; il a vu la déesse et la nature ardente de l'homme des bois a juré de la posséder. Il se met, dit la légende, à la poursuite de Thétis et la surprend au bord de la mer. Là, l'infortunée déesse pour se dérober à son redoutable et farouche amoureux se métamorphose successivement en feu, en eau, en lionne, en serpent, en monstre, en dragon. Mais rien n'y fait, Pélée ne se rebute pas, rien ne l'effraie, et sous les formes diverses que prend la déesse, il ne voit que l'attrayante Thétis qu'il a juré de posséder. Finalement, la déesse, ayant épuisé tous les moyens, et voyant qu'elle ne peut échapper à son amoureux, reprend sa forme première et s'unit à Pélée, en présence de tous les dieux de l'Olympe.

En mettant de côté la tournure fabuleuse de cette légende, nous n'y voyons que la lutte de l'élément liquide avec la terre ferme : Pélée représentant cette dernière, qui cherche à empiéter sur la mer, en raffermissant les limons et les alluvions par la végétation. Thétis représentant la mer qui cherche à envahir et à détruire les nouvelles terres littorales qui se forment. Avec cela, comme le volcanisme a été et est essentiellement maritime, un phénomène de cet ordre a pu se produire à cette époque et en ces lieux, et motiver la légende des métamorphoses de la déesse Thétis en serpent, en lion, en feu, en eau : des monstres marins ont pu être jetés au rivage, des jets de laves paraissaient pour un temps et se voyaient éteindre aussitôt par les eaux soulevées, etc., etc. Tous les dieux, dit la légende, assistaient au mariage. Ceci complète l'allégorie et définit le phénomène volcanique : Zéus, avec son tonnerre et ses éclairs : conséquence inévitable des éruptions ; Vulcain, avec le feu : c'est l'éruption ; Héra, avec les gros nuages et les vents : c'est l'atmosphère impure, chargée qui est un des résultats de l'éruption ; Posséidon, avec ses trombes, ses tourbillons et les tornados qui se déroulent comme des serpents immenses et redoutables, etc., etc. Rien, comme on le voit, ne

manquait pour caractériser une éruption volcanique littorale.

De l'union de Pélée et de Thétis naquit le divin Achille d'Homère, l'Akhilefs (Ἀχιλεύς) des Grecs. Il était divin de par sa mère et divin par son nom, puisque Akhilefs dérive de *e-Qielh* (prononcez *Kily*) le céleste, le divin, et de *lé* naître. Nous nous occuperons plus loin de ce héros.

La seconde légende nous raconte la traversée de l'embouchure du Bosphore actuel de Thrace par les Argonautes.

A l'entrée du Pont Euxin, dit la légende, deux immenses rochers, appelés *Symplégades,* se dressent et interceptent le passage. Ces rochers sont flottants, on y trouve beaucoup de fumiers entassés, et ils s'écartent et se rapprochent brusquement, de telle sorte qu'un oiseau même a de la peine à passer entre les deux.

L'idée du mot *symplégades,* suivant les Grecs, serait la mobilité de ces écueils qui écrasaient les navires qui tentaient le passage ; lorsque le bâteau des Argonautes voulut les franchir, suivant la fable, la déesse Minerve immobilisa ces écueils, qui, depuis lors, se fixèrent. En nous servant de la langue albanaise, nous trouvons dans le mot *symplégades* trois racines organiques qui nous

disent que sur ces écueils *beaucoup de fumier se trouvait approvisionné*. En effet *Sym* pour *shum*, veut dire *beaucoup* ; *plé* pour *pléh* veut dire *fumier* et *gades*, pour *gadi*, veut dire, *tout prêt*, *approvisionné*. Si l'idée de la mobilité était l'idée dominante, nous ne voyons pas pourquoi le même nom n'a pas été donné à l'île de *Lesbos*, qui, suivant Hérodote, était aussi mobile avant que Latone s'y soit refugiée pour donner le jour à Apollon et Diane. Hérodote d'ailleurs, nous fait remarquer que de grandes quantités de fumiers y étaient entassés, et nous croyons que c'est là, la vraie caractéristique de ces écueils, et que l'enlèvement de ces fumiers, qui gênaient le libre écoulement des eaux, a permis aux Argonautes de franchir le passage.

Nous nous expliquons :

Lors de l'effondrement du continent de l'Archipel, qui a vu paraître la race Pélasgique, effondrement qui a été motivé par le réveil du volcanisme tertiaire, qui avait trouvé un dégagement, une fissure plus ou moins importante, s'était produite à travers les terrains primitifs qui constituaient l'ossature de la presqu'île de Calcédoine, et traçait le détroit du Bosphore. Naturellement, la masse des eaux supérieures durent alors s'engouffrer dans cette fissure et se précipitèrent, vers la Propontide qui formait un immense lac

avant l'ouverture de l'Hellespont, et de là vers l'Archipel disparu, qui devait devenir ce que nous connaissons. Il va de soi, que dans le principe, la fissure du Bosphore n'a pas dû être franche : une masse de roches, d'écueils, comme il en existe d'ailleurs encore aujourd'hui, devaient se dresser çà et là, et déterminer, non un détroit, comme actuellement, mais d'imposants rapides, comme on en voit dans certains fleuves et rivières torrentiels ou d'origine torrentielle. Les eaux courant et mugissant à travers ces obstacles, dont elles finirent un jour par avoir raison, se dénivelaient naturellement à tout instant et présentaient ainsi le spectacle que nos ancêtres interprétaient faussement, en supposant et disant que ces roches, ces îles, ces écueils étaient mobiles, qu'ils s'éloignaient et se rapprochaient de telle sorte qu'un oiseau ne pouvait pas passer entre.

Ils avaient remarqué cependant que de grandes masses de fumiers s'amassaient sur ces îles rocheuses ; et cette remarque était fondée, c'était un fait réel qui avait pour conséquence directe un actif ruissellement, qui devait se produire au nord du détroit de Thrace et ravager toutes les terres émergées, de puissantes précipitations atmosphériques ayant été motivées par le réveil du volcanisme précité. Des forêts entières, des matières

végétales et animales, portées en suspens par les eaux, avaient dû être entraînées par les courants vers l'embouchure de la nouvelle fissure et s'étaient attachées et entassées dans ces roches, ces îles, ces écueils au point de déterminer une solution de continuité entre eux et des remous terribles qui interdisaient le passage. A un moment donné, sans doute, la puissance des eaux réussit à vaincre la résistance de ces barrages naturels qui furent emportés, et en ce moment le vaisseau des Argonautes tentait le passage et pénétrait dans le Pont Euxin. Et la fable, la légende devient histoire : dégagée de l'allégorie, de ses voiles, on s'aperçoit qu'elle cachait la vérité.

Telles sont les légendes, que l'on pourrait appeler historiques, de ces temps reculés et qui caractérisent les grandes phases de l'époque antéhistorique, pendant laquelle vivaient les Pélasges. Nous allons voir maintenant, si les us et coutumes de ces premiers habitants des terres européennes orientales, que nous retracent des légendes particulières, se sont quelque peu conservés jusqu'à nos jours, dans le sein des Shkyptars, que nous appelons les descendants directs des Pélasges.

Presque toutes les légendes de l'antiquité semblent consacrer le rapt, l'enlèvement, de gré ou de force de la femme ou de la fille qui a été remar-

quée et désirée. Ce rapt était d'ailleurs dans la nature de l'homme primitif qui recherchait, tout comme l'animal, sa femelle, qui s'en servait sans lui demander son consentement, alors que des sensations charnelles le stimulaient. Moins dépravé que nous, l'homme de ces temps satisfaisait les désirs impérieux de la nature, sans s'attacher à cet autre lui-même, qui, plus tard devait le captiver et l'enchaîner à sa destinée pour lui demander protection, aide, amour, abnégation et finalement le ridicule d'un nom.

Si l'enlèvement et le rapt sont encore aujourd'hui une action de mérite, valeureuse, méritoire pour le ravisseur albanais, il n'est pas moins vrai de dire qu'elle peut entraîner de fatales conséquences pour les familles, ou même pour les clans ou tribus intéressés, surtout si l'enlèvement est celui d'une personne mariée déjà, la jeune fille étant considérée jusqu'à un certain point comme plus libre, et pouvant être d'accord avec son ravisseur.

Les dieux des anciens, d'ailleurs, semblent avoir donné l'exemple et autorisé le rapt : Jupiter, métamorphosé en taureau enlève la belle Europe, fille du roi phénicien Agénor : émerveillée de la majesté, d'un admirable taureau se promenant dans une riante prairie voisine de la plage, l'incons-

ciente Europe, au milieu de ses compagnes, qui se baignaient dans les eaux bleues et venaient se sécher au soleil, remarque les allures gracieuses, douces et nullement inquiétantes de la noble bête ; elle s'en approche, elle caresse sa croupe arrondie et soyeuse et orne ses cornes d'ivoire de guirlandes de fleurs, que les vierges, ses compagnes, tressaient en chantonnant les idylles du vert printemps.

La bête docile et amoureuse s'agenouille, comme si elle voulait rendre hommage à sa souveraine, et la belle Europe, sans méfiance aucune, inconsciente de ses actes, en extase devant la noble bête, monte sur sa croupe, qui semble se modeler aux formes de la mortelle de peur de la blesser. Mais alors le taureau se relève et s'enfuit, emportant la jeune éplorée, à travers l'onde amère, jusqu'en Crète, où le grand dieu amoureux reprend la forme humaine, sèche les larmes de l'incomparable fille du roi et lui fait oublier son pays et les siens.

Agénor cependant apprend l'enlèvement et dépêche son fils Cadmus, frère d'Europe à la poursuite du ravisseur, qu'il doit tuer, après quoi ramener la princesse.

Europe et Cadmus sont, comme tous les noms de ces temps là, des surnoms destinés à caractéri-

ser un fait capital qui a passé, par la tradition à la postérité. Dans ce rapt, le fait marquant, c'est qu'Europe, sans méfiance et inconsciente, monte sur le noble animal qui l'emporte, tandis que son père Agénor ordonne à Cadmus de poursuivre le ravisseur et de le tuer. Or, Europe dériverait soit de *Ylh*, étoile et de *hyp*, monte, ce qui se traduirait par *la belle comme une étoile monte sur le taureau ;* ou encore du mot *malhylé* qui contient la racine arabe *hylé* qui veut dire distrait, inconséquent, et de *hyp* encore, monte. Europe donc serait la corruption de *Ylh-hyp* ou de *hulé-hyp*. Quant au nom de *Cadmus* il est explicite dans le sens du commandement d'Agénor ; il dériverait de *Ka*, bœuf, taureau et de *do t'mys*, futur volitif du verbe *me myt* tuer. *Cadmus* voudrait donc dire bœuf, *taureau tu tueras ;* originairement on devait dire *Ka-do t'mys* (Kadotmus) qui devint par la suite Cadmus.

Suivant l'exemple de son frère, le maître des dieux, Hadès ou Pluton, l'invisible dieu souterrain, enlève *Kora*, la fille de Cérès, dont nous avons raconté plus haut l'intéressante allégorie.

Jason enlève Médée, la magicienne, fille du roi Eétès, après avoir dérobé la toison d'or, que Pélias, roi d'Iolcos, lui avait ordonné de rapporter.

Thésée part pour la Crète comme l'une des

victimes désignées pour le Minotaure enfermé dans le labyrinthe. Les Athéniens étaient tenus d'envoyer chaque année en pâture à ce monstre sept jeunes filles et sept garçons. (La légende albanaise dit que le monstre se nourrissait journellement d'une fille ou d'un garçon). Thésée tue le Minotaure. Ariane, fille de Minos qui s'était éprise du héros veut le sauver. Elle sait que Thésée pourra tuer le monstre, mais elle est aussi convaincue qu'il ne pourra pas sortir du labyrinthe : elle lui donne une pelotte de fil qu'il dévidera en marchant et qui le ramènera au point où il était entré. (La légende albanaise dit qu'elle lui donna un sac rempli de cendres, qui, en s'écoulant par un trou qu'elle y avait pratiqué devait indiquer à Thésée le chemin qu'il avait suivi). En sortant du labyrinthe, le héros enlève Ariane, qu'il abandonne plus tard dans l'île de Naxos, où Bacchus la rencontre, toute éplorée, et l'épouse.

De ces enlèvements, voici ce que nous dit Hérodote [1].

En ce temps là, à Argos, régnait le roi Inachus, dont la fille Io, fut enlevée par les Phéniciens qui venaient en Argolide, vendre le produit de leur industrie. Par représailles, certains Grecs résolurent de se rendre à Tyr et d'enlever Europe,

1. Clio, l. 1, 2, 3.

la fille du roi. Le taureau de la légende, dont nous parlions plus haut, n'était donc en réalité qu'une barque grecque à la proue de laquelle on avait probablement sculpté la tête d'un taureau qui plut à Europe et que cette imprudente princesse orna de guirlandes et de fleurs, après quoi elle entra dans la barque qui tira au large. On sait que l'usage d'orner la proue des vaisseaux de personnages symboliques existe encore aujourd'hui.

Après cet enlèvement motivé, les Grecs, sans aucun prétexte, partent pour la Colchide, et après avoir accompli leur mission principale, qui consistait à rapporter la toison d'or, ils enlèvent Médée la magicienne, fille du roi de ce pays. Ce dernier envoie un hérault aux Grecs pour demander justice du rapt et réclamer Médée. Les Grecs répondent qu'ils n'avaient reçu aucune satisfaction pour le rapt de l'Argienne Io, et l'affaire en reste là.

Deux générations plus tard, Paris, fils de Priam, ayant ouï ces aventures, résolut d'enlever une femme grecque. Il y parvient et ce fut la belle Hélène, femme de Ménélas, (*Men-e-lac,* que la raison abandonna) frère d'Agamemnon, le roi des rois, que Pâris ramenait, suivant Homère à Troie, et suivant Hérodote, en Egypte [1]. Hérodote

1. Euterpe, II. 112, 118.

dit même qu'Homère semblait avoir connaissance de ce fait, mais qu'il était plus convenable pour l'épopée d'enfermer le ravisseur et Hélène dans Ilion.

Malgré les protestations de Priam, jurant qu'il n'avait ni Hélène, ni les trésors de Ménélas, que tout ce qu'on demandait de lui était en Egypte et qu'il ne pouvait équitablement donner satisfaction pour ce que retenait le roi Protée, les Grecs attaquèrent, prirent et détruisirent Troie, mais ne trouvèrent ni Hélène, ni les trésors de Ménélas. Alors, les vainqueurs envoyèrent Ménélas chez Protée où il retrouva sa femme et ses biens, qu'il reprit complaisamment sans se fâcher.

Quoiqu'il en soit l'épopée sublime d'Homère reste, mais nous sommes de ceux qui ne croient pas que ce poète aveugle ait existé et surtout que ce soit un seul poète ou barde qui ait composé l'Iliade et l'Odyssée. Nous croyons plutôt qu'Homère fut un de ces chanteurs publics, un de ces illustres improvisateurs si aimés du public, et que devant lui, après chaque strophe d'une complainte ou d'un chant héroïque, le peuple enthousiasmé s'écriait, dans la langue des Pélasges : *O mir ! ô mer !* exclamations admiratives.

Cette hypothèse n'a rien de trop risqué, si nous considérons surtout que presque tous les noms

propres des héros de l'Iliade et de l'Odyssée ont un sens étymologique parfait dans la langue albanaise. Nous n'en citerons que quelques uns.

Achille, nous l'avons déjà vu est d'origine divine et c'est pourquoi Homère l'appelle *le divin Achille*.

Ajax, dans Homère est appelé le sanguinaire ; or, en albanais *e gjaks* (e ghiaks) veut dire le sanguinaire d'où on a fait dans la même langue le substantif *gjaksor*, qui a le même sens.

Les Troyens, dont l'origine pélasgique est incontestée, ne croyaient pas aux prédictions de la prophétesse *Cassandre* qui avait prédit la ruine de Troie. Ils pensaient sans doute que cette inspirée, comme son nom l'indique, rêvait. En effet *Cassandre* dérive de *Qès-anrha*, qui se traduit par elle *jette des rêves*, comme on dirait, *jette un sort*.

Ulysse, le héros le plus remarquable après Achille, a toute son histoire dans les montagnes albanaises ; certes, on ne peut pas dire que les Albanais l'on apprise des Grecs, puisqu'ils ne connaissent pas leur langue. Le nom *Ulysse* d'ailleurs dérive de *Ulh*, racine organique dont le sens est *route*, *voyage*. Ainsi on dit en Albanais : *Ulha mâr, voyage, route droite*, c'est-à-dire : *bon* voyage ; comme encore (dans la Basse Albanie) *Udhen bardh*, *voyage blanc*. Le suffixe s, à la fin des mots

albanais, est qualificatif personnel, *ulh* route, voyage, fait *ulhs*, voyageur. Et l'on sait qu'Ulysse est le grand voyageur qui retourna chez lui après vingt ans d'absence.

Les aventures les plus circonstanciées de ce héros, tant devant Troie, que durant son retour, se racontent, dans toutes les maisons des montagnards albanais, lorsque le soir on se rassemble autour du foyer flambant, ou encore, lorsque la femme, aux soins d'un héritier au berceau, chantonne ces aventures pour endormir le héros de l'avenir.

Nous ne voulons pas retracer le récit des nombreux épisodes du retour d'Ulysse ; nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de parler de son retour chez lui, de son arrivée au milieu des siens, étant donné que cet épisode a un caractère tout local, de la manière dont on le raconte en Albanie.

Le vieux père d'Ulysse, *Laerte*, né vertueux (de *lê*, naître, et *ûrt*, vertueux), avait abandonné la maison de son fils, impuissant qu'il était d'en chasser les princes prétendants qui s'y étaient installés, en attendant que *Pénélope*, femme d'Ulysse, eut fait son choix parmi eux. Cette inconsolable et fidèle veuve, pleine encore, après vingt ans, du souvenir de son noble époux, s'était

engagée à choisir parmi ses prétendants un nouveau mari, alors seulement qu'elle aurait terminé de tisser le drap mortuaire de Laërte. Pénélope défaisait la nuit le travail du jour, mais il est naturel que la supercherie ait été découverte si Pénélope ne demandait jamais de fil. Et le nom de la vertueuse épouse exprime-t-il cette prévoyance, puisque *Pen-e-lyp* veut dire *du fil demande*.

Autre caractéristique : Pénélope travaillait au drap mortuaire de son beau-père. C'est là une coutume encore existante. La mariée porte à son mari, avec son trousseau, un drap spécial vierge, dans lequel sera enveloppé son cadavre, ainsi que des bandelettes et un mouchoir qui serviront à lui attacher la tête, les mains et les pieds. Une fois dans la maison de son mari, l'épousée travaillera, avant toute chose à ce trousseau des morts, pour son mari et pour les siens.

Un soir, Ulysse arrive : c'est un mendiant, mais en cette qualité, c'est un protégé de Zéus. Il est reçu, et a sa place à la droite du foyer qui est la propriété des dieux. Après s'être restauré, on le fait passer dans une chambre voisine de celle dans laquelle se retirent Pénélope et Télémaque. Ulysse n'avait pas reconnu son fils, et même ne savait pas que Pénélope lui en avait donné un quelque temps après son départ. Et cette supposition que

nous faisons, contraire à ce qui est admis aujourd'hui, nous la basons sur le nom même de *Télémaque* qui résume la conversation des deux époux après qu'ils se sont reconnus : *T'Ka lé mék,* aurait dit Pénélope à Ulysse, ce qui veut dire : après ton départ *il t'es né un pleurnicheur.* Ulysse voit donc Télémaque suivre sa femme dans sa chambre ; il prend le jeune homme pour un amant et dans un premier accès de jalousie et de colère, il veut se lever dans la nuit pour tuer femme et amant. Mais toujours réfléchi et prudent, il refoule son ressentiment et se promet d'agir au grand jour, au su et au vu de tout le monde, non comme un assassin mais comme un vengeur de l'honneur du foyer domestique. Il ne dormit pas de la nuit.

Comme la coutume le veut, Pénélope fut la première levée à la maison, elle ravive le feu du foyer et attend le réveil de son fils et de son hôte. Soudain, de sa couche, Télémaque appelle sa mère : *Nan,* lui dit-il, mère, l'étranger s'est-il levé et as-tu préparé le déjeuner ? Ulysse entend ce mot de *mère !* Ses entrailles de père tressaillent ; il s'élance de sa chambre, se fait reconaître, tend l'arc qu'aucun des prétendants n'avait pu tendre, arme cet arc, et, aidé de son fils, massacre les intrus qui s'étaient installés chez lui et reprend possession de son royaume.

Telles sont les légendes des Albanais, ou plutôt une idée résumée de ces légendes que nous nous sommes proposés de rapporter aujourd'hui. Quant aux fables proprement dites, il y en a des quantités et toutes pleines de ce sens pondéré patriarcale qui caractérisait la société des premiers hommes.

Nous n'en citerons qu'une qui a un cachet tout particulier : celle de l'araignée, de la cigale et de l'abeille.

Une femme, vieille et malade, avait trois filles de caractère tout différent : La première une tête folle tout occupée du soin de sa personne appelée *Mârimang*, araignée, dérivant de *mâr* folle et *men*, intelligence.

La seconde insouciante, passant tout son temps à chanter, appelée *Kigjâl*, cigale, mot dérivant de *Kenoi*, chanter.

La troisième industrieuse, ne perdant pas une minute de son temps, appelée *Bléta*, abeille, mot dérivant de *me blue*, bluter, d'où *bléta*, la bluteuse.

La pauvre vieille toute perclue sur sa couche appelle à tour de rôle ses trois filles, pour l'aider à se retourner dans son lit et lui porter quelque nourriture.

— Je suis en train de préparer la trame de ma toile, répond la première, et ne puis me déranger.

— *Ensh e ensh*, répond la vieille, *e kur mos mlosh*.

Qu'il te soit donné de préparer toujours et de ne jamais compléter ton travail ; c'est-à-dire qu'il ne te produise jamais.

Et la seconde de répondre : — Je chante et ne puis interrompre mon chant.

— *Kenosh e Kenosh*, répond la vieille, *der plac in shpin.* Chante et chante jusqu'à ce que tu crèves par le dos. Et c'était la cigale qui chante toujours jusqu'à ce qu'elle se dessèche et qu'elle laisse, comme témoignage de la malédiction de sa mère, la carcasse de son corps attachée à la branche, une fente au dos.

La troisième fille répond aux désirs de sa vieille mère : elle s'approche d'elle, la retourne dans sa couche et la met à son aise ; puis ensuite, elle lui prépare un gâteau qui la réconforte : et la vieille la bénit.

— *Kiosh bâku ! e Kiosh drita t'parvé e shuinta djiâlvé.*

Que tu sois bénie ! et que tu sois la lumière des ancêtres et l'aliment des vivants ! Et c'est l'abeille dont la ruchée donnera la cire qui entretiendra le feu sacré de la tombe et le miel qui nourrira les vivants.

En dehors du caractère tout différent des trois sœurs qui est parfaitement défini dans ce langage laconique, caractéristique d'un langage primitif,

nous relevons deux coutumes des anciens temps : la vénération et le culte des morts ; le fond de la nourriture des vivants.

C'est grâce, sans doute, à cette bénédiction que les abeilles sont respectées jusqu'à l'idolâtrie, en Albanie. Vous n'entendrez jamais blasphémer dans une maison où l'on entretient des ruches d'abeilles ; et l'idée de respecter à un tel point l'abeille doit être profondément religieuse et puissante pour empêcher l'Albanais de jurer, lui qui a toujours au moins un juron dans une phrase. Mais ce qui plus est, c'est que pour aller retirer le miel de la ruche, homme ou femme doit se purifier et mettre du linge propre, ce qui est encore une grande concession à leurs habitudes ; nous ne parlons pas bien entendu de l'Albanais civilisé.

Tout ce que nous venons de dire de la Théogonie, des légendes, des fables des anciens Pélasges, donne, croyons-nous, une idée assez étendue de ces peuples primitifs et de la possibilité d'admettre que les Pélasges sont originaires des contrées qui constituaient le continent disparu de l'Archipel actuel et de la Grèce antique. Nous rencontrerons encore plus loin d'autres preuves qui viendront appuyer notre certitude, surtout quand nous étudierons la base de la langue Albanaise, dont

nous avons déjà donné une idée. Nous voulons cependant avant cela dire deux mots de l'origine des sacrifices humains, qui ont été toujours commandés par les oracles antiques, alors que les augures étaient défavorables lorsqu'on leur demandait de pronostiquer l'avenir.

L'Albanie a sa légende ; et l'époque à laquelle on vit pour la première fois le sang humain couler dans un sacrifice, par idée de religion [1], se rapporterait aux temps reculés où les Pélasges cyclopéens commençèrent à élever les impérissables monuments auxquels ils ont laissé leur nom.

Trois frères, tous les trois mariés à trois sœurs, résolurent de jeter les fondements d'un mur. Les fouilles qu'ils exécutaient le jour se comblaient la nuit. Désespérés, les trois frères consultent un oracle qui déclare qu'il fallait du sang humain pour consacrer la fondation, afin qu'elle puisse se maintenir.

Chaque jour, l'une des trois sœurs, à tour de rôle apportait le repas de midi aux trois frères. Ces derniers, après avoir délibéré sur les paroles de l'oracle, résolurent de sacrifier celle des sœurs que le sort aurait désigné pour leur porter la nourriture le lendemain. Ils s'engagèrent en même

1. La religion est pour nous la foi en quelque chose et rien que cela.

temps, par serment, à ne rien dire à leurs femmes des paroles fatales du devin et de la cruelle décision à laquelle ils s'étaient arrêtés.

Les deux aînés furent parjures, et dans le silence de la nuit, chacun des deux frères mit sa femme au courant de la situation. Le plus jeune seul, qui avait aussi la plus jeune des sœurs, qui était accouchée depuis peu, garda le plus profond secret qui devait coûter la vie à la jeune épousée.

Le lendemain, le sort voulu que ce fut l'aînée qui porterait le déjeuner aux trois frères. Elle prétexta que son enfant pleurait et qu'elle ne pouvait y aller ; la seconde pétrissait du pain qu'elle ne pouvait abandonner. Alors la vieille mère des trois frères dit à la plus jeune : Pars toi, ma fille, et bien que ça ne soit pas ton tour, va porter le pain et le sel aux hommes. Et la jeune femme, sans appréhension aucune, se lève, confie son nouveau-né à sa belle-mère, met le repas sur sa tête, prend sa quenouille à la main et marche légère et contente, en chantonnant et souriant... Ne va-t-elle pas au-devant du père de son enfant qu'elle n'aurait revu que le soir, sans ces heureux incidents ! Elle s'avance, elle s'approche et lui qui la voit venir de loin se met à pleurer... Qu'a le jeune homme, dit-elle, en s'approchant des aînés et en déposant à leur pied leur nourri-

ture ? Rien de bien grave, dit l'aîné, son amulette est tombée dans la fouille, elle peut s'être brisée et il pleure son sort. Qu'il sèche ses larmes, reprend l'infortunée mère, je vais y descendre et la lui rapporter. Elle dit, et la voilà dans la fouille. Aussitôt les deux aînés roulent des blocs de pierre sur la malheureuse qui s'écrie : Je comprends les larmes de l'homme, mais de grâce, si c'est une nécessité fatale qui vous a poussé à me sacrifier, laissez au moins un de mes seins en vue, entre les interstices de deux pierres, afin que mon jeune enfant puisse continuer à se nourrir du lait de sa mère. Elle dit, et la fouille muette fut comblée... et entre les pierres on distinguait le sein de la mère qui donnait du lait.

Aujourd'hui, dans toutes les grottes où commencent à se dessiner des stalactites, ont dit que c'est le lait du sein de la jeune femme sacrifiée. Sur la colline rocheuse qui domine Scutari, la capitale de la province de l'Albanie du Nord, et que couronne une forteresse vénitienne, il existe une fontaine d'une eau laiteuse en apparence. On raconte que là eut lieu un sacrifice identique, et l'on voit souvent les femmes, dont le lait s'est coupé, aller boire de cette eau miraculeuse, convaincus qu'elles sont que le lait leur reviendra.

Naturellement, les sacrifices humains ne sont

plus en usage aujourd'hui en Albanie, mais cependant on sacrifie encore le mouton avant la pose de la première pierre d'un édifice, ou le premier coup de pioche que l'on donne pour un travail important : le sang des victimes, c'est le fondement ; et comme dans ces temps reculés, les chairs sont servies à tous ceux qui ont assisté au sacrifice.

IV

Mœurs Albanaises

Malgré les milliers de siècles qui se sont écoulés depuis l'apparition de la race des Pélasges jusqu'à nos jours, les Shkyptars, ces fiers et fidèles descendants de cette mâle race, ont su conserver la langue de leurs pères. Pouvons-nous dire conséquemment qu'ils aient pu oublier, ou tout au moins transformer, à un degré méconnaissable, les us et coutumes patriarcales de leurs aïeux? Nous ne le croyons pas ; et si la langue a pu rester la même, au moins dans le fond, nous devons retrouver, le fond aussi, des mœurs de la famille, des clans, des tribus qui constituaient les peuples primitifs ; nous devons retrouver les grandes lignes au moins, dans les Shkyptars actuels, de ses principaux caractères.

En effet, pour l'observateur qui n'a fait que passer à cheval à travers l'Albanie, c'est un pays

encore sauvage au milieu du monde civilisé européen. A voir ces hommes, toujours les armes à la main, ou tout au moins à la portée de leur main ; ces hommes, qui prennent même pour oreiller ces armes, le voyageur, instinctivement, est saisi par l'idée, absolument fausse, qu'il se trouve en pays de brigands et d'assassins.

Voici un fait typique sur mille qui caractérise l'Albanais. Avec deux camarades, je pars un jour pour la chasse, exercice qui ne me captive que lorsqu'il s'agit de gros gibier, abondant en Albanie. Mes deux camarades, infatigables harceleurs de perdrix et de cailles, s'éloignent, pendant que moi je me prépare à attendre à ma manière le gibier au passage. Ils comprennent et s'en vont. Resté seul, je dépose mon fusil contre un arbre, ma gibecière sur une racine, et, m'étendant sur la dure, j'invoque un sommeil réparateur. Deux heures pleines s'étaient passées. Je me réveille, et contre mon attente, je n'étais pas seul : quatre fiers albanais m'entouraient, arme au poing et cigarette à la bouche, causant avec un calme parfait. Seigneur [1], me dirent-ils, c'est mal, par Dieu, de venir ainsi seul dans notre pays et loin des habitations ; on peut te voler ton fusil ; on

1. C'est toujours ainsi qu'ils adressent la parole à un étranger.

peut te faire un mauvais coup et c'est pour cette raison que tu nous vois ici : nous avons voulu veiller sur toi. Merci, leur répondis-je, je ne crains rien dans votre pays, car je sais que l'Albanais ne vole que par vengeance ou représailles. Quant à me faire un mauvais coup, je sais que je suis l'hôte du propriétaire de ce lieu et que si l'on touche à un cheveu de ma tête, ce propriétaire et tout son clan rechercheront le meurtrier et lui demanderont, à lui et à ceux de son clan, quarante sangs pour venger le mien. — Tu as raison, par Dieu, répondirent-ils, parlons d'autre chose.

Voilà le voleur et l'assassin que l'on connaît.

Pour un observateur qui est resté en Albanie, qui a appris la langue albanaise, qui a vécu avec le riche comme avec le pauvre, avec le citadin, comme avec le montagnard, avec l'homme paisible et celui qui est sous le coup de la vendetta, ou comme l'on dit, d'un sang ; pour cette observateur, l'Albanais est tout autre ; et s'il se souvient d'avoir lu un jour avec admiration, Hésiode, Homère et Hérodote, à chaque pas qu'il fera à travers le pays des Shkyptars, il se croira en pays de connaissance.

Que le lecteur veuille bien nous accompagner dans une excursion, à travers ce pays, l'Iliade et l'Odyssée en main, et il sera convaincu, avec

nous, que l'Albanais actuel est le descendant direct de ces Pélasges, nos ancêtres des temps préhistoriques. Laissons la plaine qui est trop jeune, relativement à l'époque des géants et des cyclopes, aïeux et contemporains de Deucalion, ainsi que des descendants, ou hommes de la pierre, de cet élu des dieux. Pénétrons dans ces montagnes entassées les unes sur les autres sans ordre et sans lois par les Titans révoltés contre les dieux ou par l'imprévoyance du créateur ; pénétrons dans ces vallées, atteignons ces hauts plateaux tout boisés, où s'accrochent et s'étalent les habitations de ces montagnards, fils des aigles et aiglons eux-mêmes.

Entrons dans la maison du riche, vaste et commode, entourée d'un mur ou d'une haie d'enceinte, dans l'emplacement déterminé duquel, nous verrons réunis le père, la mère, les enfants, les beau-fils, les belles-filles et leur progéniture ; le bétail, les récoltes, les approvisionnements de toute espèce et même le fumier en tas au milieu de la cour, comme dans les fermes d'Augias, au temps jadis.

La maison a un rez-de-chaussée très bas et un premier étage, auquel on arrive par un escalier placé toujours à l'extérieur de la bâtisse. Le rez-de-chaussée n'a que des étables, des écuries,

quelquefois des caves ; il n'y a pas de fenêtres, mais des espèces de meurtrières ne donnant passage qu'à un filet de lumière et à un canon de fusil.

Au premier sont les chambres, rangées autour d'une grande salle, formant veranda, à laquelle correspond l'escalier d'entrée. Les pièces, au nombre de deux, trois, quatre et plus, suivant le nombre des couples qui constituent la famille, sont plus ou moins vastes, mais toujours sans aucune fenêtre et le plus souvent sans plafond. De l'une de ces chambres ou de la veranda un escalier dérobé, recouvert d'une trappe, conduit aux caves et aux écuries : c'est un souvenir des habitations sur pilotis, la trappe alors donnait accès à l'endroit où l'on pêchait le poisson qui servait de nourriture.

Dans chaque chambre, il existe pour tout meuble l'âtre placé presque toujours au milieu du mur qui fait face à la porte d'entrée. Contre les murs, à la hauteur de la tête, une étagère unique faisant le tour de la chambre, et une grande malle, plutôt un coffre, qui est arrivée à la maison avec le trousseau de la belle-fille.

Dans ces maisons, la lumière entre par les éclaircis des combles, par la porte et les meurtrières, qui ne font jamais défaut dans une maison

albanaise. La fumée du feu qui brûle presque toujours dans l'âtre et qu'entretiennent les femmes et les jeunes filles (souvenir des Vestales), s'échappe par le toit, où souvent on a ménagé une petite ouverture carrée, placée verticalement au-dessus du foyer. Sur l'entrait de la ferme des combles, qui se trouve le plus en rapport avec l'âtre, est attachée une chaîne au bout de laquelle on voit des crochets où l'on suspend le pot au feu ; les entraits des autres fermes servent à suspendre les viandes fumées, des oignons, des aulx, etc., etc. Sous l'étagère, dont nous parlions plus haut, et tout autour de la chambre, vous remarquerez une quantité de clous crochus réservés aux armes surtout ; et entre ces crochets, dans les espaces libres du murs, des images de saints, très-vénérés et qu'on a le soin de couvrir et de retourner dans certaines occasions, comme pour qu'ils ne puissent voir ce que les habitants ont intérêt à cacher. Quant aux étagères, elles sont bondées d'assiettes, de vases, de tout ce qui, en un mot, peut être exposé et poser quelque peu le propriétaire.

Entrons dans la chambre réservée aux visiteurs, aux invités et aux réunions de famille, qui est ordinairement la chambre du Chef de la famille. Tout le monde est assis autour de l'âtre, les hommes formant avec tous les enfants, surtout mâles,

un premier fer à cheval, les femmes un second derrière les premiers. En entrant, on salue suivant l'occupation des céants. Aux hommes qui causent en fumant : *Mir se po rîn,* ou *mir se po gjèn Burha* ; c'est-à-dire : *Bien assis*, ou *bien trouvés hommes faits*, *valeureux*. Aux femmes, qui écoutent en tricotant, parler les hommes : *Lum dora, zoja, nunse ou grâ* ; c'est-à-dire : *que vos mains soient bénies*, *maîtresse de la maison*, *nouvelles mariées ou femmes*. Si tout le monde est occupé à un travail manuel : *Puna mâr, que votre travail aille droit.* Si tout le monde est à table, on salue en disant : *Bonft mir*, qui correspond à notre *bon appétit.* Si l'on rencontre un homme en chemin : *Ulha mâr*, que ta route soit droite, c'est-à-dire, que ton voyage soit suivant tes désirs. Si l'on rencontre un homme tirant un coup de fusil ; qu'il atteigne ou non le but : *Lhum Pushk*, béni soit ton fusil ; mais toujours, lorsque l'on s'adresse à l'homme, il faut ajouter le qualificatif, *Burh*, *homme fait, valeureux,* c'est-à-dire capable de défendre les siens.

Si le visiteur est un homme de rang ou un étranger, en même temps qu'il entre et salue, tout le monde se lève, dégage le foyer, auprès duquel, seul, le maître de la maison reste debout, en répondant au salut par : *Mir se ke ardh*, ou *mir se*

po erdh, *Zatni*, *urno;* c'est-à-dire, Bien arrivé, Seigneur, asseyez-vous ou servez-vous; le *urno*, se traduisant mieux en italien par *favorisca*.

Aussitôt que vous avez pris place à droite du foyer, qui est la place d'honneur et que le maître de la maison vous a indiqué en répondant à votre salut, chacun, à son tour, en commençant par le chef de la famille vous adresse des salutations et vous demande, comment vous vous portez, si vous vous portez bien, si votre santé est bonne, si vous êtes dispos, content, heureux, etc., etc. Et toutes ces salutations vous sont adressées debout, après quoi chacun se rassied, bien entendu par terre et par respect, sur les genous, de telle sorte qu'en réalité, l'homme est assis sur ses talons ; ce n'est que plus tard, lorsque l'intimité sera établie, ou que vous l'aurez demandé, que l'homme se mettra à son aise, c'est-à-dire croisera les jambes et s'assoiera à la turque.

Alors, le chef de la maison recommencera à vous demander des nouvelles de votre santé, de celle de votre femme, de vos enfants, de votre chez vous. Les membres de la famille ne répéteront pas les salutations, sauf la maîtresse de la maison, surtout si vous êtes intime. Si parmi tout le monde que vous avez trouvé réuni, il y a quelque voisin, ou un autre visiteur étranger, il vous

redemandera lui aussi, après le chef de la famille, des nouvelles de votre santé.

Pendant tout le temps que dureront ces interminables salutations, demandes et réponses, le maître de la maison, qui a pris place en face de vous à la gauche du foyer, approchera la cafetière du feu, dans lequel on aura jeté d'autant plus de bois que vous avez une position plus élevée : pour le plus pauvre, et le plus misérable visiteur, on jettera toujours au moins une brassée de lianes, comme si l'on voulait saluer l'arrivée par de nouveaux jets de flammes.

Après que les salutations ont été faites, la plus jeune des filles de la maison, ou la plus jeune des nouvelles mariées s'approchera de vous et vous enlèvera, bon gré mal gré, vos chaussures et chaussettes pour vous laver les pieds. C'est une coutume patriarcale de l'hospitalité, et il faut avouer que cet usage vous enlève comme par enchantement la fatigue.

Si vous avez des armes, le maître de la maison, ou l'un des fils, vous les prendra et les suspendra aux crochets dont nous avons parlé plus haut.

Toutes ces formalités remplies, tout rentre dans le calme ; petit à petit les personnes étrangères à la maison, les voisins, s'éloignent, à moins que vous ne les invitiez à rester. Finalement vous

voilà seul avec le maître de la maison et les siens ; vous pouvez commencer alors à parler du but de votre voyage, que personne n'a le droit de connaître si vous tenez à le cacher.

Dans la maison du pauvre, c'est absolument la même chose ; les milieux seuls sont différents et la curiosité est plus grande. On vous examine des pieds à la tête ; les femmes surtout : leur vie est si uniforme, elles sont si isolées, les pauvres malheureuses, que c'est avec un réel plaisir que vous les laissez fureter et interroger tout votre nécessaire de voyage, voire même votre personne, étant même donnée la pensée qu'elles pourraient laisser sur vos effets quelque souvenir parasite. J'ai été dans certains endroits, fortement isolés dans les montagnes, où l'on me regardait comme une bête fauve, les yeux tout grands ouverts et la bouche béante ; ailleurs, une seule fois cependant ce fait m'est arrivé, femmes et enfants décampèrent et allèrent chercher leurs maris.

Chez le pauvre, vous êtes au rez-de-chaussée. Très-souvent la moitié de la *Ksolha*, du gourbi, de la hutte, sera votre abri, avec tout le monde de la famille pêle-mêle, hommes, femmes, filles et enfants ; l'autre moitié abritera le bétail : une simple barrière vous séparera de la vache, des moutons, des chèvres, des porcs, etc. L'hospitali-

COSTUME DE NOUVELLE MARIÉE

TRIBU DE SHKRELLI

té cependant est tellement cordiale, que vous ne tardez pas à oublier l'incommode situation dans laquelle vous vous trouvez, en trouvant une distraction dans les détails intimes de l'intérieur de ce ménage, qui ne changera en rien pour vous les moindres particularités de son caractère d'intimité. C'est vous au contraire qui serez gêné, car pour un dixième de seconde seulement, vous ne pourrez pas compter que les yeux de tout ce monde se détacheront de vous.

La curiosité dans les montagnes est énorme, si chez le riche on refoule, jusqu'à certain degré, ce sentiment, d'ailleurs très-naturel, il n'en est pas de même chez le pauvre. Aussi, tout l'endroit saura que vous êtes venu, et comme on suppose que ce n'est pas pour rien, le malheureux chez lequel vous vous serez arrêté, se verra assiégé par les curieux. Comme il ne peut renvoyer personne il devra penser à nourrir une troupe, alors que son pot-au-feu n'était calculé que pour les siens, aussi la volaille, le fromage, le lait caillé et le pain y passent et souvent même une tête de menu bétail, que vous devrez payer sans en avoir l'air, car c'est une insulte pour le chef de la maison de lui escompter son hospitalité. Mais lui sait qu'on vous a dit, que c'est aux femmes et aux enfants que le visiteur doit laisser un souvenir de

son passage ; aussi, lorsque vous êtes tenu de faire fréquemment des excursions dans ces montagnes, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de vous munir de ces milles petits riens qui peuvent amuser les enfants et relever les charmes de ces plantureuses montagnardes, qui, comme toutes les filles d'Eve ou si l'on aime mieux de Pyrrha, sont coquettes et adorent la parure.

Mais la nuit est tombée, comme on dit dans le pays, avec elle tous les scrupules et toutes les hontes : l'extrait alambiqué du marc de raisin vient raviver la conversation et établir plus d'intimité entre vous et ces rudes montagnards. On boit pendant des heures entières, et l'on boit toujours. Comme si l'on était encore au vieux temps des légendes, l'homme qui n'a pas vengé le sang d'un des siens, ne boira pas avec les autres : sa place est en dehors du cercle qui s'est formé autour du foyer, et devant lui, un verre à eau-de-vie *renversé*, sur lequel par dérision on jettera deux gouttes de cette liqueur, dira à qui ne le sait pas, que cet homme n'est pas un homme. Personne n'échappe à cette terrible et dégradante coutume, qui entretient malheureusement vivace la dette de sang.

Finalement le dîner est servi. Naturellement on mange avec les doigts : la fourchette est un luxe, il n'y a d'ailleurs pas de mot en albanais pour

cette partie du couvert. La cuillère est de bois, et chacun a son couteau à la ceinture, qui rarement sert à quelque chose à table : le pain doit être cassé et la viande déchirée. En mangeant, comme c'est dans un plat commun que l'on pêche son morceau, on n'a le droit de se servir que de sa main droite, la gauche étant impure. On mange très-vite, et l'on boit encore, comme les anciens, dans un grand vase commun, d'un litre et demi à peu près, ayant la forme le plus souvent d'Amphores, ou avec une seule anse d'un côté ou de l'autre une embouchure toute spéciale, appropriée. Personne ne peut rester à table après vous, et l'on attend votre signal pour se lever.

Et tout ce festin est éclairé par le traditionnel *pish*, pin résineux, que tient allumé les domestiques ou les femmes qui ne prendront jamais place avec vous à table. D'autrefois on pose ce pin résineux sur un soutien spécial appelé *pishtar*, porte-pin-résineux. Dans les maisons riches, qui se trouvent à proximité des grands centres, on brûle aujourd'hui du pétrole.

Après le dîner la soirée ne se prolonge guère ; chacun se retire, et les femmes seules restent debout pour coucher les hommes. Par déférence, on vous laissera seul dans la chambre d'honneur, s'il y en a une. Le plus grand honneur que l'on puisse

vous faire, c'est d'entretenir le feu du foyer pendant toute la nuit. C'est ordinairement une fille de la maison qui aura ce soin pendant votre sommeil ; elle vous surveillera mieux qu'elle ne le ferait pour un bébé ; elle commencera par bien border vos couvertures, et chaque fois que vous vous découvrirez, elle sera là pour ramener vos couvertures sur vous, avec une délicatesse qu'on n'aurait jamais cru trouver dans une femme qui fait le ménage, soigne les bêtes, va aux champs, a, en un mot, la charge des travaux les plus rudes et les plus pénibles.

Telle est la vie dans une maison de *malissors*, ou montagnards. Pour entrer dans toutes les particuliarités intéressantes de la vie de ces rudes natures, il nous faudrait écrire des volumes, ce qui est en dehors du cadre que nous nous sommes tracé.

Le chef de la famille, nous l'avons déjà dit, c'est le père, que les Albanais appellent *bab*, *tat*, ou *ap*. Si l'aïeul est vivant, mais pas trop vieux, c'est-à-dire incapable, c'est lui le chef de la famille et on l'appelle *babgysh*, (babguch), c'est-à-dire moitié père. Quand cet aïeul est mort, en parlant de lui, on dit tout simplement, *gysh*, dont le sens est : l'aïeul direct. En mettant ce mot au pluriel *gysha*, cette dénomination appartient à plusieurs généra-

tions ; ce sont alors *les aïeux*. Dépassé une certaine limite, on n'adopte plus pour désigner les aïeux le mot *gysha*, mais le mot *t'mocmé* (t'motchmé), *les anciens dans le temps,* et *t'parvé*, les premiers, les plus anciens.

Les linguistes autorisés ont constaté que dans la langue ariaque, il n'existe pas de mot spécial pour désigner l'aïeul ; comme nous venons de le voir, les albanais en ont plusieurs, dont le principal est *gysh ;* et les Scythes qui seraient des Arias incontestés, auraient emprunté aux Pélasges le mot qui désigne l'aïeul, puisque suivant Hérodote, ce peuple appelait Jupiter leur ancêtre, *Papaïus*, qui serait le *babgysh* albanais.

Reconnaissons également une différence tranchée dans les appellations de *Père* et de *Mère,* c'est-à-dire, ceux qui représentent la famille, la création de l'individu. Les descendants des Aryas, dit-on, s'appuyant sur la racine organique *pâ*, qui veut dire protéger, soutenir, ont fait le mot *pâtar,* protecteur, père. De même, en s'appuyant sur la racine *mâ,* procréer, ils ont fait le mot *mâtar*, qui veut dire *mère.*

Pour que *pâ* ait pu, dès le principe, donner l'idée parfaitement définie de *protéger*, la famille, dès le principe devait être constituée ; ce qui est invraisemblable. Pour que *mâ* ait pu, dès le prin-

cipe définir la procréation, il eut fallu que le primate ait eu conscience de l'acte procréateur ; ce qui est encore inadmissible.

Nous ne sommes pas de ceux qui admettent que la famille ait existé dès le principe ; nous croyons au contraire que cette famille n'a été instituée que lorsque seulement l'homme a reconnu la nécessité de s'abriter et de se réunir à ses semblables pour s'entre-aider et pour se défendre. Mais avant cela, l'homme, comme la femme, vivaient comme la brute dans les bois, et c'était le *Pélasge*, le *Pelagus* qui en langue albanaise veut dire, hommes des bois, des forêts. L'homme c'était le mâle et la femme la femelle ; et, comme les animaux, le mâle s'approchait de la femelle, sans s'inquiéter de cette dernière, ni des êtres qu'elle devait mettre au monde. Où donc était la famille pour que la racine *pâ* puisse avoir l'idée de protection et de soutien ? Où donc était la famille, pour que la racine *mâ* ait pu donner l'idée de procréer ? En plus si ces racines avaient eu un sens complet, défini par elles-mêmes, pourquoi a-t-on songé plus tard à les compléter avec le suffixe *tar*, pour désigner le protecteur et la procréatrice ?

Mais admettons un instant que pour la langue originelle, monosyllabique ariaque, les racines *pâ* et *mâ* avaient le sens de *protéger* et de *procréer*.

Admettons que le sanscrit, prenant le sens général de ces racines, a défini, au moyen du suffixe *tar*, le *père* et la *mère*, c'est-à-dire le *protecteur* et la *procréatrice*. Pourquoi les langues indo-européennes n'ont-elles conservées, avec leur sens complet, ces deux mêmes racines originelles, dans tous les mots qui se rapportent à ces deux grands actes ? Pourquoi dans la langue albanaise, qui devrait être suivant la science, un idiome indo-européen, ces deux mêmes racines originelles, ont un sens tout autre que celui qu'elles ont en sanscrit et en ariaque ?

La raison pour nous est bien simple : la langue albanaise est elle-même originelle, ça se prouvera un jour ; c'est la langue plus ou moins transformée des Pélasges ; c'est la langue mère des langues greques et latines.

Les racines *pâ* et *mâ*, dans la langue des Shkyptars, ont un sens complet et n'ont besoin ni de préfixe ni de suffixe pour compléter l'idée qu'elles expriment. Lorsqu'elles entrent dans un mot pour former une des syllabes, elles ne perdent jamais leur sens originel. Mais comme nous le disions plus haut, elles expriment tout autre chose que l'idée de *protéger* et de *procréer*.

Voyons plutôt.

Pâ, indéfini par lui-même, mais exprimant l'idée

générale de voir, se définit, comme toutes les racines verbales, par la particule *me* préfixe : ainsi, *me pâ,* veut dire voir. De même *mâ*, qui exprime l'idée générale de nourrir, conserver, engraisser, devient définie, dans *me mait* (maïte).

Comme attribut de l'homme, c'est-à-dire du mâle, la faculté de voir est secondaire, car le mâle, l'animal, dans la question du rapprochement de la femelle, ne pouvait être guidé par ses yeux, mais par son instinct, c'est-à-dire la perception non influencée de son âme ou si l'on veut de son fluide vital. Quant a la racine *mâ,* on peut admettre que la femme, mais elle seulement, a pu songer qu'elle devait conserver et nourrir le fruit de ses entrailles. Rationnellement, comme l'homme n'a jamais pu songer, dans le principe, que c'était là le devoir de la femme, il n'a pu lui donner un nom qui dise ce devoir ; aussi le nom de la mère ne contient-il pas la racine *mâ* dans le principe. Nous verrons quand cette racine a pu être adoptée.

Ces deux racines donc ne nous disent pas les premières impressions de l'homme mâle et de la femme-femelle devant l'acte procréateur ; devant la raison de la famille.

En albanais, le père s'appelle *bab* et la mère *nàn*, *Bab* dérive du verbe *me bâ,* qui veut dire faire, exécuter, produire, construire et même créer

puisqu'on dit : *ka ban dial,* elle a fait un garçon. *Bab* donc c'est celui qui fait la partie active. De *bâ*, on a fait *bâr* fardeau et le verbe *me bâr*, porter. La vache pleine s'appelle *bartz* et une femme enceinte, encore aujourd'hui : *nji grûe me bâr* c'est-à-dire, *une femme avec fardeau*, une porteuse. Mais cette femme, cette femelle, que porte-t-elle ? Le fardeau que le mâle a fait, *bab* le créateur, la partie active. Il ressort de là, qu'alors que le langage articulé fut inventé, l'homme ne fut pas tout d'abord le père, mais celui qui avait fait le fardeau que portait la femme ; et la mère, la porteuse, ou la partie passive, l'homme ayant été la partie active. Etant donné ce qui précède, il n'y aurait rien d'invraisemblable à penser que l'homme d'alors, traitant la femme en femelle, l'ait appelée à l'aurore des temps *bartz*, comme il appelle aujourd'hui la vache ; toute porteuse d'ailleurs chargée d'un fardeau quelconque (l'homme est sensé n'en jamais porter), s'appelle *bartz*.

Malgré ce qui vient d'être dit, nous ne croyons pas que ce dernier nom fut le premier qui fut donné par l'homme à la femme. Avant de se rendre compte que sa femelle avait engendré, l'homme a pu voir qu'elle accouchait. Cet acte a dû attirer son attention, non seulement pour la femme, mais aussi pour les animaux comme la

vache, la brebis, la chienne, etc., etc. Et comme cet acte était une caractéristique des femelles, en général, c'est-à-dire des êtres auxquels il semblait manquer quelque chose que lui possédait, il a pu les comprendre toutes dans un même qualificatif spécifique. En effet, l'histoire nous dit que la femme de Deucalion s'appelait *Pyrrha*. Voilà le vrai nom de la femme du Pélasge, ou de l'homme des bois et des forêts. *Pyrrha*, c'est l'accoucheuse, qui, comme la vache, comme la brebis, comme la chienne, met bas, ou en traduisant littéralement *l'organe sexuel féminin rejetant le fœtus*, *Pyrrha* dérivant de *pidh*, organe sexuel de la femelle, et de *hielh*, lancer. On ne peut pas nier que l'homme primitif ait pu constater, pour la femme, avant toute autre caractéristique frappante, celle de l'accouchement ou plutôt du rejet du fœtus au dehors ; la femme donc fut l'accoucheuse Pyrrha, mère du genre humain, ou plutôt de l'espèce actuelle, dans le pays, et pour la race des Pélasges.

Hérodote [1] confirme en tout point notre hypothèse, sur la situation respective de l'homme et de la femme, non seulement aux temps préhistoriques, mais même dans les temps historiques, chez les barbares. « Mithridate, pâtre d'Astiage, dit-il,

1. Clio I, 110.

» avait épousé sa compagne d'esclavage, laquelle » se nommait en langue grecque *Cyna*, et dans la » langue des Mèdes, *Spacca*, noms qui désignent » la chienne ». La femme donc de Mithridate était une chienne, c'est-à-dire une femelle. Et cette idée est encore tellement tenace dans l'éducation de l'albanais que lorsqu'il s'emporte contre une femme, la première insulte qu'il lui jette à la figure, c'est le mot *shak*, c'est-à-dire chienne. En plus une femme qui s'accouche souvent, c'est aussi une chienne ; il en est de même de la prostituée, de cette chienne, après laquelle courent comme des chiens, une troupe d'amants.

La mère donc, de ce qui précède, comme mère, ne prit rang dans la société primitive que très-tard, en qualité de second moi dans la famille, bien qu'elle eut été le vrai noyau. Et la famille a dû se constituer, alors seulement que les enfants commençèrent à se reconnaître comme frères et sœurs ; ils ne connaissaient pas leur père, ils n'en avaient aucune idée et le considéraient comme un grand frère qu'ils appelaient *ap*. Ces enfants grandissaient, et la mère peu soucieuse de penser à les nourrir plus longtemps, les abandonnait à eux-mêmes et ils allaient pourvoir à leurs besoins sans plus songer à celle qui leur avait donné le jour. Mais il vint un temps, probablement lors-

que l'homme chercha un abri dans les grottes, et devint d'homme des bois, homme des antres, où les enfants sortaient le matin pour aller pourvoir à leur existence, et le père et la mère de leur dire : *eini prap te na*, venez de nouveau chez nous [1]. Et ces enfants, qui tenaient naturellement plus à la mère qu'au père, puisque c'était elle qui les avait longtemps nourri, qui leur avait donné leur *mam* ; ces enfants, dans le *na* final de la phrase ci-haut, voyaient quelque chose appartenant à leur mère, qui s'appela depuis *nan*. Et la nourrice conserva aussi son nom puisqu'on l'appelle *mamizh*, de *mam*, nourriture demandée par l'enfant et du suffixe diminutif *mizh*.

La mère donc, d'abord accoucheuse, puis porteuse, ensuite nourrice et mère, représentant le foyer, était le grand tout à l'aurore des temps antéhistoriques ; et le père ne devint que plus tard le chef de la famille, de ce foyer, que la mère seule pouvait et avait créé.

Ce chef se considérait bien au-dessus de tous les autres membres de la famille, mais aussi se réservait-il de défendre cette dernière aux risques

1. Cette coutume existe encore aujourd'hui en Albanie ; les femmes accompagnent le père ou les enfants, qui vont à leur travail chaque matin, ou à l'école, jusqu'à la porte de la cour de la maison, et là elles leur souhaitent bon voyage et prompt retour.

même de ses jours. La mère, elle, était considérée souvent comme une grande sœur, *moter* (prononcez comme si l'*e* n'existait pas). Et ce nom est resté pour désigner les sœurs ; aujourd'hui encore, la mère et la fille, en parlant entre elles, surtout lorsque cette dernière est déjà grande et a voix consultative dans le ménage, se donnent souvent réciproquement ce nom. Le père même appelle souvent sa femme du nom de sœur. Ne dirait-on pas que c'est là une réminiscence de l'époque reculée qui autorisait le mariage entre frères et sœurs, coutume consacrée par l'union de Jupiter avec Junon sa sœur ?

Nécessairement, avec un chef de famille, le gouvernement de cette dernière a dû être despotique, comme il l'est d'ailleurs encore aujourd'hui. Tous les biens de la famille appartiennent à ce chef : troupeaux, champs, pâturages, moissons, récoltes, etc., etc. Il faut en excepter cependant la propriété directement acquise par les membres, surtout mâles, de la famille, comme les armes, les vêtements, etc., etc.

Les premiers villages ont été formés par les membres mâles de la famille, qui ne pouvaient pas s'abriter, avec toute leur progéniture sous le même toit, ou plutôt dans la même grotte. Ces membres ont dû chercher dans les environs de la

grotte de leur père et chef, une autre grotte, et formèrent ainsi deux, trois, quatre ou plusieurs foyers. Aujourd'hui encore, dans les points les plus oubliés, les plus sauvages des montagnes albanaises, vous rencontrerez de ces soi-disant villages, composés de huit ou dix maisons, éloignées les unes des autres, de quelques kilomètres quelquefois, et dont les habitants sont toujours parents.

Par des alliances, plusieurs de ces centres se sont vu réunis et ont formé les clans, dont la réunion a formé la tribu. Et tout ceci, avec une conscience si réfléchie du malheur des mésalliances et de la valeur du sang de la race, que les chefs des familles, avant de s'engager à contracter de nouveaux liens, recherchent, avec une minutie incroyable, les origines des nouveaux alliés qui se présentent. Ainsi, actuellement, après des constatations, qui feraient honneur à bien des peuples plus civilisés que les Albanais, il ressort que la valeureuse tribu des Myrdithes est du même sang que la tribu de Shoshé et Shalla ; conséquemment entre ces deux tribus le mariage est défendu. Et l'on tient à cette défense avec une religiosité incroyable.

Les clans ont formé les tribus et ces dernières réunies, la race, qui est celle des Pélasges, représentée aujourd'hui par les Albanais, ou Shkyptars. Pour ces derniers, la race s'appelle *fis* ; la tribu

et le clan, c'est ce qu'il nomme *gjak*, le sang ; le village, la famille, le foyer, c'est *rôdi*. Ces diverses dénominations sont loin d'être bien définies ; on les emploie souvent les unes pour les autres, à tel point que les noms de famille tiennent souvent d'un village ou d'une tribu, voire même d'une montagne.

Le village a son conseil des vieillards, c'est-à-dire des hommes posés et expérimentés ; il s'appelle le conseil *Plékvé ;* le clan a son conseil des premiers, c'est-à-dire des plus anciens ; il s'appelle le conseil des *t'parvé ;* la tribu a le conseil des têtes, c'est-à-dire des chefs de tous les clans, il s'appelle le conseil des *Kréna,* que préside *Urdhnush* (Ourdhnoush), un commandeur, communément appelé *Baïraktar* en langue turque et qui veut dire porte-étendard. Ce dernier ne peut rien par lui seul ; pour agir, il doit s'entendre avec les *Kréna*. Avant la conquête de l'Albanie par les Osmanly, l'*Urdhnush* représentait le Prince et s'appelait *Duk* (Douk). Le dernier qui porta ce nom, ce fut le célèbre *Dukadjin*, prince Myrdithe, qui rédigea les trop fameuses lois du sang (vendetta). Aussi, les Myrdithes seuls aujourd'hui s'appellent-ils de la famille des *Duk,* dont la maison princière des *Doda*, serait le descendant direct.

La tribu des Myrdithes est la plus valeureuse, la

plus dense, la plus unie et la plus Pélasge de toutes les tribus du Nord Albanais, tant par ses caractères physiques, que par ses us et coutumes. Les deux tribus de *Shoshé* et *Shalla*, qui sont du même sang, ressemblent en tous points aux *Myrdithes*, sauf la taille et la carrure qui sont plus développées. Les tribus de *Témâl*, de *Shkréli*, de *Kastrat*, de *Kelment* et de *Hott*, sont aussi braves, très grands de taille, les géants du siècle, mais ont aussi le caractère plus lourd, on pourrait dire plus réfléchi, que les *Myrdithes*, ordinairement courts, petitement et finement faits, mais tout nerfs, vifs comme la poudre, légers comme des gazelles, et puissamment intelligents, relativement bien entendu à leur éducation.

En masse, tous ces montagnards sont fiers, hardis, pasteurs et agriculteurs, divisés toujours par les questions de sang, mais toujours unis lorsqu'il s'agit d'une affaire qui touche à la race des *Shkyptars*. Ils sont les vrais enfants de la montagne, les vrais fils des aigles qui nichent comme eux dans les *Shkrépa*, roches escarpées, fondant comme la foudre, ou comme les aigles, des hauts sommets dans la plaine, incendiant maisons et moissons, enlevant le bétail et quelquefois les femmes de leurs ennemis, qu'ils tuent s'ils résistent, aujourd'hui avec l'arme à feu, et

jadis avec leurs *hesht* redoutable (javelot à bout d'os) [1], leur *pinjiul* flexible (la lance) et leurs *Xgjèt* [2], leurs flèches, rapides comme le vol du faucon, qu'ils lançaient même contre le ciel en défi.

Dans sa vengeance, l'Albanais est chevaleresque ; il perd cependant un peu de ce caractère depuis l'introduction dans le pays des armes à feu. Nous avons vu cependant des Albanais jeter, à un adversaire sans arme, un pistolet chargé en lui disant: « Défends-toi ». Nous avons vu deux ennemis dîner ensemble à la même table, converser avec un sang-froid imperturbable, puis sortir et se tirer à bout portant sans sourciller. Il faudrait qu'ils comprennent cependant ces malheureux, que lorsque leurs chefs des temps jadis décrétaient la loi du talion, ils n'avaient en main que l'arme blanche, qui avait remplacé l'arc et le javelot ; et que cette même loi n'est plus applicable sans modifications, aujourd'hui qu'un enfant même peut, avec un Martiny ou avec un revolver, atteindre le plus valeureux chef de la montagne. Voilà l'argument que le clergé, qui a un puissant

1. On remarquera que les Albanais doivent se souvenir encore du temps où ils utilisaient les os des animaux comme armes défensives, puisque le mot *hesht* dérive de *asht* qui veut dire *os*.

2. Prononcez *Jghèt*.

ascendant sur ces rudes natures, devrait faire valoir pour mettre un terme à ces vrais massacres contre lesquels ne pourra jamais rien, la plus puissante autorité. Il faut convaincre ces hommes, et non vouloir leur enlever une coutume qui est pour eux plus sacrée que la religion. Pendant des milliers de siècles, l'Albanais n'a pas oublié qu'il est Pélasge, et vous voulez que du jour au lendemain il oublie une dette de sang ? C'est impossible.

La femme, les enfants, les filles surtout, c'est tout autre chose. N'allez pas croire cependant que ces déshéritées n'aient pas le sang Shkyptar dans les veines : nous en avons connu, les armes à la ceinture chercher à laver le sang versé, avec plus d'acharnement que l'homme ; mais c'est seulement lorsqu'elles n'ont plus de défenseurs, qu'ils ont tous payé le tribu du sang.

Dans son intérieur, la femme, est l'activité même. Elle fait tout le travail du ménage, habille son mari et ses enfants, soigne les bêtes et moissonne. Elle est la *Zoja* (Zoya) *Shpis*, la déesse, la maîtresse de la maison, comme l'homme, le *Zotti shpis*, le dieu, le seigneur, le chef du foyer ; elle ne se délasse que lorsque vient le temps de faire la *Korzha*, la moisson, parce qu'alors elle s'en va avec ses compagnes, en chantonnant, abattre les blés et oublier les ennuis

du ménage. Quand elle se déplace, qu'elle descend au marché pour vendre les produits de son bétail, de sa basse-cour ou de son industrie, elle charge son cheval, attache le licou à sa ceinture, se charge elle-même, souvent de son plus jeune enfant dans son berceau et marche légère et infatigable en dévidant sa quenouille ou en tricotant. Si même elle sort de chez elle, rien que pour aller à la fontaine remplir sa cruche ou son barillet, qu'elle attache sur son dos, ses mains ne resteront jamais inoccupées.

N'est-ce pas là le caractère distinctif de la femme Péonienne, qui, la cruche sur la tête, le cheval attaché au bras, va puiser de l'eau à la fontaine, abreuve sa bête et chemin faisant fait tourner le fuseau. Les Péoniens, on le sait, étaient émigrés Troyens et ces derniers des Pélasges. Si c'étaient là des usages que ces peuples, que l'on dit asiatiques, tenaient de leurs ancêtres, comment se fait-il que Darius commanda à son lieutenant Mégabaze d'enlever les Péoniens et de les amener en Asie, afin que les femmes des Perses prissent exemple des femmes Péoniennes et afin de devenir laborieuses comme ces dernières.

Telle est la femme albanaise, et non seulement la femme nécessiteuse, mais la plus riche.

Ses enfants mâles, elle les perd de très bonne

heure ; le père s'en charge et leur enseigne, dès l'âge le plus tendre, le maniement des armes. Il ne les ménage cependant pas et les traite très-durement, mais rarement, on pourrait même dire jamais, ceux-ci ne se révoltent contre les exigences et les mauvais traitements du père, pour lequel ils ont une vénération extrême.

Quant aux filles, elles sont jusqu'au jour de leur mariage sous la tutelle de la mère ; elles travaillent autant et même plus que les femmes mariées. Si la mère est morte, c'est la femme du fils aîné de la maison qui commande, mais elle doit être prudente, autrement elle est incessamment mise à sa place par les filles de la maison. La vie d'ailleurs d'un ménage, d'une maison de montagnards, est si uniforme que chacun sait ce qu'il a à faire et n'attend jamais que la maîtresse du ménage ordonne pour exécuter.

Les mariages sont caractéristiques et dépendent essentiellement du oui ou du non que prononce le père. Le jeune homme cherche sa femme ; Presque toujours les jeunes gens sont d'accord, avant que la demande soit faite. Le futur mari fait d'abord tâter le terrain par l'intermédiaire de parents ou d'amis. Lorsqu'il est sûr que la fille ne lui sera pas refusée, car se serait une offense grave qui pourrait dégénérer en question de sang, le

jeune homme fait la demande au père et convient du prix d'achat ; car la fille s'achète aujourd'hui avec de l'argent, anciennement avec un certain nombre de têtes de bétail. Dans certaines parties de l'Albanie, on n'achète pas la fille, mais on lui fait son trousseau. Quand il y a eu argent donné, on est sensé le prendre pour payer une partie des frais de la noce, qui sont importants, relativement à la situation économique des montagnards.

Lorsque l'entente s'est établie entre le père de la jeune fille, à laquelle on ne demande jamais son avis, et le futur mari, la fille doit obéir. Son refus rendrait ennemies les deux familles et le sang coulerait infailliblement. Si cependant la fille motive son refus, en disant qu'elle renonce au mariage pour la vie, et s'engage par serment à rester fille, alors le demandeur n'insiste pas, et la jeune fille prend une partie du costume de l'homme, un nom masculin, et tout est dit. Ces jeunes filles, vouées au célibat, sont les guides les meilleurs et les plus sûrs qu'on puisse trouver en Albanie. Elles sont en même temps les guides les plus agréables, puisque très-rarement elles se trouvent comprises dans des questions de sang ; le seraient-elles même qu'on les éviterait à cause de leur nature féminine. Conscientes de cette nature et du célibat auquel elles se sont vouées, forcément, par

goût, ou comme échappatoire, ces filles-hommes ont toujours quelque chose à vous dire en route, et savent avec une mutinerie, toute féminine, railler l'un, plaisanter l'autre, parler en un mot autrement que la femme, autrement que la fille, autrement que l'homme. On comprend combien cet imprévu peut offrir d'agréments dans les voyages.

Si tout le monde est d'accord, c'est-à-dire, le père, la fille et naturellement le mari, le mariage s'accomplit. Ce mariage est un évènement ; on s'y prépare des mois et des mois à l'avance et on le chante une semaine durant avant la noce. Ce mariage simule un enlèvement, et c'est là le grand cachet antique : c'est un hommage rendu aux traditions des ancêtres et même aux dieux de l'Olympe. Le jour indiqué, le mari avec le plus grand nombre possible d'amis, de parents, vêtus de leurs meilleurs habits, les armes reluisantes, les cartouchières bondées, vont chercher ou plutôt enlever la mariée, en tirant tout le long de la route des coups de fusil, en chantant de vieilles chansons, dont le fond est presque toujours un sujet d'enlèvement.

Arrivé à la maison de la mariée, le cortège la demande ; celle-ci simule la résistance. Elle ne veut pas être enlevée, elle court d'une chambre

à l'autre, s'accroche aux portes et aux meubles, pleure, gémit et ne veut pas suivre le ravisseur. Finalement on l'enlève ; ordinairement on la fait monter à cheval et on l'emporte en la couvrant d'un voile rouge, qui rappelle aussi la coutume ancienne, qui voulait que la fille vierge ne sorte de sa maison que voilée. Aucun des parents mâles ou femelles ne sont autorisés à accompagner la mariée et ses ravisseurs, c'est le complément de l'allégorie de l'enlèvement. Cependant une ou deux femmes, ordinairement des voisines, suivent de loin le cortège jusqu'à l'église où l'union sera sanctionnée, après quoi elles vont annoncer le fait accompli à la maison de la mariée.

Arrivée chez son mari, la mariée devient maîtresse de la maison, mais reste soumise à la mère de son mari et un peu aussi à la mariée qui l'aurait précédée dans la maison. Le jour de ses noces, une chaise toute spéciale lui est réservée, un vrai fauteuil d'archevêque, plus haut que tous les autres, si toutefois cette chaise n'est pas la seule qui existe dans la maison. Elle est sculptée, et ressemble, en un mot, à la chaise traditionnelle dont nous parle Homère. Dans la maison du pauvre, où l'habitude est de s'accroupir par terre, la mariée seule a son fauteuil, que l'on a emprunté au voisin, ou que les fils de la maison

se sont amusés, dans leurs moments perdus, à confectionner en y apportant un soin religieux et en l'ornant de mille hiéroglyphes.

Cette chaise, comme toutes les particularités de l'enlèvement de la mariée, a son chant caractéristique et un intérêt tout particulier, car ils rappelent les us et coutumes, ou quelque fait marquant des temps anciens.

Nous allons résumer quelques-uns de ces chants, qui sont presque parlés sur un rythme monotone générique appelé *Vâdé*, à cause des notes que donne l'instrument à trois cordes qui sert à l'accompagnement.

Les chants des Hellènes, du temps d'Homère, pour les mariages, consistaient dans des couplets à refrain, chantés également sur un rythme monotone et uniforme ; ils s'appelaient *Hyménée*. Ils caractérisaient ces chants, que les Albanais actuels ont conservés avec ces finales typiques et qu'ils chantent encore aujourd'hui.

En voici un petit fragment :

Ulé rhézé malité, moj ménèngcé ! (Oulé rrézé malit, moï
Atjié poshté zalité, moj ménèngcé ! [méneingtché).
Né t'ardha plaku per njiét, moj ménèngcé !
Biéri shtiélhm, kité per dhé, moj ménèngcé !
Né t'ardha dial per njiét, moj ménèngcé !
Kitia doren qiafézé, moj ménèngcé ! etc., etc.

Moj ménèngcé ! dérive de *moj*, mienne ; de

ménèng qui veut dire, sans apprêts et sans fards, et de *cé* (tché) pour *cik*, fille. Ce mot ménèng dériverait lui-même de *mén* intelligence, esprit, et de *èng*, apprêts. La traduction donc du mot *Moj ménèngcé* serait, mon intelligente fille sans apprêts et sans fards ; et les six vers que nous venons de lire, se traduiraient comme suit :

Descends, rayon de la montagne, mon intelligente fille, etc.
Là, en bas, sur la grève, mon intelligente, etc.
S'il vient à tes côtés un vieux, mon, etc.
De ton pied envoie-le par terre, mon, etc.
S'il vient un jeune homme à tes côtés, mon, etc.
Jette-lui les bras autour du cou, etc., etc.

.....

La jeune fille ne devant pas connaître officiellement son mari, il est naturel qu'on lui enseigne, comment elle doit se conduire, suivant que son ravisseur est vieux ou jeune. De plus la chanson en disant : Descends rayon de la montagne, là en bas sur la grève, etc., etc., rappelle singulièrement les enlèvements légendaires, dans lesquels les ravisseurs venaient, depuis les Phéniciens, avec une barque, enlever les jeunes imprudentes qui allaient prendre, comme Europe, leurs ébats sur la plage et folâtrer dans les eaux de la perfide Thétis.

Voici un autre chant de mariage qui parle d'un enlèvement.

Broj ! Broj !
Nji Sokol qé ishté sue,
Me bà xhég nen nji prue !
Shkoï flanzha mé poshue, etc., etc.

Broj ! broj ! c'est la note de la chanson ; c'est, si l'on peut dire ainsi, le diapason sur lequel les chanteurs doivent régler leur voix.

Voici la traduction de cette chanson, dont nous ne donnons que les premiers vers.

Un faucon avait l'habitude d'aller faire la sieste près d'une fontaine (endroit fréquenté seulement par les femmes et les filles). Une perdrix alla s'y reposer et s'y endormit. Que je suis heureux, dit le faucon, et en même temps il déploie ses ailes pour abriter du soleil la perdrix. Ceci faisant, il songe à l'enlever et exécute son projet. La perdrix envoie dire à sa mère que, depuis la veille, un faucon l'avait enlevée. La mère lui répond : Fuis, ma fille, si tu le peux ! Elle fuit, et son vol est si rapide pour échapper à son ravisseur, qui la poursuit, qu'elle se fend la poitrine et tombe expirante aux pieds de son amant, etc., etc.

.....

Mais le bouquet des chansons du mariage est le suivant ; c'est à n'en pas douter le premier enlèvement dont parle Hérodote :

Larg e larg, lyvdoin nji vash !
Larg e larg, e anéj detit !
Me m'so, nan, si ta mar ! etc., etc.

Au loin, au loin, on vante une fille ! Au loin, au loin, et au-delà de la mer ! Enseigne-moi, mère, comment l'enlever ? — Je t'apprendrai, mon fils, comment tu dois t'y prendre. Remplis une barque qui prend beaucoup, remplis-la de beaucoup de richesses : cotons blancs et cotons teints, soieries, perles et bijoux ; soigne ta barque et orne-la ; que tes voiles et tes cordages soient de soie et le mât en buis fin. Ainsi équipé, va affronter la mer. Quand tu t'approcheras de la ville forte, joue des instruments, tout le monde accourra au rivage. Des femmes habillées richement, celle que tu verras vêtue d'or sera pour toi, sa mère sera vêtue d'argent. Dis à la belle qu'elle descende dans la barque pour faire un choix des objets qu'elle désire, et pendant qu'elle sera en train de choisir, prend le large. — Ici la mère se tait et la chanson continue. — Tandis que la barque prend la mer, les yeux de la fille se remplissent de larmes et le cœur du ravisseur d'allégresse. Bientôt après l'infortunée est consolée et ses larmes sont séchées ! .....

C'est Europe enlevée et consolée par Jupiter.
C'est le Pélasge enlevant une phénicienne.
C'est la chanson favorite des mariages albanais.

De ce qui précède, les enlèvements sont un des traits caractéristiques des mœurs albanaises, comme des mœurs pélasgiques. Malheureusement, ils ne sont pas toujours fictifs, et les Myrdithes surtout qui sont, comme nous l'avons dit, ceux des Shkyptars qui ont conservé les traditions le plus fidèlement, se distinguent par ces rapts, qui sont assez fréquents aujourd'hui.

Un des Princes les plus remarquables de l'époque actuelle, épousa la fille d'un des habitants de la plaine, qui sont considérés comme une branche des Shkyptars, mais dégénérés, à cause de leur contact avec l'étranger et de leurs progrès dans la civilisation. En agissant ainsi, le Prince, qui commençait déjà à faire parler de lui, allait à l'encontre des volontés de sa mère, et des coutumes de son pays, de sa tribu. La mariée cependant vint dans la montagne et quelques jours après, elle mourait assassinée par sa belle-mère[1]. Après ce drame, le Prince se remaria, et cette fois-ci, il dût enlever une fille des montagnes de la tribu de L.... Ce rapt fit époque en Albanie ; des membres de cette famille princière et puissante, vivant encore, nous nous croyons tenus de taire les noms et les détails circonstanciés de cet enlèvement et de ses conséquences.

1. Voir Bardha de Témal, par W. P.

Pouvons-nous douter après tout ce que nous venons de dire, que les Shkyptars sont les descendants directs des Pélasges, et que ces derniers ont tous les caractères d'une race originelle et originaire ?

Pouvons-nous dire que les Pélasges parlaient la langue que parlent aujourd'hui les Albanais, et que cette langue est une langue-mère ?

L'affirmative est autorisée et jusqu'à preuve du contraire, nous la maintiendrons, en rassemblant encore d'autres éléments, que le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas d'utiliser.

Si l'histoire des premiers âges de cette race est basée sur des hypothèses, sur la fable et les légendes, nous croyons avoir démontré, que sous la figure de l'allégorie, il n'était pas impossible de découvrir la vérité. Nous devons donc reconnaître que ces seuls documents de l'histoire préhistorique ont un certain degré d'authenticité, vu surtout la langue des Shkyptars, qui semble tout expliquer, qui est autrement féconde pour la science étymologique, nous dirons même de linguistique, que la langue hypothétique des Aryas, sur laquelle on se base aujourd'hui et qui n'est connue que par les langues provenant d'elle.

Comme complément de cette étude, nous allons

parler des mois, des saisons, de la semaine et de la loi du talion au point de vue toujours de l'Albanais.

V

Les mois et leurs noms

Nous avons déjà fait paraître un article sur ce sujet dans le supplément littéraire de *l'Indépendance belge*.

Nous allons résumer cet article et le compléter.

Mars qui était le premier mois de l'année et s'appelle *Marzh* aujourd'hui, dérive de la racine *mâr*, qui veut dire *droit*, c'est-à-dire le mois où tout, dans la nature, s'anime pour marcher droit.

Avril s'appelait *Pridhi*, c'est-à-dire le mois du commencement ; le nom du mois dérive de *Prin*, qui signifie précède, marcher en avant.

Mai, s'appelait *mâï*, qui dérive de *mâïm*, qui en albanais veut dire gras, bien nourri.

Juin, s'appelait *Kershori* ; ce nom dérive de *Ker* pour *Kur*, jamais ; et de *shori* pour *shî* qui veut dire pluie. C'est-à-dire que dans ce mois, où il ne pleut jamais, où la pluie est fatale, surtout aux cerises qui s'appellent *Kershî*.

Juillet, s'appelait *Korik*, dérivant de *Kor*, moissonner, c'est effectivement le mois des moissons.

Août, s'appelait *Dushk* qui désigne une sécheresse brûlante générale. C'est le mois où le montagnard rassemble la feuillée qui nourrira son bétail en hiver.

Septembre, s'appelait *Britm i-par; Octobre*, s'appelait *Britm i-dyt*; c'est-à-dire le premier et le second mois du bruit, du vacarme, des tempêtes, des orages, du tonnerre et des éclairs. Ces deux mois, sont en effet ceux durant lesquels la nature semble déchaînée.

Novembre, s'appelait *Brymori*, c'est-à-dire le mois des brumes et des gelées blanches.

Décembre, s'appelait *Dimnori*, ou mieux primitivement *Dnimori*, ou mois boudeur. Le soleil semble bouder à la terre, les nuits sont longues, ennuyeuses ; les jours sont courts et insuffisants. Ce mot dérive de *dita*, le jour, et de *mni*, fâché, boudeur.

Janvier, s'appelait *Kalnori*, mois pendant lequel un manteau de glace couvrait le sol et dérivant de *Kalni*, congélation, dérivant lui-même de *Akul*, glace.

Février, s'appelait *Frori*, dont le mot primitif était *Farori*, dérivant de la racine organique *far*, semence ; c'était donc le mois des semailles, mais

aussi le mois trompeur, à preuve la locution *frori bishnori*, c'est-à-dire février sans parole, sans foi.

Pour mieux retenir le nom des mois, on a dû faire des phrases de ces noms qui restaient avec leur sens complet et en donnaient un aussi à ces phrases.

Ainsi, les trois mois du printemps (prènver) qui précèdent l'été, les Albanais firent, *Mar prin maïm* ; c'est-à-dire, droiture précède le mois bien nourri ; c'est-à-dire que si *mars* ne marche pas comme il le doit, le mois de *mai* ne sera pas gras.

Kur shî mas korik ban dushk. Jamais de pluie après juillet amène sécheresse brûlante générale : c'est incontestable.

Britmi-par, *britm i-dyt bier brym*. Les tempêtes, orages, les bruits de la nature en septembre et octobre amènent la brume de novembre.

Dnimit et calni ban frori bishnori. La bouderie de décembre et la congélation de janvier font février trompeur.

Voilà certes des noms qui ont un certain cachet de la nature qui impressionnait et inspirait le Pélasge préhistorique[1].

Passons maintenant aux noms des jours de la semaine.

1. Nous renvoyons le lecteur au N° du 30 Avril 1893, pour les détails (Indép. Belge).

VI

La semaine

Lorsque les Pélasges, de fétichistes qu'ils étaient devinrent polythéistes idolâtres, le Soleil et la Lune furent leurs plus grandes divinités. Ils devaient cependant avoir plus de vénération pour la Lune que pour le Soleil, contre lequel, nous l'avons vu, ils lançaient leurs flèches. Mais leur ressentiment n'alla pas cependant jusqu'à mettre de côté l'astre lumineux, et souvent par trop brûlant. Ils lui consacrèrent donc à lui et à la Lune un jour de leur semaine. Le jour de la Lune fut cependant le premier et celui du Soleil, le dernier ; et la raison de cette préférence donnée à la reine des nuits, nous la connaissons déjà : le Soleil avait fait courir longtemps derrière lui la Lune, avant de se laisser rattraper par elle et de lui céder deux de ses rayons lumineux : les Pélasges se vengeaient et c'était bien dans leur caractère·

Or donc, lorsque les Pélasges commencèrent à se respecter eux-mêmes, c'est-à-dire à connaître la valeur d'un chacun, ils respectèrent aussi leurs morts, et consacrèrent l'usage de sept jours de deuil, distribués comme suit : [1]

Le premier jour était celui du mort.

Les trois jours suivants, les femmes restaient accroupies toute la journée, pleuraient et se lamentaient, sans s'inquiéter des visites de condoléances qui pouvaient venir et pour lesquelles, elles ne se dérangeaient pas.

Les trois derniers jours, on recevait les visites debout.

Les pleurs et les lamentations de ces sept jours prirent le nom de *Vâj* (vaaï), d'où l'on a fait plus tard le mot *Jav*, qui est le nom de la semaine. C'est là la vraie origine des sept jours de la semaine.

Les noms de deux jours de cette semaine étaient tout trouvés pour les Pélasges idolâtres, se prosternant devant le Soleil et la Lune : *E-hāné*, jour de la Lune, fut le Lundi, de *hān*, Lune ; *è-dilhé*, jour du Soleil, fut le Dimanche, de *dilh*, Soleil.

Voyons tout d'abord ce que nous disent ces deux *noms* ; nous nous occuperons après des noms des cinq autres jours.

1. Cette coutume, dont nous allons parler, était encore vivante il y a quelques siècles.

Glyptographie SILVESTRE & Cie Paris

COSTUME DE MONTAGNARD HABITANT LA VILLE

TRIBU DES HOTTI CHEF DE CLAN (BAÏRAKTAR)

UNIV. OF MICH.

Le jour du Soleil, *è dilhé*, c'est le jour de la lumière, de ce qu'il y a de mieux dans la nature. Et tout ce qui a rapport à la lumière, au jour, à la vérité, etc., dérive de la racine *dilh*, ou mieux de *dylh* qui désigne la cire, qui elle aussi donne la lumière. De *dilh*, on a fait *dit*, jour ; *drit*, lumière ; *diég*, brûlé ; *Délos*, temple du Soleil ; *dial*, *dielm*, l'enfant mâle ou les enfants mâles, c'est-à-dire la lumière, la gloire d'une famille, les filles ne comptant pas, n'ayant aucune valeur, mais cependant étant nécessaires pour entretenir le feu du foyer et atténuer, comme dans la légende, les effets et la puissance de l'étincelle divine qui anime l'homme depuis le vol de Prométhée. A cet effet, ces filles, doivent être pures et blanches, comme le costume des Vestales. Cette idée de nullité se retrouve dans les différents noms d'un enfant au berceau, *cik* et *zhuzh*, c'est-à-dire un rien, un atome ; de *dilh* enfin on a fait le verbe *me-dit*, savoir ; *i dishmi*, le savant ; *i dishum*, celui qui sait beaucoup ; c'est la lumière de l'esprit.

E hānė, c'est le jour de la Lune, Lundi. — La Lune, disaient les Pélasges, et nommément les Arcadiens, est moins âgée que nos ancêtres qui l'ont vu naître. Et cette assertion, si monstrueuse qu'elle paraisse de prime abord, semble devenir un fait historique devant la légende albanaise qui raconte

que la Lune, après avoir poursuivi pendant longtemps le Soleil, finit par le rattraper, et, le frappant de sa quenouille, lui fit lâcher deux de ses rayons. Depuis lors la terre est heureuse : le jour, elle a la lumière du Soleil et la nuit celle de la Lune.

Pour parler ainsi, les anciens avaient constaté que la Lune était tout d'abord obscure, et que plus tard elle devint lumineuse. Ne serait-ce pas là une forme plus ancienne de la fable de Prométhée dérobant un rayon au Soleil pour animer la statue qu'il avait faite ? Avaient-ils raison les anciens de penser que leurs ancêtres avaient vu naître la Lune ? Pour nous, nous avons déjà affirmé ce fait que nous avons démontré dans la deuxième partie de notre ouvrage, Hypothèse cosmogonique atomique. La Lune est tertiaire et doit sa réapparition au volcanisme effrayant qui caractérisa cette époque géologique.

Quoiqu'il en soit, les Grecs ont appelé la lune *Sélini*. Originairement, ce mot devait se prononcer *Zéléné* et dériverait de *Zéa*, déesse et de *Léné* naissance. *Sélini* était donc la déesse des naissances. D'un autre côté, nous savons que la *Lune* est aussi la déesse *Diane* qui est née de *Latone*, mère aussi d'*Apollon* ou *Phébus*, conducteur du char du Soleil. Or, *Latone* était la déesse de

laquelle était née *hān*, la Lune, Diane, comme ce nom même le dit. En effet, *Latone* ne peut dériver que de *lé t'hāna*, naît la lune. Et tout porte à croire que Diane est née après son frère Phébus qui lui refusa pendant un temps la lumière.

Si nous considérons la Diane asiatique, que les mêmes descendants des Pélasges appelaient *Artémis*, elle semble une divinité plus récente, qui confirmerait l'idée que nous émettions plus haut, relativement à la femme, qui était considérée d'abord comme une accoucheuse et puis comme une nourrice. En effet, nous venons de voir que Diane était considérée comme la déesse des naissances ; pour Artémis, la statue de cette déesse, qui était placée dans le temple d'Ephèse, représentait une femme dont le corps était couvert de mamelles. La déesse des naissances devint la déesse nourricière ; et comme cette situation établit deux âges différents, la lune aussi a dû avoir deux âges, que les Arcadiens définissaient en disant que leurs ancêtres avaient vu naître la Lune.

Quant à l'origine du mot *Artémis*, nous la trouvons dans les mots racines *Art e mih* ou *Art e miélh*, les champs labourés, ou les champs ensemencés, expressions qui conviennent parfaitement à la déesse nourricière.

Et cette déesse, ou la déesse des naissances, est

celle qu'on honorait dans le premier jour de la semaine.

Mais il ne suffisait pas de nommer les deux jours extrêmes de la semaine pour que celle-ci fut déterminée ; il fallait trouver le nom des cinq jours intermédiaires.

E hānė, étant le premier jour, Lundi, les Pélasges appelèrent le Mardi, *è marté* ; le Mercredi, *è merkur ;* le Jeudi, *è éinté* ; le Vendredi, *è prène ;* et le Samedi, *è shtuné ; è dilhé*, c'était Dimanche.

A première vue, on dirait que *è marté,* c'est le jour de Mars *; é merkur*, celui de Mercure. Il n'en est rien cependant. En mettant la Lune et le Soleil aux deux extrémités de la semaine, les Pélasges, avec les idées qu'ils avaient de la douce déesse et du dieu brillant, devaient donner aux noms des jours intermédiaires de cette semaine, des noms qui se rattachent à leurs idées et puissent établir les rapports qui avaient existé entre le Soleil et la Lune, et que par religiosité ils voulaient se conserver toujours.

Si nous n'admettons pas cette hypothèse, la raison des noms des cinq jours est introuvable, étant donné que si *è marté* et *è merkur* ont un sens, les noms du Jeudi, du Vendredi et du Samedi n'en n'ont aucun ; en effet, Jeudi serait le jour de l'entrée ; Vendredi, le jour du couchant ; Samedi

le jour de la poussée, de la poursuite, dénominations qui n'auraient aucun sens.

Avec notre hypothèse, les Pélasges voulurent conserver l'idée que le Soleil refusa pendant longtemps à la Lune sa lumière, d'où la poursuite dont nous parlions plus haut. Et alors, ils dirent : *E hānė merté mer Kur hinté prénim e shtynté dilhé*, mot à mot : la Lune prenait bien quand entrait le couchant, elle poursuivait (ou poussait) le Soleil ; dont le sens serait : la Lune éclairant bien à partir du couchant, poursuivait le soleil. Ce qui est vrai, et suivant la légende. Et dans cette phrase nous trouvons ; *hānė*, lundi ; *merté* pour *marté*, mardi ; *mer kur*, pour *merkur*, mercredi ; *hinté* pour *einté*, jeudi ; *prénim* pour *prėnė*, vendredi ; *shtynté* pour *shtunė*, samedi ; *dilhé*, dimanche.

Telle est l'origine de la semaine de sept jours et des noms des jours de cette semaine. Peut-on douter que les Albanais soient les descendants direct des Pélasges, quant à chaque pas, on retrouve dans leur langue, leurs us et coutumes et leurs légendes, tous les traits caractéristiques de ces hommes primitifs que l'on chercherait en vain chez les autres peuples.

VII

La numération

La numération est, elle aussi, primitive. Nous croyons même que la conception des nombres a précédé de beaucoup la dénomination des saisons, des mois et de la semaine. Nous ne pensons pas cependant que la numération ait dépassé la dizaine, et il est à remarquer que les Pélasges n'ont jamais eu conscience du *Zéro,* puisqu'ils disent ; *nji*, *dy*, *tré*, *katr*, *pens*, *gjash*, *shtât*, *têt*, *nān et dhét* pour dix. En poursuivant pour dire, onze, douze, treize, etc., etc., les Albanais disent *nji m'dhét*, *dy m'dhét*, *tré m'dhét (m'* pour *me)* ; c'est-à-dire un avec dix ; deux avec dix ; trois avec dix, etc., etc. Vingt, se dit *nji dhet* ou *nji Zet,* ou *encore dy zèt*, c'est-à-dire à la première dizaine une seconde ; trente, quarante, etc., se disent *tri dhét, Katr dhét*, c'est-à-dire trois dix, quatre dix, etc., etc. Nous ne pensons pas que *nji qjin*, *nji mî*, un cent, un

mille, appartiennent à la langue albanaise ; ces dénominations sont récentes et appartiennent aux latins. Le Pélasge, et plus tard l'Albanais, a pu se rendre compte de la numération en comptant sur ses doigts et a retenu la décade, que pour ses besoins, il a multiplié à l'infini : les dix doigts étaient la base de son arithmétique, comme d'ailleurs encore aujourd'hui, pour la grande masse des montagnards.

VIII

Conclusion

Que pouvons-nous conclure de tout ce que nous venons de dire sur les Pélasges et leurs descendants ?

Tout d'abord, nous reconnaîtrons que les Pélasges sont une des races primitives qui ont fait leur apparition sur la Terre, au plus tard, alors que le terrain sédimentaire miocène dessinait son apparition.

En second lieu, que lorsque ce premier représentant de l'homme a commencé à articuler le langage, c'était l'homme des bois et des forêts, tenant encore de son ancêtre, l'antropomorphe, vivant comme lui sans abri fixe et sans feu, et s'appelant alors *Pylhagjin*, Pélagus, Pélage.

En troisième lieu, que lorsqu'il eut conscience de la différence qu'il y avait entre lui et les autres *primates*, que son langage s'est perfectionné et

développé, et qu'il a senti le besoin de fraterniser avec son semblable, pour se défendre contre les animaux redoutables, ses contemporains ; alors, il a constitué la famille et s'occupa à trouver un abri pour les siens et pour lui. Et ce premier abri, ce premier foyer, tut la grotte, et le *Pylhagjin* devint *Shpélhagjin*, l'homme des grottes, que la science actuelle appelle *Troglodytes*.

En quatrième lieu, cet homme des grottes, ne se trouvant pas, à un moment donné, en sûreté dans ces antres, que les bêtes féroces venaient lui disputer, les déserta et se construisit alors, avec les bois des forêts qui l'avaient vu naître, les habitations sur pilotis et au-dessus de l'eau, à une certaine distance des rivages. Et la *shpélha*, grotte, devint *shpija*, la maison.

Dans la forêt, le Pélasge s'était nourri surtout de fruits ; dans les grottes, de fruits et de chairs animales ; sur les pilotis, de fruits, de chairs animales, de coquillages et de poissons.

Dans la forêt, le Pélasge allait tout nu ; dans les grottes, il se couvrait de la peau des animaux qu'il tuait ; sur les pilotis, il se vêtit de peaux et de vêtements tissés.

Dans la forêt, il regarda peu le ciel et la nature ; dans la grotte il adora le feu et trembla à la voix du tonnerre ; sur les pilotis, il consacra tout son

culte à tous les bruits, à tous les mouvements de la nature.

Dans la forêt, son langage a vu l'origine de l'articulation monosyllabique, exclamative et imitative ; dans la grotte, il perfectionna et amplifia ce langage, forma la phrase et imagina la fable ; sur les pilotis, il institua les us et coutumes et consacra la tradition : son langage nuança l'agglutination et la flexion.

Mais ces hommes des forêts et des bois, des grottes et des pilotis, les Pélasges, en un mot, quel sol commencèrent-ils à fouler aux pieds ? Où firent-ils leur première apparition ? — Précisément sur cet ancien continent disparu de l'Archipel, qui reliait alors l'Europe à l'Asie ; cette dernière, par la chaîne Lydienne du *Tmolos* (de *t'molha,* pommes), qui se continuait; par le Taurus, jusqu'au Caucase et l'Europe, par les chaînes de montagnes du Péloponèse et de l'Attique qui se continuaient jusqu'aux Balkans et aux Alpes, par la chaîne du Pinde des monts Acrocérauniens, des montagnes de l'Ematye et de l'Illyrie.

Au sud de ce continent, les chaînes du Péloponèse ; du côté de l'Europe, les chaînes de Lycie et de Pissidie, du côté de l'Asie, se reliaient aux chaînes actuelles de l'Ile de Crête, qui devaient constituer la limite extrême sud du continent

disparu, que nous pouvons considérer comme la contrée primitive habitée par les *archi-Pélasges* et qui constitue aujourd'hui l'Archipel

Lorsque ce continent eut disparu, les Pélasges qui se trouvaient dans les contrées asiatiques, qui n'avaient été qu'ébranlées par le cataclysme, se trouvaient séparés de leurs frères, qui habitaient le Pélopénèse et l'Attique actuels, par la nouvelle mer qui se formait. Alors aussi se produisit la fissure du Bosphore, à travers laquelle la masse des eaux supérieures trouva un passage, et noya le continent qui disparaissait, pendant que commençaient à se montrer les grandes plaines tertiaires post-miocènes de la Thrace, de la Macédoine, du Danube, etc., etc.

Et les Pélasges qui avaient assisté, échappé et survécu à cet inimaginable cataclysme, les Pélasges qui avaient été témoins de la disparition des terres, des inondations effrayantes, des terrifiants phénomènes volcaniques, qui ont été la conséquence des eaux disparaissant dans les vides intérieurs de la terre, et dont les terribles éruptions ont laissé comme témoins toutes ces îles volcaniques actuelles, les Pélasges, disons-nous, saisis d'une légitime terreur, oublient tout et fuient de tous côtés vers les plateaux élevés, qui semblaient défier le feu intérieur et les eaux envahissantes.

Du côté de l'Asie, ils occupèrent le pays qu'ils appelèrent la Phrygie, et ces Pélasges devinrent les Phrygiens, qui dans leur langue voulait dire, *gens effrayés*, de *frig*, peur, frayeur et de *gjin*, gens, hommes.

Du côté de l'Europe, les Pélasges remontèrent naturellement vers le N.-O. en suivant les chaînes de montagnes, que nous avons cité plus haut: les plus effrayés s'en allèrent bien loin, au pays habité par les étoiles. Et alors, les plus courageux. ceux qui, en fuite, élirent domicile dans la Grèce antique, l'Epire et la Thessalie, appelèrent ceux qui avaient disparu et dépassé les monts Acrocérauniens, des Illyriens, et leur pays fut l'Illyrie, nom dérivant de *Hylh*, étoile et de *rîn*, du verbe *me ri*, rester, habiter ; c'est-à-dire là où habitent les étoiles ; l'habitation, le foyer ayant pour caractéristique l'endroit où l'on couche.

Nous verrons ces mêmes fuyards revenir plus tard sur leurs pas, et se hasarder dans les plaines immenses qui se découvraient, au fur et à mesure que les eaux se nivelaient.

De ces Pélasges européens sortirent les Dardaniens, habitants des contrées renommées par les forêts de poiriers sauvages, qui sont encore aujourd'hui une particularité de leur premier pays et nourrissent les ours, dont nous voyons des

spécimens dans toutes les villes de la Turquie. Les poiriers ont donné leur nom à ce peuple, puisque *Dardha* veut dire poires et poiriers.

De ces Pélasges sortirent aussi les Molosses et les Gèthes, dont nous avons parlé plus haut ; les Emathiens, renommés par les troupeaux de porcs qu'ils entretenaient, comme aujourd'hui d'ailleurs ; porcs qu'on prenait souvent pour des sangliers et qui vivaient dans les forêts par bandes. L'Emathie fut leur pays et ce mot dérive de *E mâ thi*, entretient, nourrit des porcs.

De ces Pélasges descendent les Péoniens, renommés par leur cri de guerre qui disait aux hommes valides, aux défenseurs du foyer *Péjian*, *Péjian*, venez, qu'ils viennent : c'étaient les gens du Péjian, les Péoniens.

Toujours de ces mêmes Pélasges descendaient les Hellènes et les Grecs ; les premiers d'*Hellen*, fils de Deucalion et de Pyrrha, dont nous avons retracé la légende ; les seconds de *Graïkos*, fils de *Zéus* et d'une femme de *Deucalion*, la célèbre *Pandore*, dit la fable. Pour nous, de même qu'*Hellen*, ce *Graïkos* n'est ni un homme, ni un nom d'homme. *Graïkos* caractérise l'intéressante époque où les fuyards Pélasges, revenus de leur frayeur qu'une suite de générations avait fait oublier, commencèrent à descendre dans la plaine avec leurs menus

troupeaux, chèvres et moutons. Actuellement, on sait que les montagnards pasteurs de la haute Albanie, quittent chaque année, à l'approche de l'hiver la montagne, pour s'installer dans la plaine, et comme ils disent : *me grik e me ogika,* c'est-à-dire avec agneaux, brebis, chèvres et les béliers qui ont des grelots attachés au cou. Si donc à *Grik*, nous ajoutons le suffixe, éminemment hellénique *os*, nous formons le *Grikos*, fils supposé de Zéus et ancêtre des Grecs.

Enfin, de ces Pélasges européens descendirent les Macédoniens, c'est-à-dire les peuples pasteurs par excellence, et qui devinrent plus tard ces intrépides guerriers commandés par Alexandre-le-Grand, ce fils inespéré de Philippe, qui naquit comme un songe (*e lê si ānes* ou *ānder*) ; c'est-à-dire inattendu. Les Macédoniens élurent domicile dans les plaines nouvellement formées de la Macédoine et prirent ce nom en souvenir de leur état. En effet, Macédoniens veut dire, *hommes qui entretiennent ou engraissent des chèvres et des bœufs,* de *mâ*, entretien ou engraisse ; *qé*, pluriel de *ka*, bœufs ; de *dhî*, chèvre et de *niers*, hommes : *Mâ-qé-dhî-niers*, d'ou *Makhédhonis* en grec.

Les Phrygiens, que les Egyptiens reconnurent plus anciens qu'eux, qui appelaient *Békos* le pain, ou plutôt la nourriture (en albanais *buk,* veut dire

pain ; *by*, eau dans la bouche des enfants), les Phrygiens, disons-nous, descendaient, les *Liciens*, habitants des lac (*liqe*, lac) ; les *Lydiens*, dont le roi s'appelait *Crésus*, mot dérivant de *Kry*, tête et de *Zéus*, dieu, Jupiter ; c'est-à-dire, la tête de dieu, celui qui commandait aux Lydiens. Une tribu de *Cryézéz*, existe encore aujourd'hui en Albanie, dont le nom a la même origine.

Un détail ; le fils de Crésus est tué involontairement par un Phrygien, nommé *Adraste*, fils de *Gorgius*, le roi *demi-laboureur*, fils de *Midas*, le roi *ami du bouc*, de Pan. Cet *Adraste* était un homme fatal, dit Hérodote, et dans la langue Phrygienne, voulait dire, à craindre, à fuir. Or *me drasht* en albanais veut dire craindre, c'était le nom du meurtrier. Les Phrygiens donc, comme les Lyciens, comme les Lydiens étaient des Pélasges et parlaient la langue pélasgique.

Encore une preuve. Au temps de Crésus eut lieu le deuxième contact armé, en Asie Mineure, entre les descendants de la race des Pélasges et ceux des Aryas, les Perses, que séparaient des Pélasges Phrygiens, le fleuve *Halys* (le mangeur de chênes). Le premier contact historique enregistré avait eu lieu du temps de *Cyaxare*, roi des Mèdes, qui, après six années de guerre, à cause des Scythes, se réconcillia avec Alyatte, père de

Crésus et d'une fille appelée *Aryénis,* qui fut donnée, à cette occasion, comme épouse au fils de Cyaxare, Astyage, le dernier roi des Mèdes, que Cyrus avait renversé. Le nom de la fille d'Alyatte rappelle cette union. *Aryénis* dérive de deux mots albanais, dont le premier désigne le nom du pays qui entrait dans l'alliance, et le second rappelle l'envoi de la fille d'Alyatte dans ce pays ; soit *Ary*, le pays des Aryas et *è-nis*, il envoie. *Aryénis* donc n'était pas le nom de la fille d'Alyatte, mais parlait de l'envoi de cette fille au pays des Aryas.

Du côté de l'Europe, nous l'avons dit, les invasions des Phéniciens et des Egyptiens dans le Péloponèse déterminèrent le mélange que l'on pourrait appeler Cophto-Pélasge ou mieux Pélagosémitique, d'où s'est formée la langue des Hellènes.

Les anciens Pélasges donc constitueraient une race-mère, dont il serait intéressant d'établir les caractères physiques et anatomiques. Pour cela, il faudrait fouiller le sol, réveiller la race oubliée, en interrogeant surtout les stations préhistoriques, qui jalonnent les émigrations du Sud au Nord et de la montagne dans la plaine. Nous en avons reconnu quelques unes, sans malheureusement pouvoir les fouiller.

Quoiqu'il en soit, si les caractères de linguis-

tique, de la religion, des us et coutumes, des fables et des légendes, que nous venons d'étudier à grands traits, non pour faire un ouvrage, mais pour rassembler des éléments dont peut profiter la science, si, disons-nous, tous ces caractères ont une certaine valeur, les Albanais actuels, les Shkyptars, sont les derniers représentants, les derniers survivants des anciens Pélasges autochthones, parlant une langue à eux, qui n'a rien de commun, soit avec la race, soit avec la langue des Aryas.

Qu'il y ait eu plus tard, comme nous l'avons dit, un mélange entre les deux races, et par suite entre les deux langues, c'est incontestable. Que les Pélasges aient été, par la suite des temps, refoulés dans leurs montagnes inexpugnables, et qu'ils aient réussi à empêcher toute invasion étrangère chez eux, ce fait aussi est indiscutable. Et c'est grâce, à cette indépendance, qu'ils ont toujours cherché à conserver, par tous les moyens, qu'ils doivent d'avoir encore leur langue vivante, quelque peu adoucie et amplifiée, leurs us et coutumes et ces qualités chevaleresques, dont on pourrait tirer le meilleur parti, si l'on savait utiliser l'homme, sans froisser ses principes et sa susceptibilité.

Malheureusement, cette vaillante race est

condamnée à disparaître, en même temps que sa langue. Les Slaves par le Nord et par l'Est, les Hellènes par le Sud, et les latins par l'Ouest, oubliant que dans leurs veines coule encore le sang des Pélasges, cherchent à saper le dernier monument debout qui nous dit nos origines. Ils s'introduisent avec le clergé et le maître d'école dans ce loyal, mais sauvage milieu, qu'ils finiront par s'assimiler, et les Osmanlys, aimés du pays, laissent faire, comme s'ils reniaient cette race qui leur a donné de brillants généraux, d'incomparables hommes d'Etat, et d'intrépides guerriers qui, lors de la conquête, acceptèrent la domination ottomane, à une seule condition, imposée par eux : Qu'en temps de guerre, la légion des Shkyptars, serait toujours au premier rang, et recevrait le premier choc ! .....

.....

Le lecteur nous saura gré de lui donner pour la fin, le résumé de la trop fameuse loi des Dougadjins.

1°. Qui tue est tué par les parents du mort. Tant que le sang versé n'est pas lavé, les créanciers seront méprisés, à moins qu'il ne soit démontré que le débiteur, l'assassin, ou les siens se sont dérobés à la vendetta par la fuite, en émigrant. Et

alors on pourra, si le Conseil des vieux le décide, prendre le sang d'un autre homme de la tribu ou du clan, si ces derniers refusent de forcer le meurtrier à payer sa dette. (Pour ce cas, il faut de fortes raisons pour qu'il soit adopté).

2°. Qui vole rend double et paie en outre une amende aux chef des Anciens. L'homme tué pour vol est déshonoré.

3°. Un sang pour un homme tué ; un demi sang pour un homme blessé ; un second sang pour celui qui achève un blessé tombé et incapable de se défendre ; un troisième sang si on enlève les armes à un homme tué. (Nous avons entendu prononcer et annoncer à une maison une dette de trois sangs pour un cas pareil).

4°. Un sang pour le rapt d'une femme mariée.

5°. Un sang pour la rupture de la parole donnée pour fiançailles. Si la jeune fille, contre la volonté de ses parents, est enlevée, c'est le fiancé et les parents de la fille qui doivent chercher le sang.

6°. L'adultère est puni de mort, si le mari prouve l'adultère, ou s'il trouve sa femme avec le séducteur.

7°. Le débiteur doit payer sa dette intégralement, en nature ou en argent.

8°. La propriété est sacrée. Les questions de délimitation de cette propriété sont soumises aux

anciens, qui prononcent une sentence sans appel et exécutable de gré ou de force.

9°. Les lois sont égales pour tous, pour le riche comme pour le pauvre ; pour le faible, comme pour le fort ; pour le maître comme pour le valet ; pour le chef, comme pour le dernier homme de la tribu ou du clan. Lorsqu'il y a partialité on fait appel aux armes.

10°. L'hôte est sacré. Sous aucun prétexte l'hospitalité ne peut être violée. Insulter, maltraiter, tuer son hôte, c'est s'exposer au déshonneur que même le sang ne peut laver. L'homme qui se sera rendu coupable de ce forfait, sera chassé du clan, sa maison sera brûlée, ses moissons incendiées, ses vergers déracinés, son bétail vendu, et personne ne pourra s'allier à sa famille. Celui qui tue l'hôte d'un autre, doit à ce dernier *quarante sangs*, c'est-à dire quarante vies d'hommes, que le clan qui a donné l'hospitalité a le droit de réclamer. — Il y a quelques années, une quarantaine environ, on arrêtait un individu sur la grande route, entre Scutari et Prisrend, pour le dévaliser ; celui-ci résiste ; on le menace de le tuer ; il descend de cheval, enlace un arbre de la forêt que traversait la route et se met sous la protection du propriétaire... Dix balles le clouent sur l'arbre. Quarante sangs ont payé ce meurtre, et la quaran-

tième victime, pour ce lâche assassinat, était frappée il y a à peine quatre ou cinq années. — Le propriétaire donc de la forêt avait mis trente cinq ans pour laver le sang versé de son hôte.

11°. L'homme qui tue une femme est déshonoré ! .....

.....

Tel est l'albanais, le descendant du Pélasge !

UNE RACE OUBLIÉE

LES PÉLASGES

LEURS DESCENDANTS DIRECTS ET LEUR LANGUE

I

Dans la première partie de cette étude nous avons entretenu le lecteur sur la race pélasgique, dont nous avons retrouvé les traces certaines dans la fable, la mythologie, la tradition, les us et les coutumes et l'histoire des peuples, qui représentaient la grande et intéressante famille des hominiens dans les temps préhistoriques, et dont les descendants les plus directs sont, sans contredits, les Shkyptars, autrement appelés les Albanais, ces terribles montagnards barbares d'Hérodote.

En écrivant cette première partie, nous ne comptions nullement la faire suivre d'une seconde. Tout au plus, nous nous réservions de développer

plus tard certains points essentiels que nous n'y avions qu'ébauché, comme par exemple, la grande question du caractère autochthone de cette race primitive, ou la réalité de son émigration du pays des Aryas, si cette émigration pouvait être démontrée. Nous comptions également donner un recueil complet des chants et des légendes des bardes inconnus et obscurs, de ces sauvages habitants des forêts, de la grotte et des pilotis, qui ont inspiré si souvent les immortels poètes de l'antiquité historique.

De retour cependant d'un petit voyage que nous avions entrepris dans l'intérieur de ce pays qu'avaient foulé aux pieds ces barbares, nos ancêtres, nous recevions deux intéressants ouvrages [1], que nous parcourûmes avidement, non comme un linguiste ou un philologue, mais comme un amateur curieux de tout ce qui intéresse l'origine des mondes, des temps et des peuples.

Et cette lecture nous inspira l'idée de donner à la première partie de notre étude, une seconde partie, essentiellement scientifique, visant la langue albanaise, inconnue à la majeure partie des savants spécialistes, et qui nous semble l'écho le plus fidèle et le plus pur de la langue mère des

1. « La Linguistique » par Lovelacque et « l'Origine du langage » par Zaborowsky.

Pélasges. Nous résolûmes en plus, de rechercher dans les racines originelles de cette langue, les preuves pouvant démontrer les hypothèses diverses établies aujourd'hui, pour expliquer l'origine du langage.

Nous ne serons pas long. Comme c'est dans notre caractère et dans nos aptitudes, nous ne donnerons que les grandes lignes de ce vaste programme, laissant à de plus érudits que nous le soin de comparer et de classer, race et langue, dans la grande famille des hominiens qui se distinguent dans le groupe des primates, de leurs congénères, au point de vue morale, uniquement par le langage articulé, et au point de vue physique, par leur stature verticale et quelques autres particularités de leur organisme.

Nous avons démontré déjà que ce primate-homme, auquel nous ne donnions jusqu'à ces derniers temps que quelques siècles d'existence, vivait déjà à l'époque si mouvementée des temps tertiaires, et qu'il devait déjà être homme puisqu'il a su conserver le souvenir des évènements d'alors, dans des récits fabuleux qui sont venus jusqu'à nous, non par les Aryens ou les peuples sémitiques, mais par les Hellènes, ces descendants incontestés du Pélasge Deucalion, Prince des Molosses, et de sa femme Pyrrha, l'accoucheuse.

Ces mêmes Hellènes, qui n'ont jamais renié le sang qui coule dans leurs veines, leur origine, tout en polissant, en anoblissant la langue barbare, rude, mais si riche, de leurs pères, ont cependant tâché de conserver intact les racines originelles de cette langue, qui se rencontrent dans tous les mots, de la belle langue grecque des grands poètes, des inimitables orateurs de la Grèce héroïque.

Nous parlions de récits fabuleux, les *mithos* (μίθος) de ces grecs qui en ont formé plus tard la parole « *paramithia* » (παραμιθια), c'est-à-dire les consolations et vulgairement les racontars que l'on se plaît à débiter aux enfants. Or, « *paramithia* » dériverait de l'albanais et aurait un sens complet très significatif. Ainsi nous trouvons dans cette langue le verbe *me than* qui veut dire parler et l'unipersonnel *than*, on dit. Avant de parler, l'homme criait, sans articuler, il utilisait la voix qui, nous le savons s'appelle *Zan*, c'était alors l'animal, ou si l'on veut l'antropomorphe. *Than* et *Zan* peuvent être et sont des dérivés. Si nous prenons maintenant le préfixe *para* qui veut dire *avant,* nous aurons pour expliquer le mot *paramithia* : *para-me-than*, soit avant parler, c'est-à-dire avant que la parole fut, ou alors que l'homme n'articulait pas encore. Les fables donc, sont les récits des faits accomplis, et dont on a gardé le

souvenir, avant que l'homme ait parlé, ou tout au moins, alors qu'il commençait à articuler sa pensée. Dans toutes les fables d'ailleurs, les principaux personnages sont des animaux, on peut donc dire, sans craindre de s'éloigner de la vérité, que les fables sont l'histoire de l'humanité, alors que ses représentants étaient les antropomorphes, les lémuriens etc., etc.

Quoiqu'il en soit, sans affirmer le fait (nous ne prétendons pas faire autorité), nous croyons, comme les Hellènes, que les ancêtres de ces derniers étaient les Pélasges autochthones et qu'ils ont donné le jour à des races pouvant s'appeler Pélago-ariaques ou Cophto-pélasgiques. Les premières seraient représentées par des peuples, comme les Hellènes et les Latins, dont la langue a conservé les racines de la langue-mère pélasgique ; et les seconds, par d'autres, comme les Egyptiens et les Arabes, qui ne conservent que de loin en loin les traces de cette langue et voient leur langue propre se grouper autour des racines de la langue-mère sémitique.

C'est ainsi, par exemple, que pour les premiers peuples le *Zan,* le *Zot* albanais, qui désigne la voix, le verbe, Dieu, a donné le Zéus (Σεύς) des Grecs et le Jupiter des Romains, qui ne serait pas le Deus Pater comme on l'a dit, mais le *Zéus*,

Voix, Dieu qui a sa maison dans les airs (*Zan*, *shpi*, *erh.*)

C'est ainsi également que pour les seconds peuples, *l'Osiris* et *l'Isis* des Egyptiens ; *l'Hilleh* des Hébreux ; *l'Allah*, *Lahilahlah* des Arabes ; le *Haylli* des Péruviens ; le *Hill* des Pyrénéens, se rattacheraient, tant au *Zan* et au *Zot* albanais qu'au *Hylh, Hyi, Hyni* des Albanais, ou si l'on veut des Pélasges, désignant les étoiles, l'unité indivisible, insaisissable, la divinité, Dieu, ou mieux encore, pour *Hyni* spécialement, ce qui est au-dessus de tout.

II

Avant d'étudier en linguiste la formation des mots et des parties du discours de la langue albanaise on nous permettra d'esquisser une dissertation sur l'origine du langage, traité déjà par plusieurs auteurs émérites, dans ses traits généraux, et que nous allons reprendre dans le cas particulier de la langue albanaise, pour appuyer la théorie que nous soutenons : le Pélasge, race autochthone, tout comme a pu être l'Aryen, ou tout autre peuple d'une autre partie du monde ; le Pélasge, ancêtre de l'Albanais.

Nous sommes transformistes, et en même temps polygénistes. Nous sommes convaincus, que dans ces temps reculés, deux races originelles ont pu, pour ainsi dire, se coudoyer, en faisant leur apparition sur la terre, sans avoir eu connaissance de leur voisinage. Conséquemment, ces deux races ont pu arriver à un développement relativement avancé, sans s'apercevoir qu'à côté d'eux vivaient

des êtres semblables à eux et s'exerçant, eux aussi, à la formation instinctive du langage articulé.

Pour nous, voici comment nous comprenons l'intéressante question de l'origine de ce langage.

En partant du principe du transformisme, que nous pouvons appeler, suivant notre théorie cosmogonique atomique, l'hypothèse du remaniement et de la manipulation des atomes cosmogénérateurs, le germe de la grande famille des hominiens, a pu se développer sur toute la surface du globe, partout où les milieux dans lesquels il pouvait vivre, lui étaient propices.

Comme il est improbable, qu'en un point seulement de la surface des terres émergées, que dans quelque coin seulement de tel ou tel continent, le premier représentant de l'espèce ait fait son apparition, parcequ'il n'est pas raisonnable d'admettre qu'en ce seul point seulement des milieux et des influences spéciales se soient trouvées réunies ; nous sommes amenés à admettre l'apparition de l'homme, ou si l'on veut de l'antropomorphe, sur plusieurs points du globe que nous habitons, soit simultanément, soit à des époques différentes et peut-être même éloignées les unes des autres.

Et par homme, nous entendons l'animal primate, transformant le langage inarticulé de la

bête, en langage articulé, si l'on peut dire, réfléchi. Et par milieux et influences, nous entendons une densité donnée, de l'atmosphère terrestre, des éléments constituant la croûte terrestre, et surtout de ceux constituant l'individu, particulièrement dans le centre de son activité intellectuelle, auquel correspondent les deux organes essentiels de ce langage : l'oreille et l'œil.

Ceci étant, des milieux et des influences déterminées, plus ou moins bien tranchées, ont été indispensables pour le développement du germe originel ; dans ces mêmes milieux et sous l'action de ces mêmes influences, l'enfance du langage articulé doit avoir créé des termes originels qui doivent plus ou moins se ressembler. Ce qui revient à dire que dans les divers sons et bruits, dans les diverses formes des phonétiques liées aux explosives, interjectives, admiratives ou autres semblables, que les premiers hommes ont articulées, il doit y avoir des nuances très-faibles, mais saisissables, qui impliquent l'absolue nécessité d'admettre, non une seule, mais plusieurs langues-mères.

En dernière analyse cependant, on peut dire que considérés isolément, ces divers sons et bruits énonçent une seule langue-mère ; le contraire serait une erreur. Mais comme ces sons et ces

bruits ne sont pas le langage articulé proprement dit, l'animal que nous coudoyons les émettant lui aussi, une langue-mère ne saurait être caractérisée par eux uniquement, mais par la liaison de ces sons et de ces bruits, de quelque nature qu'ils soient, qui constitueraient les mots monosyllabiques, toute première forme du langage.

Il en résulte que ces éléments constitutifs du langage appartiennent à un seul groupe vivant dans la nature : celui de l'animal articulant, non pas instinctivement précisément, mais par le fait de la sensation qu'a reçu son cerveau, par les organes de la vue, de l'ouïe et plus tard du toucher. C'est là l'apanage de la famille la plus parfaite de ce groupe, celle de l'homme qui a inauguré le vrai langage articulé, réfléchi.

C'est ainsi, par exemple, que les phonétiques *a*, *e*, *i*, plus ou moins accentuées, appartiennent également à toutes les langues de la famille des primates ; c'est ainsi que les explosives *b*, *d*, *k*, *p*, *t*, etc., etc., appartiennent également à cette même famille. Mais *ba*, *pa*, *ma*, *ta*, *be*, *te*, *pe*, etc., etc., bien qu'appartenant à la plupart des langues, ont dans beaucoup d'entre elles des sens tous différents.

Par exemple, la racine verbale *pa* du sanscrit

veut dire protéger, tandis que le *pa* de l'albanais veut dire voir. De même, la racine verbale *bâ* en sanscrit veut dire porter et en albanais faire ; de même encore, le *mâ* sanscrit veut dire produire, tandis que le *mâ* albanais veut dire entretenir, engraisser ; etc., etc. Comme l'on voit, les éléments constitutifs de ces mots racines appartiennent aux deux langues précitées, mais leur liaison a donné à ces mots, dans les deux langues, des sens tout différents.

Quant aux nuances dont nous parlions plus haut, elles ont pour cause la diversité des paysages, la situation variée des contrées qui ont vu apparaître les premiers hommes, ces derniers ayant eu, sur un point, comme sur un autre, la faculté de voir les phénomènes naturels qui se déroulaient devant leurs yeux, et d'entendre les mille bruits de la nature animée au sein de laquelle ils vivaient, avec un degré d'intelligence donné pour distinguer, comparer, comprendre et enregistrer dans leur mémoire ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient.

L'origine donc du langage doit être cherchée dans les sens de la vue et de l'ouïe tout particulièrement, et plus tard dans les sens du toucher, du goût et de l'odorat.

J'ai vu naître plusieurs enfants : aussitôt venus

à la lumière, deux d'entre eux, mes filles, ouvraient les yeux et regardaient autour d'elles comme si elles voulaient voir, comme si elles pouvaient voir !.... Quelques instants après seulement, elles jetaient leur premier petit cri !..... Avaient-elles vu ? Voient-ils, les enfants qui viennent de naître ? Distinguent-ils quelque chose dans ce premier regard qu'ils jettent autour d'eux ? Personne ne pourra jamais le dire. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'enfant en naissant perçoit la sensation de la lumière, dont, naturellement, il ne peut se rendre aucun compte ; et ce qui prouverait la réalité de cette première sensation serait la couleur de la prunelle, qui est celle que l'enfant aura après qu'il aura été sevré. Nous ne savons pas si ce fait a été remarqué : l'enfant en naissant a la prunelle pure ; le deuxième jour déjà la couleur devient comme voilée, laiteuse, et ce état dure pendant les douze ou dix-huit mois qu'il est au sein.

Quoiqu'il en soit de ce détail anatomique, nous pensons qu'il y a perception irréfléchie, irraisonnée du phénomène lumineux au moment de la naissance ; de même qu'il y a perception du sens du toucher et de l'ouïe lors surtout du premier bain.

Comme preuve de la perception du premier cri, nous pouvons la prendre dans les cris des petits chiens qui viennent de naître. Il suffit qu'un seul

de ces petits animaux jette un cri pour que les tous autres se mettent à crier à l'unisson. S'ils ne s'entendaient pas, ils ne crieraient pas ; et ce qui est plus remarquable encore, c'est que si l'un d'entre eux se plaint de quelque douleur, les autres ne lui répondent pas.

Tel est l'enfant : il naît, voit, crie et s'entend sans définir ces sensations qui impressionnent son petit cerveau et dont il se souviendra instinctivement un jour.

Mais cet enfant grandit. Prenons-le dans son premier berceau : la feuillée de la forêt.

Sa mère, alors la femelle humaine nourricière, l'entourait certainement des mêmes soins que les animaux donnent à leurs petits ; c'est-à-dire qu'elle lui donnait pendant un certain temps sa nourriture, le sein, et lui apprenait plus tard à rechercher sa nourriture dans les fruits tombés, les racines, etc., etc.

Pendant ce temps, le père, le mâle humain, était loin, ne s'occupait pas de la femelle, et courait loin d'elle, sans s'inquiéter de ce qui adviendrait de sa compagne d'un instant, de la mère de son enfant.

Il est tout naturel conséquemment que la maternité ait dominé tout d'abord dans la famille, qui ne devait avoir qu'une existence

limitée ; c'est-à-dire qu'elle cessait du jour où l'enfant quittait sa mère.

Alors, cet enfant se trouva seul du coup.

Seul il ira chercher sa nourriture ; seul il ira chercher un gîte ; seul il ira à ses plaisirs ; il se choisira des compagnons, luttera pour vivre, pour se nourrir, grandir et devenir homme. Et alors, un jour viendra où il rencontrera sa mère, peut-être qu'il ne reconnaîtra pas, et dont il fera sa compagne

Mais avant d'en arriver là, cet homme a été enfant, et a vécu à côté de celle qui lui donna le jour, dans un milieu approprié dont bien des détails resteront gravés dans sa petite et impressionable mémoire.

Dans ce milieu, il entendait toutes les voix de la nature, parmi lesquelles dominait incontestablement la voix de sa mère ; dans ce milieu, il voyait les mille jeux de la lumière qui arrêtait son jeune regard émerveillé.

Ces voix, il cherchait à les comprendre, à les retenir ; ces jeux de lumière, il travaillait à les distinguer ; et tout cela sans calcul, sans préméditation, mais instinctivement. Plus tard, il différencia les jeux de la lumière, imita les voix de la nature, chercha à exprimer ses impressions et le langage articulé fut créé.

On peut constater ces merveilleux phénomènes de l'activité intellectuelle imitative chez tous les enfants qui naissent. Bien avant que l'enfant puisse comprendre, vous répondre, vous fasse deviner qu'il vous voit et vous entend, vous le verrez attacher, en quelque sorte, ses petits yeux et ses oreilles à vos yeux et à vos lèvres. La fixité de son regard est remarquable comme sa pénétration. On dirait que tout en écoutant la mélodie harmonieuse de ce que vous dites, il cherche à deviner dans votre regard les sentiments qui vous animent, et à retenir les mouvements les plus imperceptibles de vos lèvres, à travers lesquelles s'échappent ces bruits, ces sons que son oreille entend.

Bien plus, l'enfant cherchera à toucher votre bouche quand vous parlez, et de ses petits doigts, il modifiera les sons et les bruits articulés, qu'il voudra imiter en se pâmant de rire. Il découvrira dans vos yeux une image, un bébé qui lui ressemble, qui lui plaît et que vous, homme fait, vous ne chercheriez jamais dans les yeux de celui à qui vous parlez.

Voilà pour la vie intérieure, alors que la mère est là, à côté de son enfant. Mais lorsqu'elle n'y est pas, cet enfant, reste seul, avec son regard scrutateur, son oreille en éveil et sa pensée qui travaille, autant que la pensée d'un enfant peut travailler.

Peut-on s'imaginer en effet que l'œil, l'oreille, la pensée de cette enfant restent un seul instant inactifs ? Non, certes, car la matière constituant les membres de la famille des hominiens, plus que toute autre remaniée, manipulée, transformée, a acquis un mouvement moléculaire différent de celui qui anime la matière animale en générale, et conséquemment, autorise et force, en quelque sorte l'intelligence de l'enfant à une activité, qui sera tout à l'avantage du langage articulé que, sur sa couche de feuille sèche, ce petit être chétif rumine.

L'enfant seul, voit le feu du foyer briller, le bois vert suer, fuser, pendant que des étincelles remplissent l'âtre en pétillant !..... et il enregistre dans sa mémoire cette lumière artificielle et tous ces bruits qu'il n'oubliera pas.

L'enfant seul, verra les feuilles des arbres tomber, s'agiter ; les branches se plier, craquer ; il entend le vent souffler, siffler, gémir ou gronder dans la futaie !..... Ses grands yeux suivront tous ces mouvements, et son oreille s'habituera à la nuance qui caractérise le souffle de la tourmente et celui du zéphyr, le craquement des branches et le bruissement du feuillage, et plus tard il s'en souviendra.

L'enfant seul, verra la pluie tomber, les eaux courir, les animaux passer, les oiseaux voler, en

un mot, toutes les parties de la nature, avec leurs bruits, leurs cris et leurs chants !..... et sa mémoire notera tout cela sans qu'il le veuille, sans qu'il le désire, sans qu'il ait conscience de ce qui se passe en lui.

Et alors, cet enfant bégaiera, inventera sa langue à lui, que plus tard il corrigera en entendant les siens définir sa pensée mieux que lui, mais, avec les mêmes éléments originels primitifs que son jeune cerveau avait conçus.

C'est la première phase du langage articulé.

S'il en était autrement ; si les impressions personnelles de l'enfant ne correspondaient pas aux mots qui sont prononcés autour de lui et aux mille bruits et voix de la nature, dans le sein de quel chaos se trouverait jetée sa jeune intelligence ?

Si l'idée du craquement, du sifflement, de la lumière etc., n'était pas dans les mots qui servent à désigner ces divers phénomènes, que dirait l'enfant, qui dans la solitude de ses jeunes années, a entendu la branche craquer, le vent siffler, gronder ; qui a vu le vent tourner avec les flots de poussière qu'il soulève, et la lumière se faire au milieu de la nuit ?

En conséquence de ce qui précède, les intérêts de la nature en voie de transformation étant seuls

en jeu, et nullement ceux de l'individu, le langage articulé a dû être strictement imitatif et purement monosyllabique, dans les premiers âges de l'humanité.

En conséquence aussi, le matriarcat a dû précéder le patriarcat. L'enfant a connu d'abord sa mère et n'a connu qu'elle ; longtemps après, il a connu son père, mais non comme l'auteur de ses jours, mais comme un grand frère, un protecteur. Dans les animaux, d'ailleurs, nous voyons cette même loi naturelle dominer, dans les relations des enfants et de leurs parents. La mère c'est tout, le père n'est rien ; et chose curieuse, bien que le mâle soit le plus fort, le plus audacieux, il redoute toujours la femelle, surtout lorsqu'elle a ses petits. En prenant pour exemple les poules et le coq d'une basse-cour, nous voyons la poule entourée de ses poussins, s'attaquer même au coq qui vient becqueter auprès d'elle.

III

Quoiqu'il en soit des diverses hypothèses sur l'origine du langage, nous devons admettre que les divers sens de l'individu, ont été pour une grande part, dans l'éclosion de ce phénomène caractéristique des races humaines, étant donné, bien entendu, le transformisme qui s'était opéré dans la nature anatomique de cet ancien primate et spécialement dans son cerveau.

Nous devons admettre de même que longtemps avant d'avoir articulé des bruits, l'antropomorphe ou même le premier homme, a dû exprimer ses idées par des sons simples ou doubles, liés ou déliés, plus ou moins accentués, qui constitueraient ce que nous appelons les voyelles et les diphtongues, les demi-voyelles et voyelles doubles, ainsi que les fausses diphtongues. Nous verrons plus loin que la langue albanaise a conservé *soixante-quinze* de ces sous-phonétiques primitifs, sur *quatre-vingt dix* qu'elle pouvait avoir.

Plus tard, lorsque l'intelligence de l'antropomor-

phe se fut développée davantage ; lorsqu'il put mieux comprendre cette nature qui se renouvelait incessamment sous ses yeux ; lorsqu'il sut distinguer de nouvelles choses, de nouveaux phénomènes, percevoir de nouveaux bruits, de nouveaux sons, pour faire part de ses découvertes et de ses impressions, il ne trouva rien de plus simple que de se servir de préfixes et de suffixes explosives, simples, doubles ou triples qui représentent nos consonnes de toute nature.

Nous verrons aussi plus loin que ces explosives sont au nombre de *trente et une* dans la langue albanaise et ont pu composer, avec les *soixante-trois* sons déjà cités, les *sept cent cinquante-neuf* mots-racines monosyllabiques de cette langue.

On ne saurait rien affirmer, croyons-nous, relativement à l'adoption, dans le principe, de la préfixation ou de la suffixation. Tout porte à croire, que l'emploi des suffixes a précédé celui des préfixes, au moins pour la langue albanaise.

Tout d'abord, l'antropomorphe s'étant servi dans le principe, comme les autres primates, des sons isolés ou unis entre eux, il doit avoir trouvé plus facile et plus naturel d'ajouter à tel son, tel suffixe déterminatif, explicatif ou concluant. Il existe même dans la langue albanaise certains mots-racines qui caractérisent singulièrement la

situation et l'état de notre premier ancêtre à l'époque si reculée des temps préhistoriques, alors qu'il épelait le langage articulé. C'est ainsi par exemple, que la mère vivant avec son enfant, au milieu des forêts, des bêtes fauves, des convulsions d'une nature toute démontée et sauvage, devait ressembler à la poule de nos basses-cours qui, d'un cri particulier, appelle à elle ses petits poussins, qui disparaissent sous ses plumes, ou encore au coq qui, d'un cri tout spécial, sait avertir ses poules, de la présence d'un oiseau de proie qui plane au plus haut des airs.

La femelle humaine, elle aussi, a certainement eut mainte fois l'occasion de crier à son rejeton, de se cacher, de fuir, de grimper sur un arbre pour fuir l'ennemi ou un danger, de marcher, de se baisser, de manger etc., etc. ; aussi, trouvons-nous dans la langue albanaise les mots *hî*, entre ; *ik*, fuis ; *hyp*, monte, grimpe ; *etz*, marche ; *ûl*, baisse, abaisse ; *hâ*, mange, etc., etc. ; les *h*, préfixes pouvant sans inconvénient disparaître, sans changer en rien le sens des mots.

Mais il y a mieux encore. Lorsque l'Albanais, encore aujourd'hui, veut, dans ses montagnes, s'entretenir avec un des siens qui se trouve éloigné de lui, [1] il commence par l'appeler, en se

1. Les villages en Albanie ont plusieurs kilomètres de

servant de sons vocaux, allongés démesurément, qu'il coupe court par une finale suffixe explosive, ou bien encore en intercalant une explosive brève, entre deux phonétiques très longues. Exemple : *O..... ô, zéph !* ô Joseph ! etc., etc.

Quoiqu'il en soit, que l'adoption des suffixes ait précédé l'adoption des préfixes, ou que l'inverse ait été adopté, c'est une question qui ne peut avoir un intérêt réel que pour les vrais linguistes auxquels nous laissons la solution du problème.

Recherchons comment les mots ont pu se former, dans le principe, avec les phonétiques principales de la langue albanaise, si ces mots ont su conserver entre eux quelque chose de leur origine.

Avec la racine primordiale phonétique *a*, nous trouvons, par exemple, les mots *hâ*, mange ; *hān*, Lune ; *at*, père. Saturne, dit la mythologie, mangeait ses enfants ; et la Lune, dit-on encore en Italie, mange les nuages. Or, la racine verbale *hâ*, qui veut dire mange, se retrouve avec son sens complet dans les deux mots *at* et *hān ;* Lune Père, et le verbe manger ont donc une même origine.

Mieux encore :

Rē, nuage ; *ré*, déchu ; *râ*, tomber ; *rhēn* men-

surface ; deux maisons sont rarement l'une près de l'autre ; pour se parler on doit crier.

songe ; *rān*, lourd, contiennent tous la racine verbale originelle *râ*, tomber, et l'idée de tromperie ; le nuage est souvent mensonger et souvent tombe ; le mensonge est lourd et tombe de lui-même, c'est-à-dire se dévoile, etc., etc. De *rān*, on a fait *vrān*, sombre, état particulier de l'atmosphère qu'envahissent les nuages ; de *vrān* on a fait plus tard *u-vrān* s'obscurcit, et les Hellènes ουρανος (uvranos) le ciel.

De la même manière, de *érh*, air, atmosphère, on a fait *térh*, ténèbres, ombreux ; puis, *u-térh* il a fait sombre ; c'est-à-dire que l'air n'est plus visible, a disparu, a été couvert. Et de *u-térh*, les Hellènes ont fait αθερ éther, cet air invisible, ce bleu supérieur qui domine la zône des nuages.

De même encore, *u* (prononcez ou), a donné par exemple, *rhû*, rase (couper un arbre au ras du sol, et raser) *Kry*, tête ; *Kréna*, chef dirigeant une tribu ; *Krûe*, fontaine ; *Krhû*, gratter. Or, si l'on se souvient que lorsque le griffon d'une source était capté, on y élevait la fontaine, que l'on ornait le plus souvent d'une tête ; si l'on se souvient que la tête d'un ennemi était ordinairement scalpée, d'où la coutume existe encore de raser la tête, on verra que raser, tête, fontaine, chef et gratter tiennent tous de la racine initiale *Rhû*, raser.

En prenant la phonétique *i*, nous trouvons les mots, *im*, très fin, poussiéreux ; *hī*, cendres ; *hî*, entrer ; et *wrhim*, tourmente, bruit. En enlevant à ce dernier mot le préfixe *wrh*, qui est une onomatopée imitant le souffle de la tourmente, nous retrouvons la racine *im* qui désigne une chose poussiéreuse pénétrant partout. On dirait donc très bien *Wrhim hin me hī im*, la tourmente entre avec les cendres très fines, et tous ces quatre mots renferment la racine *hî* qui convient à la poussière, aux cendres et à la tourmente.

Nous n'en finirions pas si nous recherchions l'origine de tous les mots composés dérivant de mots monosyllabiques primitifs, ou plutôt dans lesquels nous trouvons quelquefois plusieurs racines originelles. Nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de démontrer l'origine de certains mots qui caractérisent des faits qui ont une importance capitale pour la race albanaise.

En premier lieu *Gûr*, pierre, nous rapporte à une phase intéressante des premiers temps de l'humanité ; celle de la découverte fortuite de l'étincelle, du feu. Nous avons raconté dans notre ouvrage « Hypothèse Cosmogonique atomique » comment l'homme Adam découvrait par accident ce phénomène : notre vénéré ancêtre a dû se défendre contre ses ennemis, les animaux ou ses

semblables, d'abord avec ses bras et sa massue. Lorsqu'il se sentait le plus fort, il a dû les poursuivre et ne pouvant les atteindre, il lançait après eux son arme redoutable ; plus tard, il trouva plus simple de les poursuivre en leur lançant les cailloux qu'il trouvait sur son passage ; un caillou mal dirigé ricoche sur un autre et l'étincelle jaillit.... et alors cet homme primitif s'acharne à découvrir le secret de cette étincelle, et en essayant les cailloux, il taille le silex dont il s'empresse d'armer son inséparable massue.

Or, *Gûr*, dériverait de *gjû*, lancer et de *rézé*, rayons de lumière. C'est-à-dire qu'en lançant la pierre la lumière s'est faite. A l'origine donc, le mot était *Gjurézé* qui a donné plus tard *Gûr* et *xur*, pierre et caillou, gravier.

Il a été constaté que les habitations des Pélasges n'avaient eu jamais de fenêtres ; aujourd'hui encore dans les montagnes, les maisons des albanais en manquent absolument : les ouvertures autorisées sont les meurtrières. Aussi, n'existe-t-il pas de nom pour désigner la fenêtre. Par contre, il y a eu toujours une porte, ou plutôt le vide de la porte, qui s'appelle *Dér, déra*, et dont les Hellènes ont fait leur *Thira*. *Der* ou *déra* dérive de *del-era*, c'est-à-dire une ouverture par laquelle *sort l'air*, et c'est bien cela. Lorsque les

Hellènes réformèrent la langue et les us et coutumes de leurs ancêtres, ils construisirent des maisons avec des fenêtres qu'ils appelèrent παραθίρια c'est-à-dire des ouvertures pratiquées *para-dér*, avant d'arriver à la porte.

Prenons maintenant le mythe grec qui est l'histoire de ce temps, pendant le cours duquel les Hellènes se considéraient encore comme de vrais Pélasges.

Prométhée, Pandore et Epiméthée.

Tout le monde connaît la fable de ces deux personnages ; le premier, créateur du premier homme, qu'il façonna du limon de la terre et qu'il anima du feu qu'il déroba au ciel ; la seconde, la femme façonnée par Vulcain, sur l'ordre de Jupiter, et que les dieux dotèrent de tous les charmes.

Les noms de Prométhée, d'Epiméthée et de Pandore ne furent jamais, au moins en ce temps là, des noms d'individus. Nous ne pensons même pas qu'il ait existé de noms autres que ceux désignant le lieu d'origine, ou quelque caractère distinctif se détachant de l'ordinaire. Ceci étant, pour nous, nous devons reconnaître, en recherchant l'origine de ces mots, qu'un modeleur émérite, peut-être le premier, inaugura en ces temps là l'industrie céramique. Il façonna une statue, l'enferma dans un four, y mit le feu, l'argile

terne prit la couleur rouge du feu, peut-être même qu'une vitrification inconsciente donna des reflets, qui firent penser que le feu du ciel animait la statue, et tout fut dit ! ..... Et alors, les admirateurs du modeleur se racontaient la merveille dans leur langue ; *Pun me dor por me dhé e per mî dhé :* Travail des mains, mais avec terre et sur terre : C'est-à-dire « travail manuel fait avec la terre et sur la terre. En effet :

Pun-me-dor a pu faire Pandore.

Por-me-dhé a pu faire Prométhée.

Eper-mî-dhé a pu faire Epiméthée.

Ainsi donc, les mots se sont formés non seulement par l'addition de préfixes et de suffixes seuls mais par l'addition de plusieurs racines qui désignaient une action remarquable et formaient originairement une phrase. C'est là croyons-nous la vraie dérivation.

Les linguistes ont suivi souvent un ordre de dérivation, consistant à donner aux racines un sens général, qui aurait servi à créer les mots servant à indiquer un objet particulier. Nous croyons, avec M. Zaborowsky, que ce mode de dérivation ne saurait être admis qu'avec de grandes réserves, c'est-à-dire alors seulement qu'il peut être prouvé que la dérivation n'a pas altéré le sens de la racine dominante. Ainsi par exemple, *Gjû-*

tar et *roktar*, chasseur et domestique, dérivent de *gjû*, lancer et de *ruit* garder. De même le Σπήλαίον (Spiléïon) grec, dérive de *Shpél* grotte et *ion* notre des albanais et veut dire en grec *antre, grotte.*

C'est après avoir adopté cet ordre de dérivation, que les racines *as*, *av* et *gav*, exprimant toutes trois l'idée du mouvement, la première rapide, la deuxième et la troisième le mouvement lent et doux, ont donné jour aux appellations : *asva*, cheval ; *avis*, brebis et *gaûs*, bœuf.

On peut difficilement concevoir que les premiers hommes aient pu distinguer ces divers modes de mouvement avant toute autre caractéristique plus saillante pour le cheval, la brebis et le bœuf, étant donné, qu'il a dû fort peu s'occuper de ces animaux. Le cheval, oui, c'est un être rapide, mais il n'était pas le seul des animaux de cette époque reculée qui avait cette allure ; le bœuf d'ailleurs qui était représenté par l'Auroch, avait lui aussi sans doute une allure presque égale à celle du cheval, s'il est vrai, que de hardis cavaliers, peuvent difficilement aujourd'hui atteindre, les Bisons de l'Amérique septentrionale. La racine *as* pouvait donc aussi bien servir à former le mot *asva*, comme celui de *gaûs*.

En dehors de cela, *asva, avis* et *gaûs* ne sont pas monosyllabiques, et le cheval, la brebis et le

bœuf durent être baptisés, alors que le langage articulé était encore à sa première phase. Si *as* d'ailleurs exprimait l'idée d'un être rapide, et si cette idée, le premier homme l'eut, en constatant l'allure du cheval, nous ne comprenons pas que l'on ait eu besoin d'ajouter le suffixe *va* qui ne peut ni augmenter, ni compléter l'idée préconçue.

En étudiant la langue albanaise, on peut se convaincre facilement, que la phonétique *a* et ses dérivées *o* et *u*, acccentuées ou non, semblent indiquer, dans le plus grand nombre des cas, le mâle, ou une action mâle, surtout avec préfixes et suffixes dures, comme :

Kâ, bœuf ; *kâl*, cheval ; *dash*, mouton ; *datz*, chat ; *Hâr*, ours ; *Sqap*, bouc ; *at*, *bab*, père ; *Luā*, lion ; *bûrh*, homme fait ; *dial*, jeune homme, etc.

Tous ces mots perdent leur phonétique caractéristique dure aussitôt qu'il s'agit de la femelle : Ainsi, *kâ* fait *lop* ; *dash* fait *délé* ; *kâl* fait *pél* ; *sqàp* fait *dhî* ; *dazh* fait *mitz* ; etc., etc. ; si *burh* et *dial* font *grue* et *vaïz*, c'est que ces noms ont dû être donnés à la femelle de l'homme bien longtemps après que notre ancêtre a eu conscience du rôle de la femme, qui était appelée, comme nous l'avons vu, l'accoucheuse. Et ceci semble se prouver par la tendance à la flexion qui se voit dans les mots *gru-e* et *va-ïz*.

De ce qui précède, il est donc peu probable que l'idée d'être rapide a pu servir à désigner le cheval. Cette idée, le premier homme ne put l'avoir, que lorsqu'il dompta ce noble animal et qu'il put se rendre compte de la rapidité de sa course. Et cependant, cette caractéristique ne le frappa pas, puisque nous voyons dans la langue albanaise le cheval porter le nom de *kâl*. Le Grec, ce descendant du Pélasge l'appela *hyppos* (ἵππος). Mais *hyppos* n'est-ce pas le *hyp ou hip* albanais qui veut dire monter ?

Voilà donc la vraie caractéristique du cheval quaternaire, mais non du cheval tertiaire que le Pélasge a appelé *kâl*.

Mais pourquoi, se demande-t-on, cet ancêtre de l'Hellène a-t-il donné au cheval ce nom ?

Nous pensons que le cheval fut appelé *kâl* en même temps que le bœuf fut appelé *kâ*. Et pour cela, il devait exister quelques points de ressemblance entre ces deux animaux. Cette hypothèse semblerait fondée si l'on admet les conclusions des évolutionnistes qui rangent l'hypparion du miocène dans la famille des pachydermes. Mais alors son pied n'était pas fait pour la course, puisque déjà ce pied différait essentiellement du pied du cheval pliocène, en ce sens, que dans le premier, le pied se compose du troisième métacar-

pien flanqué de deux autres métacarpiens plus courts qui ne pouvaient pas toucher le sol, tandis que dans le cheval, le pied est simplement réduit au troisième métacarpien seul. On voit donc que l'idée d'être rapide ne pouvait être inspirée par le cheval miocène qui cependant fut baptisé par le Pélasge.

Nous croyons plutôt que le cheval a été appelé *kâl* parcequ'il tenait du bœuf, *kâ* et avait l'allure du Lion, *luã* ; c'était en un mot un *kâ-luã*, le bœuf-lion et voici pourquoi.

La fable nous parle d'un animal fabuleux appelé Hippogriffe (ἱππογρύφος), le cheval-griffon. D'un autre côté le griffon était aussi un animal fabuleux, moitié lion et moitié aigle. Et ces animaux, grattaient, déchiraient le sol, la plaine, comme le dit le mot γρύφος, si nous recherchons son origine dans la langue albanaise ; en effet *griffos* dérivait de *grith*, déchirer et *fush* plaine ; originairement donc c'était *grithfush*, qui devint *grifush* et finalement *griffos*.

Or, si le griffon était un animal moitié lion et moitié aigle, et si l'hippogriffe était un animal moitié cheval et moitié griffon, l'hipparion miocène, avec son pied spécial, et probablement aussi une crinière inculte et bien fourni, pouvait avoir donné l'idée d'appeler *kâl* le cheval primitif, qui

devint plus tard *l'hippos,* le cheval dompté que l'on montait.

Le nom de *hippos* indique une époque bien caractéristique, l'aurore des temps historiques. Mais à cette époque encore, on devait remarquer et distinguer les fiers dompteurs des animaux sauvages. Les Hellènes, en tant que détachés de leurs barbares ancêtres, les Pélasges, furent souvent impressionnés, comme les Romains d'ailleurs, par ces animaux, tels que les éléphants, que ces invincibles barbares mettaient au front de leurs légions armées. L'indomptable Pyrrhus, roi d'Epire, épouvante avec ses éléphants les armées romaines, au troisième siècle avant J.-C., mais malgré eux et sa bravoure militaire, ce Pélasge, que ses soldats comparaient à l'aigle, fut vaincu à Bénévent, en 276. Avant lui, Philippe de Macédoine, fils d'*Argé*, l'un des fils d'Uranus et de la Terre, (*arh* ou *erh*, atmosphère ; *dhé*, terre) est un des premiers dompteurs de l'éléphant, dans le sixième siècle av. J.-C. Et son nom de *Philippos* rappelle sans doute ce haut fait remarquable, puisque, *Phil* n'est rien autre chose que le *fil* albanais, éléphant, et le *ippos*, comme nous l'avons vu, l'action de monter.

Ces emprunts faits par les Hellènes, à la langue des Pélasges sont communs et naturels, puisque

les Hellènes comme nous l'avons vu, sont et se disent des Pélasges. Si la forme a souvent changé dans les mots, le sens primitif s'y retrouve toujours.

Prenons au hasard quelques exemples :

L'homme, le ανηρ (anir) des Hellènes, n'est-ce pas le *nier*, homme de l'albanais ? La femme, le γονη des Hellènes n'est-ce pas la même idée que la *piédh*, l'accoucheuse de la langue albanaise ?

Ζώζω (sosso) sauver, guérir, dérive, disent les linguistes grecs de ϛοος sain et sauf. N'est-ce pas le *shnosh* de l'albanais qui veut dire bien portant ?

De même Σωφρονιϛμὸς dériverait aussi de ϛοος et de φρὴν, esprit. Nous venons de voir que ϛοος est le *shnosh* albanais ; si nous disons que le φρὴν esprit, est le même mot que *frym*, souffle, âme en albanais, le *sofronismos* grec était le, *shnosh-frym,* le sain d'esprit des Albanais.

Οδος, route ; μορὸς, fou ; μωρία, folie, ne sont-ce pas des expressions identiques à *udh*, route ; *mâr*, fou et *marí*, folie, qu'emploient les albanais ?

Le pain s'appelle en grec ancien αρτος. Nous trouvons dans ce mot deux racines originelles qui sont pour ainsi dire la raison du pain. *Ar*, c'est le champ labouré et *tok*, toute terre labourable quand elle est déterminée, comme dans ce mot. Ainsi

l'on dit *ar-buk* comme *tok-buk*, qui désignent des champs dans lesquels on cultive le froment, le maïs et même le seigle, qui sont, comme chacun le sait, les éléments constitutifs du pain. En unissant donc les deux racines *ar* et *tok*, pour faire le mot ἄρτος, les anciens Hellènes désignaient par là le fruit des champs labourés.

Ceci nous ramène à donner l'origine du mot *agriculture*, qui en grec se dit : Γεωργιά. Les linguistes grecs disent que la racine de ce mot est Γέ, terre en général et ἔργον, travail. Mais le Γέ grec, n'est rien autre chose que le *dhé* albanais, qui a le même sens. Εργον, dériverait de *rkgjã* (prononcez rrghian) qui en albanais veut dire argent, richesses, dérivant lui-même de *rhui* garder conserver, et de *gjã* biens, richesses. L'agriculture donc c'est la richesse, résultant du travail de la terre : la terre garde les richesses que l'agriculture, ou travail de la terre, met à découvert.

Prenons maintenant un mot français dérivant du grec : Docimasie, ou l'art de l'essayeur dérivant de δοκιμάζω j'essaie. L'art de l'essayeur a pour but de déterminer les proportions des éléments qui entrent dans tout échantillon de matière minérale, végétale ou animale.

La langue albanaise nous donne la phrase suivante *dot kên mat*, qui se traduit, *ils auront à*

mesurer. *Dot-kên* est le futur volitif du verbe *me pâs*, avoir, et *mat* est l'infinitif passé du verbe *me mat*. De *dotkenmat* à δοκιμαζω la transformation est toute classique. Le *dot* a dû être adouci par l'adjonction de la demi-voyelle aspirée *h*, et a donné le *dho* ; également la syllabe dûre *ken* a été remplacée par la syllabe plus douce *ki* ; l'explosive *t* se changeant en sifflante *s*, et en ajoutant la suffixe finale grecque *o*, on a le *dhokimaso*, dhokimaxo, dhokimassia et tous les autres dérivés, qui tous renferment l'idée exprimée par les racines de la langue-mère, et qui disent qu'ils auront à mesurer, idée concrète du mot *docimasie*.

Pour en finir, nous allons donner un exemple de la forme dérivée des mots de la langue albanaise.

Les mots *kulm*, faîte ; *kuló* paître ; *kulâr*, joug ; *perkul*, plier, abaisser dérivent tous du mot *ul*, descendre.

Kulm, c'est le point au de là duquel on ne peut plus monter et d'où l'on doit forcément descendre ; c'est la figure géométrique d'un faîte, d'une division qui se représente mécaniquement par un bâton ou une barre de fer que l'on plie ; dans cet acte nous trouvons le mot *perkul*, plier, qui dérive de *prā-kulm*, déterminer le faîte, d'où *perkul*. *Kulm* lui-même de *ka-ul-malit*, ici descend la montagne.

Kulô veut dire paître ; or, pour paître, pour brouter l'herbe des prairies, l'animal baisse la tête et détermine au garrot un pli, un faîte, avec les deux lignes du cou et de l'échine. L'idée dominante donc de l'homme qui voyait paître les animaux ne fut pas qu'ils broutaient l'herbe, mais qu'ils pliaient le cou.

De même que pour brouter l'herbe, le bœuf, sous le joug, baisse la tête et détermine le même pli sur son garrot, aussi le joug a-t-il été appelé *Kulâr*, qui dérive de *Ka-ul-n'ar* qui se traduit : *bœuf abaisse vers champ*, sous entendu la tête ; de *Ka-ul-n'ar*, il a été très simple de faire le mot *Kulâr*.

Après ce que nous venons de voir, il serait regrettable, croyons-nous, que les linguistes et les philologues, que la science, en un mot, ne mette pas tout en œuvre, pour fouiller ce pays et cette langue qui serait déjà morte sans la valeur de ces fiers descendants des Pélasges, qui ont su résister depuis des milliers de siècles, pour le bonheur de la science de nos origines, à toutes les influences transformatrices des âges.

Recherchons encore, pour clore ce chapitre, s'il existe, dans l'expression de la physionomie qui accompagne le langage de ce peuple et dans l'analyse des bruits et sons imitatifs, quelque

caractère qui dise l'antiquité de l'albanais et de sa langue.

Le rire en albanais se dit, *qésh* ; en prononçant ce mot on rit, car, la bouche s'entrouvre et les coins des lèvres s'allongent, tandis que les bords des yeux ont ce plissement caractéristique qui fait dire en Orient : qui trop rit se ride vite.

Le contraire a lieu avec l'action de pleurer, qui se dit *Kiâ*. La bouche s'arrondit et la figure se tend en s'allongeant, résultat de la phonétique *â* longue.

Vâi, gémissements, pleurs, a la même caractéristique pour la même cause ; c'est le *wail*, gémir des anglais ; le *oïle*, se lamenter des femme fidjiennes [1].

Tèsh, éternuer, c'est le *Kchu* sanscrit.

Pshtym, cracher, c'est le *hût-hû* sanscrit ; le φτύω grec.

Frhȳ, souffle, dit bien l'action de souffler.

Shfrhȳ, soulager, nous montre assez une poitrine qui se soulève et soupire de soulagement, c'est d'ailleurs, comme le mot le dit, beaucoup de souffle, *shum-frhȳ*.

Sharhû, scier, est bien plus expressif que *Kra-Kra* et *Kra-Kacha* du sanscrit, car la scie fait bien

1. Zaborowski. L'origine du langage.

plutôt *Chrrou-chrou* que *Kra-Kra*. *Shar*, d'ailleurs, désignant la scie, et *ca* (pron. tcha) désignant l'action de fendre, celle de scier serait fendre le bois avec le bruit caractéristique de la scie, *rhû*.

Hyp ou *hip*, monter, indique bien, avec l'*h* aspirée, la nécessité d'une aspiration supplémentaire, qui était surtout indispensable, alors que les premiers hommes montaient sur les cheveaux sans selle.

Kor, moissonner, dit bien le bruit de la faucille dentée qui crie sur les brins ou tiges des céréales, tandis que *Kossit*, faucher, donne ce sifflement caractéristique plus doux, de la faux qui abat le foin.

Bouillir en albanais se dit *wlû*, bruit qui, répété indique le bouillonnement de l'eau ; il vaut bien le *chichita* des bouddhistes.

Ziérm, c'est le feu flambant dans le foyer et qui devait être alimenté en ces temps-là par le bois vert. *Shknî*, n'est pas à dédaigner comme imitation des étincelles qui éclatent en laissant toujours dominer le bruit du bois vert qui fuse *Sh*.

Kôl, n'est-ce pas bien là la toux ?

Shî, n'est-ce pas le bruit de la chute de la pluie dans les forêts, à travers les feuilles et les branches des arbres ?

Bréshn, n'est-ce pas le bruit de la grêle ?

Rhfé, n'est-ce pas le souffle de la foudre ? Ce mot d'ailleurs est dérivé de *Rē*, nuage et *frym*, c'est-à-dire souffle, âme, esprit du nuage.

Fijét, dormir ; *fik* éteindre, ne donnent-ils pas, tous les deux, avec la sifflante *f*, l'idée du souffle ? C'est d'ailleurs aussi un mot dérivé, puisque *fijét* dérive de *fik-jét* éteint la vie, ce que nous appelons l'image de la mort ; et *fik* lui-même, nous dit, *frhym-hik*, le souffle s'enfuit.

Mish, viande, donne l'idée d'une chose nourrissante puisque l'origine de ce mot se trouve dans *Maïm*, gras et *shum* beaucoup, c'est-à-dire que la viande engraisse.

Puskh, fusil, mot tout à fait nouveau, vaut bien le *pupuhi*, le *pu*, le *um-pu*, des sauvage. En effet, *pu*, c'est le bruit du silex qui s'abat sur le bassinet, la poudre prend feu en même temps que jaillit l'étincelle, et la syllabe *shk* imite cette situation, puisque *sh* est la sifflante aspirée qui imite le bruit de la poudre du bassinet qui fuse et la syllabe *shk*, diminutive explosive de *shkni* nous montre l'étincelle.

Quant aux cris des animaux, il semblerait que les Pélasges, se sont fort peu occupés de les imiter. Sans doute, les mille bruits et voix de la nature tertiaire étaient plus imposants pour eux, et les quelques imitations qui existent dans leur langue

sont, croyons-nous, essentiellement quaternaires, c'est-à-dire de l'époque où les hommes avaient déjà domestiqué certains animaux.

Ainsi, le hennissement du cheval se dit *Hinjilon* (prononcez *hignilone*) ; lorsque le cheval est fatigué et souffle, comme s'il éternuait, on dit *Turfulon* (tourfoulone).

Le chien qui aboie se dit *léh* ; lorsqu'il pleure *ungron.*

Le chat fait *mijau* (miaou).

Les poules, *kokoriz* ; le coq, *kikaki*, chante.

L'âne, qui braie, *bértêt.*

Le oiseaux en général font *ci-cin* (tchin-tchine).

La poule avec ses poussins, *Kluk* (Klouk). La tourterelle, *Kumrija* demande où elle doit rester; la chouette, *Kukuvazh* ou *Kukuvaj*, se lamente et est fatale, etc., etc.

IV

En partant des principes de linguistique énoncés par M. Hovelacque, la langue albanaise ne serait pas actuellement monosyllabique ou isolante, mais une langue agglutinante.

Comme les langues-mère cependant elle fut isolante tout d'abord, et ce qui la caractérise des autres langues, c'est qu'elle a conservé, sinon toutes, au moins la majeure partie de ses racines monosyllabiques dans leur pureté originelle.

Suivant l'autorité en la matière, que nous citons plus haut, ces racines-mots, comme les appelle M. Hovelacque, ne doivent éveiller qu'une idée essentiellement générale, sans indication de personne, de genre, de nombre, de temps ou de mode. « La « langue, dans cette première étape, n'est formée « que d'éléments dont le sens est général : point « de suffixes, point de préfixes, aucune modifica- « tions, quelle quelle soit, qui puisse indiquer une « relation, un rapport quelconque. »

Tels doivent être les mots-racines monosyllabiques d'une langue originelle, ou langue-mère.

Plus loin, en exposant la seconde forme des langues, l'agglutination, dit M. Hovelacque, que les mots formés par l'agglomération de plusieurs racines, ces dernières, sauf celle qui représente l'idée principale, tout en perdant leur valeur principale, indépendante, possèdent encore une portée individuelle, mais toute relative. En un mot, les racines affixes à une racine principale, « auront pour rôle de déterminer les modes d'être « ou d'action de l'élément en question », c'est-à-dire de la racine invariable qui, dans ce mot formé à nouveau, a conservé toute sa valeur primitive.

Ainsi, la racine *fal*, pardonner, donnera, *un falshé*, je pardonnais à l'imparfait de l'indicatif; *un t'falshé*, que je pardonnasse, et *falsha*, à l'augural, que je puisse pardonner.

Dans ce dernier mot, *fal* conserve sa valeur qui est pardonner, mais *sha* qui est aussi une racine, perd totalement la sienne puisqu'elle signifie, à elle seule, *moquer* et en changeant de forme, ou plutôt de valeur, et explique la manière d'être de *fal*.

Prenons un autre exemple :

Bâr désigne un fardeau ; *bârt* est une racine verbale qui signifie porter ; *bârtz* est un nom dé-

signant la porteuse (l'homme n'est jamais porteur chez l'albanais, c'est l'attribut de la femme, de la femelle).

Suivant M. Hovelacque, nous avons ici une vraie dérivation par suffixes, représentée par *Rr*. Nous aurions la même chose pour *gjû*, lance, chasse et *gjûtar* chasseur, lanceur ; *vnésht*, vigne et *vishtur*, gardien des vignes, etc., etc.

Mais si nous prenons un monosyllabe simple, comme par exemple *thik*, couteau, tout ce qui est, ou a l'air d'être tranchant, nous trouvons deux racines écourtées dans ce mot, *thí*, cochon et *ik*, fuis, qui ont chacune un sens concrèt défini, et perdent toutes les deux leur valeur primitive en formant, par leur réunion, un mot ne conservant aucun lien avec l'une ou l'autre des deux racines qui le composent. Or, les affixations n'ayant déterminé ni mode d'être, ni mode d'action de l'un ou de l'autre des deux éléments constituants, le le mot résultant *thik* ne saurait être, ni un mot agglutiné, ni un mot dérivé, mais tout simplement un mot essentiellement isolant, que nous croyons pouvoir appeler racine.

Il n'en serait pas de même, par exemple du mot *shâr*, scie. Ce mot, s'il avait la forme chuintante qu'il devait avoir à l'origine, c'est-à-dire si *shâr* est une transformation du mot *câr* (prononcez

Tchar), les deux racines agglutinées seraient *câ* et *âr*, la première disant fendre et la seconde champ labouré. On pourrait à la rigueur établir une relation entre scier, fendre et le champ labouré, ce dernier étant ouvert, fendu par la charrue, comme la scie ouvre et fend une pièce de bois qu'elle attaque. *Shâr*, donc serait réellement un mot agglutiné, et les mots racines isolants qui le composent seraient *shâ* pour *câ* et *ar*. *Shâr*, en dernière analyse ne serait pas, en conséquence un mot-racine.

Nous résumons : tous les sons, accompagnés de suffixes et de préfixes, et constituant un mot monosyllabique, seront des mots-racines, toutes les fois qu'en les décomposant, les éléments restent ce qu'ils étaient dans le mot, c'est-à-dire conservent leur valeur première qui n'aurait aucun rapport avec le mot dans lequel ils se seraient trouvés, comme dans *thik*. Au contraire, les monosyllabes ne seront pas des mots-racines, alors que les éléments constituant détermineront la manière d'être du mot qu'ils forment, comme dans le mot *Shâr*.

Ceci posé, arrivons à la grammaire.

Les mots de la langue albanaise sont composés de lettres, qu'on peut classer, comme dans les autres langues, en lettres phonétiques ou voyel-

les, en explosives, ou consonnes, diversement accentuées.

Les phonétiques de la langue albanaise sont les suivantes :

1°. Primitives radicales, a, e, i.

2°. Secondaires conséquentes, o, u (ou) y (u).

3°. Primitives et secondaires nasales, a, e, i, o, u, y.

4°. Seule diphtongue vraie, j, se prononçant *ié*.

Ces voyelles sont accentuées par l'accent aigu, par l'accent grave et par l'accent circonflexe.

Le premier se met sur toutes les voyelles, sauf *y*, lorsque ces voyelles ne sont ni muettes, ni brèves, ni longues et ni nasales ; le second se met sur les voyelles terminales d'un mot qui doit se prononcer avec force ; le troisième, sur toutes les voyelles qui sont longues, pour éviter de doubler cette voyelle.

Aux six voyelles donc organiques a, e, i, o, u, y viennent se joindre les six nasales et seize voyelles accentuées sur dix-huit qui auraient dû exister, *y* aigu et *y* grave n'existant pas.

En plus nous trouvons la voyelle diphtongue *j* (ié), qui ajoutée aux précédentes donne un total de ***29 voyelles*** phonétiques simples accentuées et non accentuées.

En dehors de ces voyelles, la voyelle diphtongue *j*, constitue, avec les six voyelles organiques, accentuées ou non les vraies diphtongues de la langue qui nous occupe, qui sont au nombre de quatorze, sur *vingt-quatre* qu'elle aurait pu avoir. Ce sont : ja, je, jo, ju, jy, ji, jé, jî, jè, jò, jê, jû, jè, jà.

Les autres diphtongues, ne déterminant pas iatus, nous donnent une série de *vingt-deux* phonétiques, sur trente qui auraient pu exister, [1] sans compter les formes accentuées.

Somme toute, un total de soixante-quinze sous-phonétiques distinctes, qui, incontestablement, caractérisent une langue richissime, et qui a peu perdu de son caractère primitif, étant donné une prononciation toute spéciale, qui indique une époque où la grammaire faisait complètement défaut, et pendant le cours de laquelle la nature s'était chargée d'instruire son préféré.

Les consonnes, ou bruits explosifs, sifflants, roulants, claquants, etc., etc., sont au nombre de trente et une.

B, c, d, f, g, h, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, w, x, m, n, dh, gf, nj, lh, rh, sh, th, ng.

1. Nous ferons remarquer que nous ne connaissons pas encore assez la langue pour qu'il ne nous ait pas échappé quelques sons qui ne figurent pas dans cette liste.

Les lettres, b, d, k, l, m, n, p, t, f, h, s, v, w, r, z se prononcent comme en italien.

Les lettres c, g, q, y, x, m, n, dh, gj, nj, lh, rh, sh, th, xh, zh, ng, se prononcent de la manière suivante.

c, comme *tch* dans *Tchèque* ; Ex : *Cál* (tchal) boiteux ; *g*, comme *gh*, (pharyngien) ; Ex : *Gaz* (ghaz) rire ; *q*, comme le *k* (medio-lingual medio-palatal), comme dans *Qiosque* c'est presque le x grec ancien. *y*, comme l'*u* français ; Ex : *Shqyptar* (Chqiuptar) Albanais, correspondant à *fils d'aigle*. *x*, comme le *j* français ; Ex : *Xélé* (Jélé) haillons. — *m* et *n*, toutes les deux nasales. La prononciation de ces deux lettres est très difficile dans cette langue, lorsqu'elles précèdent une consonne. Dans l'Albanie du sud (Tosquerie) on a perdu le son nasal que l'on remplace par un *d*. Ainsi par exemple : *Nālet* qui se prononce nasal en Gbéguerie, se prononce *Ndalet* en Tosquerie. *Me shēnrit*, briller, devient *shendrit*. *Me mērthye* (merthué) clouer, devient, *me mderthye*.

dh se prononce comme le ð grec : Ex: *Dhé*, terre.

gj — entre *g* et *k*, comme le *Kief* persan. Ex : Gjak (Ghiak) sang.

nj — comme *gn* italien. Ex : *Nji* (gni) un.

lh — — deux *l* (prolinguo gingivo-palatal). C'est une des lettres del'alphabet les plus

difficiles à prononcer ; elle remplace l'ancienne lettre *édhé*. Exemple : *Lhom* (fange). *rh*, comme deur *r* fort. Ex : Rhézé (rrézé) Rayon.

Sh, comme le *ch* français : Ex, *Shí* (chii), pluie.

th, comme le θ grec, ou *th* anglais dans *thauk* ; Ex. *thye* (thue) casser.

xh, comme le *g* italien, précédent *e*, *i*, dans *Già*, déjà.

zh, comme *dz* et *tz*. Ex : *Dzhen* (Dzen) apprend ; *Zhizh* (tzitz) téton.

ng (naso-guttural). Dans la prononciation de cette lettre double, le son nasal de *n*, disparaît en quelque sorte, après l'avoir passé au *g* guttural, de tel sorte que cette dernière lettre devient à son tour nasal. Ex. *ngréh*, bâtir ; *ngordh*, mourir ou plutôt *roidir* ; *ngá*, courir, se prononcent *nghréh*, *nghordh*, *nghâ*.

En résumé, nous trouvons dans la langue albanaise, *soixante-quinze sons ou voyelles* et *trente et une consonnes ou bruits*, qui représentent *cēnt six éléments* utilisables pour la formation des mots de cette langue.

Quelques remarques sur cet alphabet sont ici nécessaires.

En premier lieu il faut reconnaître que la phonétique dominante des consonnes est plutôt dure : les nasales, les gutturales, les sifflantes et les

roulantes, toujours dures, sont cependant souvent adoucies par l'aspirée *h* qui est d'un usage très-fréquent dans la langue. Les voyelles, toutes susceptibles de devenir nasales, sauf la double voyelle *j*, subissent, elles aussi, souvent, le voisinage d'une explosive nasale ou gutturale, alors qu'elles ne le sont pas elles-mêmes en la forme ; ici aussi, la double voyelle *j* agit alors pour les voyelles, comme l'*h* aspirée pour les consonnes.

Une seconde remarque est à enregistrer relativement à la différence de prononciation des Tosques (albanais du sud) et des Ghuéges (albanais du nord). Les premiers ont rendu la langue albanaise encore plus dure qu'elle ne l'est en réduisant le plus possible l'emploi de l'aspirée *h* et en ajoutant aux nasales, déjà fortes par elles-mêmes, l'explosive *d*.

On peut soutenir que cette différence de prononciation, tient aux contacts plus fréquents que les Tosques eurent avec les Hellènes, ces premiers Pélasges qui se sont détachés de la branche-mère. Ces albanais actuels du sud, comme les Thessaliens et les Epirotes plus anciens, comme les Eoliens et les Doriens, encore plus anciens, parlent actuellement avec la phonétique dûre, caractérisée par la suppression des consonnes aspirées qu'ils remplacent par des consonnes dures, et par l'emploi

excessivement fréquent de l'explosive dentale *d*. Et c'est là, quoiqu'on en dise, la seule différence dans la prononciation.

La vrai phonétique de la langue albanaise doit être recherchée dans le nord albanais, chez les Ghuéges ; se sont ces derniers d'ailleurs qui résistèrent toujours et seuls à tous les efforts que firent leurs voisins pour les envahirent. Aucune histoire ne dit que la Ghuéguerie a été jamais soumise avant les Osmanlis. Tous les conquérants n'ont réussi qu'à refouler dans leurs montagnes boisées ou sur leurs plateaux rocheux inexpugnables, ces peuples qui savaient s'y retrancher et défier les envahisseurs. Aussi, si l'on découvre, sur une infinité de points, les traces des anciens Pélasges préhistoriques, auxquels ont succédé les constructeurs des travaux Cyclopéens, qui ont fait époque dans l'histoire, on rechercherait vainement les traces uniquement du passage par exemple des armées romaines, qui ont toujours contourné la Ghuéguerie, par la Tosquerie, pour passer en Macédoine.

Une troisième caractéristique de l'alphabet albanais, se trouve dans les diphtongues, qui constituent une forme phonétique largement utilisée. Toutes, sans aucune exception, sont de vraies diphtongues. Seul le mot *voe* qui veut dire,

œuf, se prononce aujourd'hui, dans quelques points isolés du territoire des Shkyptars, comme si la diphtongue *œ* véritable était fausse, et l'on dit *veu*. Il est à remarquer que la langue albanaïse a conservé, comme nous l'avons déjà vu, trente-six diphtongues sur 54 qu'elle aurait pu avoir. On saisira l'importance de ce fait, en enregistrant, que la langue des Hellènes n'en a conservé que neuf, dont cinq même tendent à disparaître de jour en jour ; que le sanskrit n'en possède que deux ; que le latin n'en conserve plus qu'une ; que le zend et le perse utilisent uniquement les deux diphtongues de la langue commune indo-européenne ; que l'espagnol et l'italien font usage de deux et enfin que le français, n'en emploie que quatre.

Sans ces diphtongues, la langue albanaise, avec ses nombreuses nasales, gutturales et naso-gutturales, aurait été d'un dûr cassant incroyable ; la seconde voyelle de la diphtongue semble adoucir la roideur de la première

Ainsi, par exemple, *piék*, cuit est moins dûr que *piek ; viérh* pendre est plus doux que *vierh* : les Tosques prononcent sans faire sentir l'*e* et disent *pik* et *virh*.

Mais c'est surtout dans les mots se terminant par les voyelles dures *u* et *y*, que l'utilisation

d'un *e* muet semble toute indiquée pour adoucir la phonétique terminale. Lorsque cet *e* muet ne doit pas s'ajouter à la suite de ces deux lettres, c'est que la phonétique finale en *u* et *y* est nasale. Et cette règle ne présente aucune exception. Ex: *Shtȳ*, pousser, *prū*, apporter ici; *vū*, mettre, se prononçant, *Chtûn, proûn* et *voûn*, c'est-à-dire nasonnés, l'*e* muet n'existe pas; tandis que *Shkue, lye, thye,* se prononceraient euphoniquement: *Chkoué*, *lué*, *thué*. Cet *e* cependant doit être prononcé comme en passant dessus, nullement accentué.

Quant à l'*x* des langues indo-européennes, elle n'existe pas dans la langue albanaise. Cette consonne est le résultat du *ks* ou du *kth*, comme dans les mots *ksolha*, cabane et *kthélh*, profond. Presque tous ceux qui ne connaissent pas la phonétique de cette langue prononcent *xola* et *xéla*; les Tosques tendent à cette dernière prononciation.

Enregistrons enfin une dernière remarque qui a aussi son importance. La négative *nuk*, ne pas, se remplace presque toujours par les consonnes chuintantes *s, sh* qui se mettent au commencement des mots. C'est aussi une forme adoucissante. Ainsi: impérativement, en maître, en despote, on dira: *nuk dû*, je ne veux pas; poliment on dira *sdû*; de même *nuk banhét,* ça ne se fait pas, se dit

mieux *sbanhét* (*n* et *h* ne se lient pas, on prononce *sban-hét*).

En adoptant le classement des consonnes, suivant les règles de la linguistique, nous trouvons qu'aux six catégories de consonnes que cette science a adoptées, correspondent les lettres suivantes de l'alphabet albanais.

1re Catégorie : Consonnes gutturales : g, k, q, ng, rh, h.

2me Catégorie : Consonnes chuintantes : s, x, c, sh, xh.

3me Catégorie : Consonnes dentales : d, t, z, dh, *th*, zh.

4me Catégorie : Consonnes labiales : b, f, p, v, w.

5me Catégorie : Consonnes nasales : m, n, m̄, n̄, nj.

6me Catégorie : Consonnes liquides : l, r, lh, gj.

La liquide *ng* est naso-gutturale ; *rh* est liquido-gutturale ; la liquide *lh* tient un tant soit peu de *dh*, mais avec cela la bouche est complètement pleine pour la prononcer, ce qui n'est pas pour la dentale sèche *dh*. La dentale *zh* tient un peu des chuintantes et a deux sons, qu'on ne peut saisir que par l'expérience : tantôt elle se prononce *dz*, et tantôt *tz*. Les nasales *m* et *n* simples de la lan-

gue indo-européenne se redoublent en quelque sorte en albanais et deviennent doublement nasales : les Tosques, pour indiquer ce redoublement font suivre ces consonnes d'un *d*, les lettres donc que nous avons représentées comme nasales doubles, seraient, *md* pour $\bar{m}$ et *nd* pour $\bar{n}$, dans le dialecte du sud albanais.

Tel est l'alphabet albanais.

Si à ces éléments, à cet imposant alphabet naturel, nullement cherché, ni travaillé, puisque nous ne l'écrivons qu'aujourd'hui seulement, alors qu'il y a des milliers d'années qu'il s'est formé de lui-même dans la langue parlée par les Pélasges et qui se parle encore en Albanie ; si, disons-nous à ces éléments essentiels radicaux, nous rapprochons la situation du Primate dans la nature, à l'aurore des premiers essais du langage articulé, nous sommes obligé de reconnaître, dans la langue albanaise, le cachet d'une langue toute primitive.

Cette langue fut dure, criarde, gutturale, profonde, chuintante, caractéristique et euphonique par le fait du monosyllabique originel, comme la nature de ces temps reculés, comme l'animal, le primate, l'antropomorphe, l'homme, en un mot, qui l'habitait.

Nous avons déjà vu, que certains mots ont ce caractère d'actualité préhistorique, dont on ne

saurait méconnaître la valeur, au point de vue des premières impressions, qui ont dû stigmatiser dans le cerveau de l'homme primitif, les grands traits d'une époque dont nous ne pourrions même pas invoquer l'ombre d'un souvenir, si nous n'avions la fable et le mythe qui ont conservé, sous l'attrayante figure de l'allégorie, l'histoire de nos origines.

Si des études paléontologiques, si des recherches archéologiques pouvaient être faites dans l'ancien pays des Pélasges ; si la tombe pouvait être violée, si l'homme, le squelette de l'homme pouvait tomber sous la main intelligente du spécialiste, et si le sol pouvait être fouillé scientifiquement, que de découvertes, que de surprises ne viendraient pas souligner les caractéristiques des temps passés et satisfaire la curiosité des infatigables pionniers de la science !

Nous croyons déjà avoir beaucoup fait, en signalant un coin de terre, au sein du continent le plus civilisé du monde entier, qui est, nous l'affirmons, moins connu que les déserts de l'Afrique. On a écrit souvent sur ce peuple, sur ce pays, sur sa langue, mais ça a été malheureusement toujours par ouï-dire. Ce n'est pas en habitant les grands centres, plus ou moins civilisés de l'Albanie, qu'on peut avoir la prétention de connaître le

pays, la langue et les mœurs du peuple qui l'habite. Ce n'est pas en traversant en touriste des contrées pareilles, et en suivant les grandes routes, que l'on peut juger un peuple qui a conservé sa langue et son indépendance, grâce à une instinctive méfiance contre l'étranger qui ne peut en aucune manière se mettre en rapports directs avec lui, et conséquemment dans les yeux et la parole duquel, l'indigène ne saura deviner le mobile de sa présence malgré cette perspicacité instinctive remarquable, que le transformisme civilisateur n'a pas pu encore détruire chez lui.

Nous parlons en connaisseur ; nous avons vécu avec le riche comme avec le pauvre ; nous avons mangé le pain au sel et couché souvent sur les feuilles sèches comme ce dernier ; nous avons parlé sa langue, nous avons exploré tous les sentiers, nous ne dirons pas de voleurs, mais ceux du *gjaksor,* de celui qui doit un sang, qui fuit les grands centres, qui se nourrit de ce qu'il trouve et couche à la belle étoile.

C'est ainsi que nous avons pu connaître et comprendre ce pays.

V

Nous venons de passer en revue toutes les lettres de l'alphabet albanais qui sont nécessaires pour la formation des mots de cette langue.

Nous ne nous occuperons que plus loin de la subdivision des mots, qui, grammaticalement, forment le discours ; ce qui revient à dire que nous ne parlerons pas encore du nom, du pronom, du verbe, de l'adjectif, etc., etc.

Pour établir l'ancienneté de cette langue, autant qu'il se peut, nous allons rassembler en divers groupes les mots monosyllabiques, qui représentent un seul sens complet par eux-mêmes et peuvent conséquemment être considérés comme des mots-racines.

Dans ces mots, nous ne considérerons pas comme tels les mots dont les éléments constituant sont uniquement des voyelles ; nous ne classerons pas non plus les expressions interjectives, excla-

matives qui peuvent appartenir par leur tournure au langage inarticulé de l'animal.

Notre étude donc se concentrera sur cinq groupes de mots :

1er groupe : Un son et une explosive préfixe.

2me groupe : Un son et une explosive suffixe.

3me groupe : Un son et plusieurs explosives préfixes.

4me groupe : Un son et plusieurs explosives suffixes.

5me groupe : Un son intercalé entre deux ou plusieurs explosives, préfixes ou suffixes.

Tous ces groupes ne donnant qu'une seule émission de voix.

Nous commencerons à classer les mots constitués avec des diphtongues, qui constituent la 1re série.

Nous aurons conséquemment :

1er groupe : Diphtongue et préfixe : 29 mots.

Vâi, lamentations, pleurs ; *kiâ*, pleurer ; *kié* couper les sarments ; *giâ*, ressembler ; *zîe*, cuire ; *kió*, cette ; *viũ*, onomatopée, bruit ou plutôt sifflement d'une pierre lancée ; *vóe*, œuf ; *moi*, mois ; *luã*, lion ; *lîa*, petite vérole ; *rhûe*, raser ; *lye*, tâcher ; *thye*, casser ; *nye*, salir ; *voi*, huile ; *vói*, pondre ; *héi*, glaçons qui se suspendent aux gout-

tières ; *thoi*, ongle ; *fâi*, faute ; *nue*, nœud ; *hûi*, bouderie ; *sûe*, enseigner ; *kûe*, donner à manger aux enfants ; *cue*, lever ; *goi*, bouche ; *kriû*, créer ; *knei*, ici ; *hîe*, avenant ; *zia*, disette.

2me groupe : Diphtongue et suffixe : 13 mots.

âir, l'espace, le vide ; *uik*, loup ; *jiosh*, battre-froid ; *âulh* [1], vapeurs invisibles ; *iav*, semaine ; *iét*, la vie ; *jiozh*, parasite ; *égjr*, seigle : *éigr*, sauvage ; *ârh*, noyer (arbre) ; *ân*, coté : *as*, ni ; *aq*, tant.

3me groupe : Diphtongue et plusieurs préfixes : 19 mots.

Shkûe, aller ; *kthŷe*, retourner ; *shkŷe*, déchirer : *grûe*, femme ; *brie*, cornes ; *pshtue*, sauver ; *shtue*, augmenter ; *blue*, moudre ; *mlue*, couvrir ; *lshue*, laisser-aller ; *trhue*, blasphémer ; *prue*, éviter ; *shtrue*, dresser ; *knue*, chanter ; *gjiû*, genou ; *gjîu*, sein ; *rhshâi*, serpent venimeux ; *ftue*, coing ; *broi*, balancement.

4me Groupe : Diphtongue et plusieurs suffixes : 1 mot.

Jasht, dehors.

1. Les dérivés de ce mot ont perdu l'*u* qui a été remplacé par le *v*, comme, *vlhu*, bouillir ; *vâlh*, brûlant, etc.

5me Groupe : Diphtongue intercalée entre deux ou diverses affixes : 57 mots.

Tierh, tisser ; *mait*, tenir, garder ; *wierh*, pendre ; *bierh*, perdre ; *zierh*, ôter ; *hiedh*, lancer ; *mūet*, dépasser ; *niék*, suivre ; *piék*, rôtir ; *thuer*, tresser une haie ; *viedh*, voler (voleur) ; *diég*, brûler ; *zgièdh*, choisir ; *shpêit*, rapide ; *luit*, jouer ; *ruit*, garder ; *diérg*, descendre ; *diath*, fromage ; *dial*, garçon ; *sqiap*, bouc ; *ziârm*, *ziérm*, feu ; *nîer*, homme ; *giât*, long ; *giān*, large ; *vàiz*, fille, vierge ; *mièr*, pauvre ; *drêit*, vérité ; *dielh*, soleil ; *qielh*, ciel ; *viét*, année ; *viésht*, automne ; *viéft*, valoir ; *viâm*, gras ; *violzh*, violette ; *void*, aller ; *miâl*, miel ; *miék*, médecin ; *kiép*, coudre ; *diép*, berceau ; *hiék*, ôter ; *gjiūnh*, langue ; *déidh*, veines ; *fial*, parole ; *straizh*, gibecière, giberne ; *stēin*, mèche de lampe ; *voez* (veuz), rosée ; *shtielhzh*, terme d'une partie du métier ; *biésk*, forêt vierge ; *buint*, invitation à coucher et à dîner le soir ; *dierh*, perdre ; *gièlhz*, palais (bouche) ; *shoiz*, sole ; *niâlh*, anguille ; *zgjue*, alvéoles ; *miéft*, assez ; *diath*, droit (bras) ; *kreit*, totalement.

Ces diphtongues, comme on le voit sont d'un emploi très fréquent. Dans les déclinaisons et dans les conjugaisons, elles sont encore plus employées. Nous aurions pu collectionner encore un plus grand

nombre de ce genre de mots monosyllabiques, si nous avions considéré la diphtongue spéciale *j*.

IIe Série.

1er Groupe : Voyelles simples, accentuées ou non, et préfixe.

Avec la labiale b : *bâ*, faire ; *bé* serment ; *bî* tomber ; *bī*, germer ; *bŷ*, eau, onomatopée imitant la pluie qui tombe.

Avec la chuintante c : *câ*, fendre ; *cô*, envoyer.

Avec la dentale d : *dâ*, partager ; *dê*, souler ; *dy*, deux.

Avec la labiale f : *fā*, rassasié, gorgé ; *fé*, foi ; *fī*, lessive ; *fty*, pêcher.

Avec la gutturale h : *hâ*, manger ; *hī*, cendre ; *hū*, pieux ; *hî*, entrer.

— — k : *kâ*, bœuf ; *ku*, où.

Avec la liquide l : *lâ*, laver ; *lé*, naître ; *lī*, lin,

Avec la nasale m : *mı*, souris ; *ma*, plus.

— — n : *nē*, étaler, étendre ; *nî*, écouter : *nū*, faim.

Avec la labiale p ; *pâ*, voir ; *pē*, fil ; *pî*, boire ; *po*, oui.

Avec la gutturale q : *qî*, le coït ; *qī*, agneau.

Avec la liquide r : *râ*, tomber ; *rē*, nuage ; *rî*, rester ; *ri*, jeune (fem. ré).

Avec la chuintante s : *sȳ*, œil ; *sy*, se lancer sur....

Avec la dentale t : *tâ*, rester sur ses pieds ébahi ; *ti*, toi.

Avec la labiale v : *vî*, canal d'irrigation ; *vū*, mettre ; *vy*, inconséquent.

— — w : *wâ*, gué.

Avec la dentale z : *zā*, voix, verbe ; *zî*, noir.

— — dh : *dhè*, terre ; *dhî*, aller à la selle ; *dhi*, chèvre.

Avec la liquide gj : *gji*, sein ; *gjû*, chasser.

Avec la nasale, nj : *nji*, un ;

Avec la liquide, lh : .....

Avec la gutturale, rh : .....

Avec la chuintante, sh : *shâ*, insulter ; *shā*, soupirer ; *shî*, pluie ; *shī*, balayer.

Avec la dentale, th : *thâ*, sécher ; *thî*, cochon ; *thī*, blanchir, pour les cheveux.

Avec la chuintante, xh : .....

Avec la dentale, zh : *zhê*, chauffer ; *zhī*, noircir.

Avec la gutturale, ng : *ngâ*, courir ; *ngē*, avoir le temps.

Le 1^er^ groupe de la II^e^ série, nous donne donc 65 mots-racines.

2^me^ groupe : voyelles simples, accentuées ou non et suffixes.

Avec la voyelle, a : *at*, père ou grand frère ; *am*, mère ; *ár*, champ ; *ardh*, venir.

Avec la voyelle, e : *ét*, soif ; *ézh*, marcher ; *érh*, ténèbres ; *êrh*, atmosphère.

Avec la voyelle, i : *iq*, puer ; *im*, très-fin ; *ik*, fuir.

Avec la voyelle, o : .....

Avec la voyelle, u : *úl*, abaisser ; *urh*, pont ; *un*, moi ; *údh*, route.

Avec la voyelle, y : .....

Le 2^me^ groupe de la II^e^ série nous donne donc 15 mots-racines.

3^me^ groupe : voyelles simples accentuées ou non et plusieurs préfixes.

Zbé, pâle ; *rhfê*, foudre ; *frÿ*, gonfler ; *shknî*, étincelle ; *lpî*, lécher ; *shpî*, maison ; *shpū*, apporter

ici ; *shpû,* casser ; *shky,* déchirer ; *vrâ,* tuer ; *trâ,* poutre ; *brī,* côte ; *prê,* couper ; *shtrī,* étendre ; *nrȳ,* fermer à clef ; *prū,* apporter ; *frȳ,* gonfler, souffler ; *shtȳ,* pousser, augmenter ; *wlâ,* frère ; *wlā,* carré potager ; *gjā,* richesses, possession ; *fmî,* enfants ; *blī,* tilleul ; *blî,* esturgeon ; *frē,* frein ; *drē,* cerf ; *ktu,* ici ; *prâ,* donc.

Le 3me groupe de la IIe série, nous donne donc, 28 mots-racines.

4me groupe : voyelles simples, accentuées ou non et plusieurs suffixes.

Ardh, venir ; *asht,* os ; *ashk,* copeaux ; *arn,* pièce de rapiéçage ; *idht,* amer ; *elb,* blé.

Le 4me groupe de la IIe série nous donne donc 6 mots-racines.

5me groupe : voyelles simples intercalées entre une ou plusieurs affixes.

Avec la labiale b, nous trouvons 41 mots-racines, qui sont :

Bârt, porter ; *bat,* lacet (piège) ; *bâlh,* front ; *bath,* fève ; *bèrh,* troupeau ; *bir,* trou ; *bôlh,* serpent ; *bôr,* neiges ; *bot,* temps ; *bozh,* flacon ; *buk,* pain ; *bûr,* homme fait ; *bub,* effraie ; *byq,* paille hachée ; *byth,* tronc d'arbre ; *but,* doux, mou ; *buz,* lèvres ; *bulk,* grillon ; *burg,* lieu ténébreux ;

brit, crier ; *bèzh*, appellation pour les agneaux ; *bisht*, queue ; *brisk*, petit couteau ; *breshk*, tortue ; *blet*, abeille ; *bêt*, bête, stupide ; *brum*, pâte ; *brég*, falaise, berge ; *brush*, peigne pour le lin ; *bûlh*, buffle ; *būnz*, motte de terre ; *brēnz*, ceinture, génération ; *bélbt*, bégayer ; *bôz*, millet et maïs fermenté qui constitue une boisson rafraîchissante, espèce de bière ; *bosht*, essieu ; *bark*, ventre ; *bish*, animaux sauvages ; *brav*, cadenas ; *bar*, médicament, herbe ; *bashk*, ensemble ; *bâlt*, boue.

Avec la chuintante c, nous trouvons 9 mots-racines qui sont :

Câl, boiteux ; *cik*, peu ; *ciq*, fille ; *cil*, ouvrir ; *cud*, curieux ; *cuk*, porc ; *cun*, garçon ; *cart*, gâter ; *cén*, mâchoire.

Avec la dentale, *d*, nous trouvons 28 mots-racines, qui sont :

Dâl, sortir ; *dam*, en pure perte ; *dâsh*, bouc ; *dazh*, chat ; *dath*, pour les pieds nu ; *dêk*, mourir ; *dét*, mer ; *derh*, porte ; *désh*, déshabillé ; *dêg*, cime en ombrelle des arbres ; *dit*, jour ; *dûk*, prince ; *dylh*, cire ; *dréq*, diable ; *drasht*, avoir peur ; *dasht*, aimer ; *derdh*, répandre ; *drédh*, tordre ; *dridh*, trembler ; *dlîr*, nettoyer ; *drom*, voie publique ; *dromzh*, miette ; *drâs*, planche ; *dor*, main ; *dlir*, propre ; *drug*, stérile ; *dushk*, feuilles sèches ; *dang*, tâche.

Avec la labiale f, nous trouvons 37 mots-racines, qui sont :

Fâl, pardonner ; *fâr*, semence ; *fat*, l'un ou l'autre des deux époux ; *fâlh*, sort ; *fēn*, vesse ; *fép*, vite ; *fêr*, épine, ronce ; *fiq*, figue ; *fik*, éteindre ; *filh*, éléphant ; *fis*, race ; *fît*, intrigue ; *fidh*, ranger en ordre ; *fish*, ensemble de parties dissemblables ; *fôl*, parler ; *fuk*, à l'inattendu ; *fûr*, four ; *fut*, remplir, bourrer ; *fût*, espèce de mouchoir de deuil ; *fush*, plaine ; *fyt*, gorge ; *ftyr*, visage ; *ftoft*, froid ; *flét*, page ; *frig*, peur ; *furk*, quenouille ; *flok*, cheveux ; *fūn*, fond ; *fydh*, flûte ; *flak*, flamme ; *flam*, rhume de cerveau ; *fâsh*, calme ; *flhanzh*, perdrix ; *filh*, directement, à la file ; *fshtīr*, difficilement ; *frȳnz*, roseau ; *flhig*, sale.

Avec la gutturale g, nous trouvons 18 mots-racines, qui sont :

Gaz, rire ; *gazh*, braise ; *gèm*, rameau ; *got*, verre ; *gozh*, coquillage ; *gûr*, pierre ; *gys*, moitié ; *gost*, festin ; *glazh*, excréments des oiseaux ; *griq*, troupeau de moutons et chèvres ; *gryk*, entrée, griffon, margelle ; *grop*, fosse ; *grith*, égratigner ; *grīnth*, guêpe ; *grôsh*, haricot ; *gān*, involontairement ; *grim*, petit morceau ; *gûlt*, flux.

Avec la gutturale h, nous trouvons, 20 mots-racines, qui sont :

Hâl, arête ; *hâp*, ouvrir complètement ; *hâr*,

ours ; *has*, heurter ; *hat*, digne ; *hān*, lune ; *hôlh*, mince ; *hyp*, *ou hip*, monter ; *hylh*, étoile ; *hup*, disparaître ; *hûn*, nez ; *hut*, fusil à pierre ; *hūn*. mesure de capacité dont quatre forment la charge *bâr* (100 kilos) ; *heg*, reste à jeter d'un repas ; *hûrt*, tranquille ; *hesht*, javelot ; *hêdh*, broche ; *helm*, poison ; *hîr*, opportunément.

Avec la gutturale k, nous trouvons 40 mots-racines, qui sont :

Kâl, cheval ; *kam*, pied ; *kap*, attraper ; *kar*, membre sexuel de l'homme ; *kalh*, allumer ; *kéq*, mal ; *kem*, encens ; *ken*, être (verbe) ; *ker*, osseux ; *kir*, torrent ; *koh*, temps (à) ; *kok*, crâne ; *korh*, moissonner ; *kot*, en vain ; *kôlh*, toux ; *kosh*, cuisse ; *kozh*, extrémité pointue des os ; *kup*, coupe, vase ; *kuq*, rouge ; *kut*, mesure, une coudée ; *kryq*, croix ; *kryp*, sel ; *kthèlh*, profond ; *knét*, marais ; *kin*, coin ; *kurth*, piège ; *kryq*, croix (partie du corps humain aux reins) ; *Kâlhz*, glane ; *kôs*, faux ; *kos*, lait caillé ; *krap*, carpe ; *kpuzh*, soulier ; *krym*, ver ; *knaq*, se divertir ; *kûr*, quand ; *kurh*, jamais ; *kurm*, morceau ; *krél*, frisé ; *kaq*, tant ; *kopsht*, jardin.

Avec la liquide l, nous trouvons 32 mots-racines, qui sont :

Làn, laisser ; *lak*, piège ; *lag*, mouiller ; *lâm*, emplacement où l'on bat le blé ; *lap*, nègre ; *lâr*,

laurier ; *lāsh*, pelote ; *lâsh*, crête de coq ; *lal*, frère ; *léh*, aboyer ; *lân*, laisser ; *liq*, une des pièces du métier ; *léq*, diviser en écheveaux les fils de la trame ; *lèz*, éruption de la peau ; *lèn*, gland du chêne ; *lig*, malade ; *lîr*, bon marché ; *lidh*, lier ; *lim*, lime ; *lis*, chêne ; *lug*, cuillère ; *lut*, prier ; *lush*, charogne ; *lop*, vache ; *lodh*, fatigué ; *lozh*, mon cher ; *lyp*, demander ; *lāng*, bouillon, jus ; *lkûr*, peau ; *lhmashk*, bave ; *lét*, léger ; *larg*, loin.

Avec la nasale m, nous trouvons 41 mots-racines, qui sont :

Mâl, montagne ; *mam*, manger des enfants ; *mān*, mûrier ; *mâr*, prendre ; *mar*, droit ; *mār*, fou ; *mât*, mesurer ; *madh*, grand ; *mazh*, matou ; *mék*, pleurnicher ; *mèl*, milet ; *men*, intelligence ; *mès*, nièce ; *mîh*, piocher ; *mik*, ami ; *mir*, bon ; *miz*, mouche ; *midh*, farine ; *mish*, viande ; *mûn*, surcharger ; *mûr*, mur ; *mut*, excréments humains ; *mûsh*, remplir ; *myk*, moisi ; *myt*, tuer ; *myz*, sur le flanc, à l'envers ; *mylh*, fermer ; *môl*, pomme ; *mor*, poux ; *mot*, temps ; *mlédk*, cueillir ; *mardh*, geler ; *mshéh*, cacher ; *mnêr*, étonner ; *mêt*, demeurer ; *mrhit*, arriver ; *mûlhzh*, estomac ; *mānq*, manche ; *mram*, hier au soir ; *mren*, dedans ; *mkat*, pécher.

Avec la nasale n, nous trouvons 29 mots-racines, qui sont :

Nâl, éteindre ; *nâm*, renommée ; *nān*, mère ; *nat*, nuit ; *nax*, contretemps ; *nân*, neuf ; *néc*, dûr d'entendement ; *nèn*, espèce de mauve ; *nér*, honneur ; *nēz*, brûler ; *nip*, neveu ; *nis*, mettre en chemin ; *nidh*, appeler (seulement pour animaux) ; *nûn*, parrain ; *nodh*, hasard d'une rencontre ; *nyk*, fruit cueilli avant le temps pour le sécher ; *nūh*, faim ; *nolh*, être présent ; *nuk*, arracher les poils, épiler ; *nryshk*, rouiller ; *njit*, attacher ; *nesh*, se rencontrer ; *njéh*, compter ; *njâlh*, ressusciter ; *njoft*, connaître ; *nzit*, pousser ; *néps*, habitude ; *nil*, goujons.

Avec la labiale p, nous trouvons 60 mots-racines, qui sont :

Pac, haché, fortement bouilli ; *pak*, peu ; *pah*, arriver, atteindre ; *pâl*, pli ; *paq*, tranquille ; *par*, premier ; *pâr*, paire ; *pas*, posséder ; *pât*, oie ; *pâlh*, dolce far niente, pâne ; *pâzh*, pélican ; *pél*, jument ; *pém*, arbre ; *pén*, plumes (oiseau) ; *pēn*, barrage, épi ; *pêt*, espèce de pet-de-nonne ; *pès*, cinq ; *pésh*, pierre lancée ; *pesh*, commotionné ; *pézh*, morceau de vieille étoffe ; *pip*, rejetons d'un arbre coupé ; *pik*, goûter, peu (spécial pour les liquides) ; *pidh*, organe sexuel féminin ; *pish*, pin résineux, *pizh*, bonnet pointu phrygien ; *pol*, lai (un) ; *puc*, bouton, verrue ; *pul*, poule ; *pun*, affaire ; *pus*, puit ; *push*, duvet d'étoffe ; *puth*, baiser ; *puzh*, figue

fortement faite qu'on laisse sécher sur l'arbre ; *pŷk,* coin ; *pylh*, forêt ; *prâlh*, badiner, fable ; *plas*, crever ; *prék*, toucher ; *préh,* couper, aiguiser ; *pvét*, interroger ; *pshtét*, appuyer ; *prish*, gâter ; *posht*, en bas, sous ; *pos*, à part ; *psé*, pourquoi ; *por*, mais ; *pok*, peu ; *prit*, attendre ; *plak,* vieux ; *planzh*, pancréas ; *plesht*, puce ; *pléh*, fumier ; *plhām*, palmée ; *plhoc* , cicatrice ; *pâk*, lard ; *plum,* plomb ; *plhum*, pigeon ; *peshk*, poisson ; *prak*, seuil ; *pushk*, fusil.

Avec la gutturale q, nous trouvons 13 mots-racines, qui sont :

Qaf, cou ; *qas*, importun ; *qêl,* paroisse ; *qēn*, chien ; *qép*, oignon ; *qèrh*, charriot ; *qesh*, rire ; *qéth*, tondre ; *qit*, faire sortir ; *qulh,* trempé ; *quk,* fossette du visage ; *qin,* cent ; *qènth*, plateau servant à ouvrir la pâte.

Avec la liquide r, nous trouvons 19 mots-racines, qui sont :

Rān, sable ; *rât*, se coucher ; *rèd,* tour de rôle ; *rék*, intentionné ; *rèk*, harrassé ; *rêm,* rame ; *rèm*, accès de folie ; *rêp*, écorcher ; *rik*, canne ; *riz*, écharpe ; *rod*, descendance ; *ros*, canard sauvage ; *rôt*, roue ; *rôsh,* raser (en mauvaise part) ; *rub*, mouchoir, couvre-chef ; *rud*, plissé ; *rulh,* ridé ; *ruzh*, pauvre diable ; *reth*, autour ; *rmak*, gauche ; *répt*, imposant, immense (pour le bien-être, les richesses).

Avec la chuintante s, nous trouvons 15 mots-racines, qui sont :

San, foin ; *sèn*, chose ; *sit*, tamis ; *sor*, corbeau ; *sos*, détruire ; *sot*, aujourd'hui ; *suk*, colline ; *sûlh*, usage ; *sul*, nacelle ; *sut*, clovis ; *stol*, siège ; *sgith*, délier ; *sakt*, vrai ; *stréh*, goutière ; *spik*, cordonnet.

Avec la dentale t, nous trouvons 23 mots-racines, qui sont :

Tân, treille ; *tas*, coupe ; *tég*, branche ; *tis*, platane ; *tolh*, chauve ; *tub*, bouquet ; *tuf*, gland ; *tûl*, mie de pain ; *tun*, ébranler ; *tûlh*, brique ; *tût*, menacer, faire peur ; *tym*, fumée ; *tésh*, éternuer ; *tésh*, choses ; *tet*, huit ; *trét*, perdre ; *trédh*, châtrer ; *tok*, terre ; *tûrh*, monceau ; *trēm*, trembler ; *tér*, essuyer ; *trap*, bateau du gué ; *troft*, truite ; *tins*, en cachette.

Avec la labiale v, nous trouvons 22 mots-racines, qui sont :

Vâp, vaporeux (chaleur visible) ; *vāth*, pendants d'oreilles ; *vath*, parc de bestiaux ; *vél*, voile ; *vesh*, vêtir ; *vên*, vin ; *vēn*, lieu, endroit ; *vic*, veau ; *vid*, colombe ; *vith*, orme ; *vig*, pont rustique sur un ruisseau ; *vōn*, tard ; *vûlh*, vomir ; *vdâr*, perdre ; *vîs*, trait ; *vès*, habitude ; *vôtrh*, âtre ; *varg*, à la file ; *verbt*, aveugle ; *vôn*, tard ; *vec*, seulement ; *vnésht*, vigne.

Avec la labiale w, nous trouvons 7 mots-racines qui sont :

Wâl, brûlant ; *worh*, sépulcre ; *wârh*, plaie ; *wok*, tiédir ; *wirh*, crier ; *wêlzh*, branchies ; *wrhug*, pluie et soleil.

Avec la dentale z, nous trouvons 5 mots-racines :

Zan, apprendre ; *zâlh*, gravier ; *zog*, oiseau ; *zor*, intestins ; *zot*, Dieu.

Avec la chuintante x, nous trouvons 8 mots-racines, qui sont :

Xab, flasque ; *xag*, étoffe grossière ; *xég*, moment le plus chaud de la journée en été ; *xûr*, gravier ; *xub*, broussaille de la famille des bruyères ; *xgjèt*, flèche ; *xgûl*, déraciner ; *xgât*, malmener.

Avec la dentale dh, nous trouvons 5 mots-racines, qui sont :

Dham, dent ; *dhan*, donner ; *dhâs*, gâteries ; *dhét*, dix ; *dhimt*, faire du mal.

Avec la nasale nj, nous trouvons 4 mots-racines, qui sont :

Njâlh, revenir à soi ; *njét*, attacher ; *njoft*, connaître ; *njom*, tendre.

Avec la liquide lh, nous trouvons 4 mots-racines, qui sont :

Lhân, bois de charpente ; *lhom*, limon ; *lhmâlh*, dent molaire ; *lhot*, larmes.

Avec la liquide gj, nous trouvons 9 mots-racines. qui sont :

Gjak, sang ; *gjâlh*, vivant ; *gjig*, géant ; *gjél*, coq ; *gjèt*, trouver ; *gjin*, gens ; *gjum*, sommeil ; *gjup*, conduite ; *gjegj*, entendre.

Avec la liquide-gutturale rh, nous trouvons 19 mots-racines, qui sont :

Rhag, torchon, étoffe grossière ; *rhâl*, rare ; *rhah*, battre ; *rhân*, lourd ; *rhegj*, tanner ; *rhèz*, rayon, dentelle ; *rhit*, croître ; *rhok*, embrasser, étreindre ; *rhgjān*, argent ; *rheth*, cercle, autour ; *rhûl*, enrouler ; *rhuy*, route ; *rhush*, raisin ; *rhên*, mentir ; *rhshqit*, glisser ; *rhuf*, grippe (fort rhume contagieux) ; *rhgulh*, orgelet ; *rhebt*, sévère ; *rhgost*, natte.

Avec la chuintante sh, nous trouvons, 49 mots-racines, qui sont :

Shâh, moquer ; *shak*, chienne ; *shâl*, selle ; *shap*, alun ; *shâr*, scie ; *shat*, bêche ; *shof*, regarder ; *shéq*, pot en bois (secchio) ; *shér*, faire du tort ; *shit*, vendre ; *shēgj*, signe, marque ; *shég*, grenade ; *shik*, ampoule ; *shogj*, chauve ; *shok*, compagnon ; *shog*, sureau ; *shôlh*, semelle ; *shot*, sarcelle ; *shọsh*, tamis à tamiser ; *shûrh*, urine ; *shyt*, casser ; *shput*, soufflet ; *shtyp*, broyer ; *shtég*, sentier ; *shkop*, bâton ; *shtīnz*, hampe ; *shpat*, épée ; *shtér*, mortier ; *shpūnz*, éponge ; *shtām*, jare ;

shkrép, rocher ; *shkrèt*, malheureux ; *shûl*, verrou ; *shkoz*, peuplier ; *shkâl*, échelle ; *shpalzh*, frottoir ; *shtrydh*, presser ; *shkèlh*, piétiner ; *shplak*, paume de la main ; *shnosh*, bien portant ; *shlhin*, saumure ; *shkœrt*, caille ; *shpélh*, grotte ; *shtrat*, lit ; *shkûrt*, court ; *shum*, beaucoup ; *shtylh*, colonne ; *shtêrh*, tarir ; *shkoq*, dégréner.

Avec la dentale th, nous trouvons 17 mots-racines, qui sont :

Than, dire ; *thak*, bout des fils de la trame qu'on attache pour que l'étoffe ne se défasse pas ; *thât*, sec ; *thân*, fruit sauvage ; *thêk*, étoffe grossière et rude ; *thép*, éclats anguleux restant au bout d'une pièce de bois cassé ; *thèr*, piquer ; *thès*, sac ; *thik*, couteau, tout ce qui est tranchant ; *thim*, couleur entre le blanc et le noir ; *thirh*, appeler ; *thith*, sucer, téter ; *thuk*, gras ; *thum*, bouton de vêtement ; *thūnr*, sabot des bêtes ; *thark*, parc spécial pour porcs ; *tharpt*, aigre, âpre.

Avec la chuintante xh, nous trouvons 5 mots-racines, qui sont :

Xhad, querelleur ; *xhixh*, étincelle ; *xhik*, idiot ; *xhup*, pelisse ; *xhûxh*, bouffon.

Avec la dentale zh, nous trouvons, 7 mots-racines, qui sont :

Zhan, rejoindre ; *zhék*, peu profond ; *zhok*, juste ;

zhop, morceau ; *zhub*, un homme seul, impair ; *zhof*, crever (mourir pour les bêtes) ; *zhuhnk*, joncs.

Avec la gutturale ng, nous trouvons 11 mots-racines, qui sont :

Ngordh, mourir ; *ngût*, presser ; *ngûl*, planter ; *ngjesh*, ceindre ; *ngâl*, arrêter ; *ngréh*, tendre, bâtir, poser ; *ngrân*, manger ; *ngjit*, faire monter ; *ngrof*, chauffer ; *ngûst*, étroit ; *nguf*, gonflement de l'eau qui ne se verse pas, crue.

Le cinquième groupe de la II^e^ série, nous donne donc 552 mots-racines.

En faisant le total de ces mots-racines, nous trouvons le chiffre de 785, qui croyons-nous dépasse de beaucoup le total des mots-racines de toutes les autres langues, mortes ou vivantes. Et ce nombre, reconnaissons-le, n'est pas définitif ; nous ne prétendons pas connaître tous les mots de cette langue ; un seul dictionnaire de la langue a été fait par un missionnaire résidant en Serbie, et avouons-le, on y trouve plus de mots turcs, grecs et slaves que de mots albanais. Ces derniers même sont tous, sans exception, erronés, la prononciation n'étant pas celle des mots, avec l'orthographe qui a été choisie.

Quoiqu'il en soit, avec *soixante-quinze* sons phonétiques ; avec *trente et une* consonnes explosives et 785 mots-racines, une langue peut arriver

à un degré de perfection inimaginable, mais il faut une grammaire, il faut des écoles et des personnes compétentes qui s'en occupent. Et de tout cela, rien ; le néant.

Les traces d'une langue mère inconnue, qui semblait éteinte, auraient été retrouvées par l'écrivain roumain Hasdeu, cité par Hovelacque, chez les Széklers de la Transylvanie. Partant de ses découvertes, cet écrivain émit l'idée que l'ancienne langue Dace aurait appartenu à une famille thraco-illyrienne, à laquelle se rattacherait, entre autres idiomes, le Phrygien et l'Albanais.

Nous avons démontré l'identité de ces deux races et de ces deux idiomes, et si le Dace, qui n'est rien autre que le Gète, le Pélasge, leur ressemble, nous nous laissons de plus en plus convaincre, si ceci était nécessaire, que la langue-mère du plus grand nombre des langues indo-européennes, serait celle que nous appelons la langue pélasgique, dont l'albanais serait le représentant le plus fidèle.

VI

Comme nous venons de le voir, les mots-racines de la langue albanaise, sont formés d'une voyelle et de plusieurs affixes explosives, constituant une seule syllabe, articulée d'une seule émission de voix.

Dans ce chapitre, nous allons étudier la formation des mots en général, ainsi que leur valeur, dans les différentes parties du discours, qui constituent les éléments de la syntaxe de la langue albanaise.

Pour ce qui regarde les règles grammaticales de ces parties du discours, nous renvoyons le lecteur à la grammaire simplifiée, éditée à Londres, de P. W. (son Excellence feu Wassa Pacha, décédé à Beyrouth, pendant qu'il remplissait les fonctions de Gouverneur Général du Liban) [1].

1. Wassa Pacha, Pashko Wassa (Pascal) était Albanais et d'origine Mirdite ; cette famille est apparentée à la famille princière des Doda (Duc des Mirdites, branche aînée des Dougadjin).

Les parties du discours, dans la langue albanaise, sont au nombre de huit : le nom, le pronom, l'adjectif, le verbe, l'adverbe ; la préposition, la conjonction et l'interjection.

On remarquera que dans l'énumération de ces parties du discours, nous avons omis l'article. Cette omission est volontaire. Les missionnaires catholiques, dans leur grammaire et leur dictionnaire, nous donnent un article et même le déclinent. Partant de là, comme cet article, dans le langage, ne précède pas le nom, ils lui ont trouvé une place à la fin du nom, et les terminaisons des noms déclinés ne sont pour eux rien autre chose que cet article.

Or, si ces terminaisons sont l'article, il n'y aurait aucune raison pour que les terminaisons des déclinaisons de la langue latine n'en déterminent aussi un article, pour cette langue.

Plus encore, l'article, étant un élément, qui a pour objet de présenter le nom comme défini, et dérivant d'un pronom démonstratif, nous ne voyons pas pourquoi ce déterminatif du nom, suffixe à lui, ferait défaut dans le vocatif des déclinaisons de la langue albanaise, qui a besoin d'un élément interjectif pour être déterminé, puisque le vocatif des noms, sans cet *ó*, est complètement indéfini. Ainsi, *lis*, chêne, est indéter-

miné ; au nominatif, *lisi*, le lis, est déterminé, tandis que *ô lis* au vocatif ne le serait pas sans l'*ô*.

D'un autre côté si, avec M. Hovelacque, nous constatons que la désinence organique de l'ancien ablatif singulier était *t*, que les latins ont remplacé par *d ;* si nous remarquons que l'ancienne désinence du datif *ai*, est représentée en albanais par, *it ;* et que la désinence de l'accusatif latin est *m*, quand celle du même cas en albanais est *n*, nous sommes amenés à reconnaître un grand raprochement entre les déclinaisons latines et albanaises ; d'où aussi, nous concluons, que si les terminaisons des mots déclinés, en Albanais, sont un article suffixe, comme en roumain et en bulgare, les désinences des déclinaisons latines sont aussi l'article de cette langue.

Il n'y a donc pas d'article dans la langue albanaise, et les mots : noms, pronoms, adjectifs, qui se déclinent tous, sont déterminés par les terminaisons des cas des déclinaisons, sauf pour le vocatif qui est toujours précédé par l'interjectif *ô*, le mot conservant la forme indéterminée.

Et cette règle générale, sans exception, est tout aussi bien applicable au singulier comme au pluriel, vu que dans la langue albanaise, il existe deux formes indéterminées, le singulier et le pluriel. Ainsi *lis* est l'indéterminé singulier et

lisa, l'indéterminé pluriel ; comme *kâl*, cheval et *kuai*, chevaux, etc., etc.

Le nom étant l'élément primordial d'une langue, il a dû être défini dès le principe de l'adoption du langage articulé : défini, il a nommé les personnes, les animaux et les choses, qui attirèrent le regard, et satisfirent l'oreille des premiers hommes. La déclinaison naturelle, organique, en est résultée.

Cette déclinaison, dans la langue albanaise, est d'une simplicité caractéristique : rien de cherché, rien de travaillé ; des désinences les moins variées, mais en même temps suffisantes pour déterminer le genre et même le nombre des noms.

La grande difficulté cependant, dans cette langue, est de reconnaître ces genres qui sont deux, comme les nombres : masculin, féminin, singulier, pluriel.

La pratique seule peut faire distinguer le masculin du féminin ; quant à la distinction du singulier et du pluriel, elle est plus simple : le pluriel se présente, dans les noms, sous trois formes en général, *a*, *na*, *ja* ; en dehors des exceptions.

a, pour les noms masculins et féminins terminant au singulier par une consonne.

na, pour les noms masculins terminant au singulier par une consonne.

ja et *na*, pour les noms féminins, terminant par une voyelle.

é, comme exception, pour les mots masculins terminés par une consonne et deviennent féminins au pluriel.

Pour ceux qui connaissent la langue albanaise, si l'on doutait du genre d'un mot, il existe une règle générale, qui donne ce genre : ajoutez un adjectif qualificatif au nominatif singulier du nom dont vous voulez connaître le genre ; si ce nom est masculin, la particule *i* précèdera l'adjectif ; si ce nom est féminin, ce sera la particule *e*. Ex. : *lisi i math*, le chêne grand ; *ama e mir*, la mère bonne.

Une fois le genre connu, la déclinaison du nom n'offre plus aucune diffculté.

Les déclinaisons sont au nombre de cinq et se distinguent par le nominatif singulier, c'est-à-dire le nom déterminé.

1ere déclinaison : *Zot*, Dieu, indéterminé. Nominatif déterminatif *Zoti*.

2me déclinaison : *Nan*, mère, indéterminé. Nominatif déterminatif *nana*.

3me déclinaison : *Kôlh*, toux, indéterminé. Nominatif déterminatif *Kôlhe*.

4me déclinaison : *Shpî*, maison, indéterminé. Nominatif déterminatif *Shpija*.

Déclinaison : *Brie*, corne, indéterminé. Nominatif déterminatif *Briena*.

5me déclinaison : *Trâ*, poutre, indéterminé. Nominatif déterminatif *Traû*.

Qui donneraient les terminaisons nominatives :

1re *i* ; 2me *a* ; 3me *e*, 4me *ja-na*, 5me *u*.

Mais avec cela, il faut connaître le nominatif pluriel, qui en général est le pluriel du nom qu'on veut décliner, auquel il faut ajouter un *t*.

Ainsi, *Zot*, fait au pluriel *Zota*, et le nominatif pluriel serait *Zotat*.

Nan, fait au pluriel *Nana*, et le nominatif pluriel serait *Nanat*.

Kôlh, fait au pluriel *Kôlhe*, et le nominatif pluriel serait *Kôlhet*.

Shpt, fait au pluriel *Shptja*, et le nominatif pluriel serait *Shptjat*.

Brie, fait au pluriel *Briena*, et le nominatif pluriel serait *Brienat*.

Trâ, fait au pluriel *Tréna*, et le nominatif pluriel serait *Trénat*.

A part quelques exceptions restreintes, les noms de la langue albanaise se partagent, comme suit, les cinq déclinaisons.

1° A la première déclinaison appartiennent tous les *substantifs masculins* terminant par une

consonne à l'indéterminé singulier, et faisant leur pluriel avec la lettre suffixe *a*.

Ex. : Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *zoti*, N. S. *zotat*, N. P.

Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *zotit*, G. S. *zotavet*, G. P.

Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *zotit*, D. S. *zotave*, D. P.

Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *zotin*, A. S. *zotat*, A. P.

Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *ô zot*, V. S. *ô zota*, V. P.

Ind. sing. *zot*. Indét. plu. *zota*, fait : *prei zotit*, Ab. S. *prei zotavet*, *zotash*, Ab. P

2° A la deuxième déclinaison appartiennent tous les *substantifs féminins* terminant par une consonne à l'indéterminé singulier, et faisant leur pluriel avec la lettre suffixe *a*.

Exemple : l'indéterminé singulier étant *nan*, et l'indéterminé pluriel étant *nana*, nous avons :

Au singulier, *nāna*, *nāns*, *nāns*, *nānen*, *ô nān*, *prei nānet*.

Au pluriel, *nānat*, *nānavet*, *nānavé*, *nānat*, *ô nāna*, *prei nānat*, *ash*.

3° A la troisième déclinaison appartiennent tous les *substantifs masculins* terminant au singu-

lier comme au pluriel par une consonne, ou faisant leur pluriel avec la lettre suffixe *e*.

Ex : l'indéterminé singulier étant *kôlh*, toux, et l'indéterminé pluriel étant *kôlhe*, nous avons :

Au singulier : *kôlhi*, *kolhit*, *kôlhit*, *kôlhin*, *ô kôlh*, *prei kôlhit*.

Au pluriel : *kôlhet*, *kolhevet*, *kôlheve*, *kôlhet*, *ô kôlhe*, *prei kôlhevet-esh*.

4° A la quatrième déclinaison appartiennent tous les *substantifs féminins* terminant au singulier par une voyelle et faisant leur pluriel par la suffixation de *ja* ou *na*.

Ex : l'indéterminé singulier étant *shpî* et *brie*, l'indéterminé pluriel étant *shpîja* et *briena*, nous avons :

Au singulier : *shpîja*, *shpîs*, *shpîs*, *shpîn*, *ô spht*, *prei shpîjet* ; *briena*, *bries*, *bries*, *brien*, *o brie*, *prei briene*.

Au pluriel : *shpîjat*, *shpîjavet*, *shpîjave*, *shpîjat*, *shpîja*, *shpîjavet-ash* ; *brienat*, *brienavet*, *brienave*, *brienat*, *briena*, *brienavet - ash*.

5° A la cinquième déclinaison appartiennent tous les *substantifs masculins* terminant par une voyelle et faisant leur pluriel en *a* ou *e* tout en devenant substantifs féminins.

Ex : l'indéterminé singulier étant *trâ*, poutre,

kâ, bœuf, l'indéterminé pluriel étant *tréna*, et *qê*, nous avons :

Au singulier : *trâu*, *trâut*, *trâut*, *trâuṇ*, *ô trâ*, *prei trâut.*

Au pluriel : *trénat*, *trénavet*, *trénavé*, *trénavet*, *ô tréna*, *prei trénavet - ash.*

En résumé :

1° Le vocatif dans tous les genres, comme dans tous les nombres, est toujours le nom indéterminé singulier ou pluriel, précédé de *ô*.

2° Les désinences du pluriel dans toutes les déclinaisons sont toujours *t*, *vet*, *vé*, *t*, *vet* ou *sh*.

3° Les formes des déclinaisons au singulier varient entre :

1re déclinaison *i*, *it*, *it*, *in*, — *it*.

2me déclinaison *a*, *at*, *at*, *an*, — *at*.

3me déclinaison *i*, *it*, *it*, *in*, — *it*.

4me déclinaison *ja*, *s*, *s*, *n*, — *jet*.

5me déclinaison *u*, *ut*, *ut*, *un*, — *ut*.

4° Dans la basse Albanie, en Tosquerie, on forme le plus souvent l'ablatif en remplaçant le *prei* par *n̄ga* ou *ka*.

Ainsi *prei rhuget*, de la rue, et *prei rhugash* ou *rhugavet*, on dit *n̄ga rhuga*, *ka rhuga* et *n̄ga rhugat*, *ka rhugat*.

5° A première vue, on penserait que l'ablatif, comme dans l'allemand et dans le grec, peut être

remplacé par le génitif ou le datif, en exceptant la 4me déclinaison ; il n'en est cependant pas ainsi : l'ablatif est toujours précédé de la particule *prei* qui se traduit dans ce cas par *hors*, *du côté*, etc., et détermine un déplacement de l'objet. Ainsi, *vien prei rhuget*, vient de la rue ; *dél prei détit*, sort de la mer ; *del prei shpíjet*, sort de la maison, etc., etc. Cette même forme existe aussi en latin.

6° Lorsque le substantif suit immédiatement un adjectif, au singulier il conservera sa forme indéterminée, l'adjectif étant chargé de le définir ; au pluriel, il en sera de même pour la même raison, mais la forme indéterminée sera le pluriel. Ex : *I mieri burh*, le pauvre homme ; *Te miert burha,* les pauvres hommes. *I shkréta grûe*, la malheureuse femme ; *te shkréta grâ*, les malheureuses femmes.

L'adjectif, qualificatif ou déterminatif, se présente, en albanais, sous plusieurs formes, résultant de la manière dont il s'unit au substantif, ou par laquelle il s'accorde avec lui.

Cet union, ou accord, se fait par l'intermédiaire des lettres *i* et *e,* ainsi que de la particule *te*, qui précèdent toujours l'adjectif, que ce dernier soit avant ou après le nom.

i détermine le genre masculin singulier du nom.

e détermine le genre féminin singulier du nom.

te détermine le nombre pluriel du nom.

En plus, pour les noms du genre masculin, l'adjectif qualificatif, tout en se faisant précéder de la particule *te,* pour déterminer le pluriel, reste dans sa forme indéterminée. Ex. : *I-mir,* bon ; *te mir*, bons.

Pour les noms du genre féminin, le *te* indiquera le nombre pluriel, et une *a* suffixe de l'adjectif, le genre féminin. Exemple : *e-mir,* bonne ; *te mira* bonnes.

Certains adjectifs féminins, terminant au masculin par *shim*, prennent au singulier et au pluriel une *é* suffixe, tout en conservant le *e,* déterminatif du genre, et le *te* déterminatif du nombre. Ex. : *I dishim,* savant, devient *e dishmé, te dishmé*, savante et savantes.

Mais cette règle n'est générale que pour les adjectifs dans un sens indéterminé. Aussitôt que ces adjectifs sont déterminés, et s'unissent conséquemment à un nom, ils deviennent déclinables avec ce nom, et la règle générale subit une certaine flexion qui peut se résumer comme suit :

1° Tout adjectif qualifiant un nom masculin, et le précédent, prendra au nominatif et au vocatif singulier le déterminatif de genre *i ;* partout

ailleurs dans tous les cas, tant au singulier qu'au pluriel, la particule *te*.

2° Tout adjectif qualifiant un nom féminin, et le précèdant, prendra au nominatif et au vocatif singulier le déterminatif de genre *e* ; partout ailleurs dans tous les cas, tant ausingulier qu'au pluriel, la particule *te*.

3° Tout adjectif qualifiant un nom masculin ou féminin et le suivant, perd au génitif, au datif et à l'ablatif singulier, les déterminatifs *i*, *e*, *te* et à l'accusatif se transforment en *e* pour les deux genres.

4° Dans les deux premiers cas, l'adjectif reste invariable, dans sa forme indéterminée, et le nom seul se décline.

5° Dans le troisième cas c'est l'inverse : l'adjectif est décliné et le nom conserve ses formes indéterminées, singulier et pluriel.

Pour les autres particularités des adjectifs, nous renvoyons le lecteur à la grammaire précitée de P. W.

Nous ne nous occuperons pas des autres parties du discours, que nous croyons suffisamment développées dans la grammaire précitée, pour la

phase dans laquelle se trouve actuellement la langue albanaise.

Nous ne pouvons pas cependant nous empêcher de relever certaines particularités du verbe, de ce nerf du langage, qui, dans la langue qui nous occupe, a une importance de premier ordre, au point de vue des formes des modes et du temps qui offrent à la syntaxe, à créer, de la langue albanaise, des richesses inconnues aux autres langues.

Avant toute chose, constatons :

1° Que la langue albanaise, dans le verbe, a *sept modes et 28 temps.*

2° Que l'un de ses temps, appelé par P. W. *temps concluant présent*, n'existe dans aucune autre langue vivante ou morte.

Infinitif: Forme indéterminée *kiâ* ; déterminée, *me kiâ,* pleurer.

Indicatif Présent : *Un kiâi*, je pleure.

— Pr. actuel : *Un po kiâi,* je pleure en ce moment.

— Pr. concluant : *Un kiâkam,* donc, je pleure.

— Imparfait : *Un kiâshé*, je pleurais.

Passé défini : *Un kiâva*, je pleurai.

id. indéfini : *Un kam kiâ*, j'ai pleuré.

id. antérieur : *Un pata kiâ*, j'eus pleuré.

— plus-que-parfait : *Un kishé kiâ*, j'avais pleuré.

— id. comparé : *Un kishé pas kiâ*, (on dit que) j'avais pleuré [1].

Futur absolu : *Un kam me kiâ*, je pleurerai (I shall cry).

— volitif : *Un dot kiâi*, je pleurerai (I will cry).

— contingent : *Un mund'kiâi*, je pleurerai (I may cry).

Conditionnel présent : *Un kishé me kiâ*, je pleurerais.

— passé : *Un kishé kiâ*, j'aurais pleuré.

Subjonctif présent : *Un t'kiâi*, que je pleure.

imparfait : *Un t'kiaishé*, que je pleurasse.

— passé : *Un t'kémi kiâ*, que j'ai pleuré.

plus-que-parfait : *Un t'kishé kiâ*, que j'eusse pleuré.

— Plus-que-parfait augural : *Un t'kishé pas kiâ*, que j'eusse eu pleuré [1].

— Passé contingent : *Un me pas kiâ*, si j'avais pleuré.

— Optatif : *Un no kiâsha*, si je pleurais.

1. Ces deux temps ont été omis, par oubli sans doute, dans la grammaire précitée.

Impératif présent : (La 1re personne manque).

— *futur* : *Le t'kiâi*, laisse-moi pleurer. (Let me cry).

— *augural*: *Kiâsha*, que je puisse pleurer !

Participe présent (adjectif) : *Tui kiâ*, pleurant, qui pleure.

Passé défini : *kiâ*, *kiamoun*, pleuré, pleurée.

— indéfini ; *Tui pas Kiâ*, ayant pleuré.

Nous sommes tenus à une remarque relative au temps omis.

1° Le plus-que-parfait comparé : *Un kishé pas kiâ*, se traduirait en français dans cette phrase : On dit que lorsque j'étais enfant, *j'avais pleuré* moi aussi comme ce bébé. C'est un plus-que-parfait, dont on n'a pas souvenance.

2° Le plus-que-parfait augural du subjonctif, *Un t'kishé pas kiâ* ; se traduirait comme dans cette phrase : J'aurais dû me trouver dans cette condition pour *que j'eusse eu à pleurer*. Ce temps-ci serait un plus-que-parfait conditionné.

En dehors de ces remarques, nous devons dire que le mot représentant un verbe n'est déterminé que lorsqu'il est précédé de la particule *me*. Le participe passé des verbes est ce mot indéterminé et avec la particule *me* ce mot devient l'infinitif du verbe. Ainsi : *kiâ*, pleure devient *me*

kiâ, pleurer. *Fâl*, pardonne, devient *me fâl*, pardonner etc., etc.

En plus, si entre la particule *me* et le participe passé on intercale un *u*, le verbe devient pronominal. Ex. : *me kiâ* pleurer, devient *me u kiâ*, se lamenter ; *me lâ*, laver, devient *me u lâ*, se laver, etc., etc.

Tels sont les grands traits de la grammaire albanaise, que nous allons compléter, en enregistrant certaines remarques sur la formation des mots de la langue des Shkyptars.

Les mots de la langue albanaise, comme ceux de toute autre langue, sont simples ou composés.

Les mots simples sont composés d'un mot-racine et d'une désinence de flexion. Ex. : *styl*, colonne ; *styl-a*, la colonne.

Les mots dérivés sont composés d'un mot-racine et d'une désinence de dérivation. Ex. : *Gjû-tar*, chasseur ; *rhug-izh*, ruelle.

Les mots composés sont formés de deux ou plusieurs mots-racines, dont un seul conserve le sens primitif, tandis que les autres perdent leur sens propre pour déterminer ou qualifier l'idée représentée par la racine invariable. Ce genre de mots est rare en Albanais ; on peut dire que, seuls les pronoms en général, sont les vrais mots composés, mais aussi les racines constituantes ne

se sont pas fondues l'une dans l'autre, elles restent intactes et constituent un mot composé, par le fait du trait d'union qui les relie.

Ex. : *Tiéter-kui*, autrui ; *kurh-kush*, personne.

Il existe cependant beaucoup de mots dans lesquels on réussit à trouver une dernière lettre d'une racine qui a complètement disparu et qui devait jadis former, nous ne dirons pas un mot composé, mais compléter le sens de celle, ou de celles restantes.

Le plus grand nombre de ces mots ne sauraient, croyons-nous, être appelés des mots composés, mais devront être les vrais mots dérivés, d'une idée qu'exprimait souvent une phrase.

Nous avons déjà cité quelques exemples, dans le cours de cette étude, pour des mots actuellement étrangers à la langue albanaise : Pandore, *Pun-me-dor*, travail avec main.

Prométhée, *Por-me-dhé,* mais avec terre, etc., etc.

Nous avons vu aussi que le mot albanais *kûlar* dérive de la phrase : *ka-ul-n'ar*, sous-entendu *tête*.

Prenons encore un exemple :

Le verbe *me shkelzye*, étinceler, a pour indéterminé *shkelzye*, étincelé, qui dérive de *shkni,* étincelle, de *kzhye*, saute. *Shkni* lui-même dérive de *shk*; onomatopée du bois vert qui fuse au feu

du foyer, et de *hylh,* étoiles, *hyi* ou *hyni*, étoiles au pluriel. L'étincelle donc, c'est l'étoile filante, et *shkelzye*, l'étincelle qui saute ; qui devait faire dans le principe, *shkni-kzhye*, d'où *shkelzye* ou *shkelzhye*, comme le prononcent d'aucuns.

Nous n'en dirons pas davantage des mots composés.

Revenons aux mots simples et dérivés.

Les mots simples, nous l'avons dit, sont composés d'un mot racine et d'une désinence de flexion.

Cette désinence est ordinairement un suffixe, n'ayant aucun sens par lui-même, mais déterminant ou qualifiant la manière d'être de la racine primitive.

Ainsi, le mot primitif *lhug*, indéterminé, mais exprimant l'idée générale d'une chose creuse, dans laquelle il est susceptible de rassembler et de recueillir quelque chose, se définit avec le suffixe du nominatif singulier *a,* et devient *lhuga*, la cuillère ; mot simple à désinence infléchie. *Lhuga*, à son tour, avec le suffixe *t* devient *lhugat*, les cuillères et le glouton, c'est-à-dire un homme qui est capable de recueillir dans sa bouche tout ce que peut rassembler une cuillère.

Si nous rapprochons ce mot primitif *lhug,* de la racine grecque λεγ, qui donne l'idée générale de recueillir, de dire en rassemblant les mots ; ainsi

que de la racine latine, *leg*, qui a le même sens qu'en grec, nous trouvons les dérivés λεγας, λογὺω pour le grec et *lego, diligo*, pour le latin, et nous sommes obligés de reconnaître que le *lhug*, albanais, le λεγ grec, et le *leg* latin remontent tous les trois à la même origine.

Les mots dérivés sont composés d'un mot racine et d'une désinence de flexion. Ordinairement en albanais, ces désinences sont des suffixes explosives, mais souvent aussi il se rencontre que la racine a un préfixe, le plus souvent représenté par une onomatopée.

Ainsi, par exemple, le mot *shkrue*, indéterminé dans cette forme, se définit par la particule verbale *me* et devient *me shkrue*, écrire, dessiner. La racine organique de ce verbe est *grith* indéterminé qui a donné le verbe *me grith*, gratter, griffer.

Dans le mot *shkrue*, nous avons la particule préfixe onomatopée *sh*, du bruit que fait le poinçon, la griffe, la plume qui gratte et écrit. Reste *krue* qui veut dire gratte. La racine *grith* en passant à la flexion s'est altérée, mais a conservé son sens primitif, dans le mot *Shkrim*, écriture. *Shkrue* en somme veut dire gratter, en faisant entendre le bruit du poinçon sur la pierre ou le bois, ou celui de la plume sur le papier. Et l'on sait que les

premiers qui utilisèrent l'écriture et le dessin se sont servis du poinçon.

Mais les Albanais, comme les Grecs, comme les Latins, descendent des Pélasges ; les Grecs pélasges inventèrent ou connurent le griffon, γρύψ ; tous ces peuples connurent les griffes des animaux et se servirent du poinçon pour dessiner tout d'abord leur langage. Et dans la langue de ces trois peuples parents nous trouvons le même mot racine : *grith, shkrim* en albanais ; γραω, en grec et *scribere, scripta* en latin. Dans cette dernière langue, nous trouvons même un mot encore plus caractéristique qui nous dit les fonctions du griffon, en même temps que celle des instruments aratoires qui grattent la terre. *Ex-ara-re*, veut dire gratter un champ, or, *ex*, n'est que l'altération de la racine *e-k-s*, *grith* ; *ara*, c'est le champ labouré en albanais ; *re* une désinence de flexion verbale.

Shkrue donc est un mot dérivé de la racine organique *grith*.

Quoiqu'il en soit de ces dérivations et de ces étymologies, nous allons donner un tableau, aussi étendu que possible, des diverses désinences de flexion et de dérivation de la langue albanaise.

1°). Les suffixes *é*, *esh* désignent le féminin des noms masculins qui disent l'action ou la qualité.

Ex : *Barî*, berger ; *bari-é*, bergère ; *rob*, esclave ; *rob-é*, esclave (f).

2°). Les suffixes, *a*, *na*, *ja*, indiquent généralement le pluriel des noms. Ex : *Zot*, Dieu ; *Zot-a*, les dieux ; *Qen*, chien ; *Qen-a*, les chiens ; *mish*, viande ; *mish-na*, les viandes ; *grue*, femme ; *gruja*, les femmes, etc.

3°). Les suffixes déterminatifs *t*, *s*, *vet*, *vé*, *sh* indiquent, presque toujours les désinences déclinatives du nom, de l'adjectif, du pronom, que ces désinences définissent.

4°). *i*, *e*, *te*, *t'*, précédant l'adjectif, indiquent le genre, le nombre.

i, *e*, pronominal, précède toujours le verbe défini.

Me, précédant le verbe indéfini, détermine le verbe. *u*, intercalé entre la particule *me* et le participe, indique le verbe pronominal.

5°). La sifflante *s* précédant le mot, indique la négative. Ex. : *kluk*, pondeuse : *skluk*, non pondeuse ; *me prū*, apporter ici, *me sprū*, ne pas porter, etc., etc.

6°). L'agent en albanais, comme en latin et en grec, est ordinairement défini par les suffixes *tar*, *tor*, *tur*, *cur*, *sur*, *ur*. Ex. : *Shkyptar*, albanais (gardien, chasseur, habitant des régions de l'aigle) par rapprochement, les *Shkyptars* s'appellent, *fils*

d'aigles ; *gjutâr*, chasseur ; *malisur*, montagnard ; *gjaksur*, sanguinaire ; etc., etc.

7°). L'ensemble, la masse de personnes ou de choses d'une espèce, ou d'un genre, se reconnaît aux suffixes *ia*, *nia*, *sia*. Ex. : *Trimnía*, la masse des hommes courageux ; *bukuría*, la masse ou l'ensemble des beautés ; *vaiznía*, l'ensemble des vierges (jeunes filles) ; *pleksía*, la masse des vieillards, etc.

8°). Les diminutifs sont représentés par les suffixes *in*, *izk*, *lezk*. Ex. : *paqizk*, un peu ; *rkugizh*, ruelle ; *rkugjin*, corridor ; *guralezk*, petites pierres ; *mũngjizk*, ce qui manque au peu déjà qui manque ; *rkupizh*, petit ruban, etc., etc.

9°). Les préfixes *per*, *mer* et *mâr*, indiquent la présence d'une racine, dont l'action modifiée sera inverse ou qualifiée. Ex : *me gjegj*, entendre ; *me pergjegj*, répondre ; *me mervesht*, entendre ; littéralement *prendre les oreilles*. *Per* est pour *prù*, apporter ici, et *me* pour *mâr*, prendre, etc.

11°). Le tempérament, la nature est caractérisée par les suffixes *at*, *ah*, *zhak*. Ex. : *renzhak*, menteur ; *idhnak*, emporté ; *lhugat*, glouton.

12°). Le suffixe *umé*, indique l'état ou l'action du moment. Ex. : *Marhumé*, défait, amaigri ; *idhnumé*, fâché ; etc.

13°). Les suffixes *sh*, *sha*, *shi*, *shin*, suffixes à un

verbe indique le souhait, l'augure. Ex. : *fal-sha*, que je puisse pardonner ; *prāfshim*, que nous puissions apporter ; *shifshi*, que vous puissiez voir, etc., etc.

14°). Le suffixe *im*, indique le résultat d'une action. Ex : *vet-im*, éclair ; *bumul-im*, tonnerre ; *mar-im*, la fin, etc., etc.

15°). Les suffixes *an*, *ak*, *as*, indiquent le lieu d'origine. Ex. : *Shkodran*, habitant de Scutari ; *Tiranas*, habitant de Tirana ; *Durzhak*,... de Durazzo.

16°). Le préfixe *sh* est une onomatopée imitant le bois vert qui fuse au feu du foyer, le bruit de la scie, du poinçon, de la plume sur le papier. Ex. : *shkrim*, écriture ; *me sharhue*, scier ; *me shpue*, casser ; etc.. etc.

17°). Pour indiquer la qualité abstraite, on se sert des suffixes *t* et *nt*. Ex. : *Trimnt*, le courage ; *bukurt*, la beauté ; *dashnt*, amitié ; *mngjt*, sorcellerie ; *dhunt*, honte.

18°). *Sht*, suffixe, indique un radical substantif déterminant un adverbe ; *trinmisht*, courageusement ; *urtisht*, sagement ; *vorfnisht*, pauvrement (en orphelin) ; etc., etc.

19°). Le suffixe *zhin*, indique une modification momentanée de l'état général. Ex. : *vranzhin*, demi obscurité produit par la disparition momentanée du soleil ; *butzhin*, demi- froidure ; etc.

20°). Les suffixes *ti, shti*, désignent la profession ou l'état permanent. Ex. : *shkréti*, le dénuement ; *trekti*, mouvement d'échange de commerce ; *ligsh-ti*, lâcheté ; *flhigshti*, dépravation ; etc., etc.

21°). Finalement nous croyons devoir faire remarquer que les désinences verbales infinitives sont de deux sortes :

1° Verbes terminant par des voyelles : sept sortes déterminant 7 conjugaisons en *a*, *è*, *i*, *û*, *y*, *ue*, *ye* ou *te*.

2° Verbes terminant par des consonnes, se déclinant tous sur une seule conjugaison et donnant une série de 55 désinences infinitives : *ag*, *ah*, *al*, *alh*, *an*, *ap*, *ar*, *ardh*, *art*, *as*, *asht*, *at*, *az*, *edh*, *eg*, *egj*, *eh*, *ek*, *el*, *elh*, *emb*, *en*, *ep*, *er*, *erh*, *esh*, *et*, *ezh*, *idh*, *ih*, *ik*, *il*, *imt*, *ir*, *irh*, *is*, *ish*, *it*, *ith*, *of*, *oft*, *ok*, *ol*, *oih*, *om*, *ordh*, *orh*, *op*, *uk*, *ul*, *ush*, *ut*, *uit*, *ylh*, *yshk*.

. . . . . .

Ce qui précède est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui sur la langue albanaise. Peut-être un jour pourrons-nous en dire davantage pour le progrès de la science de nos origines, en prenant toujours pour base les Pélasges que nous croyons moins hypothétiques que les Aryas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace..... 1

Première partie

I. — Les Pélasges, nos ancêtres..... 1
II. — Les Pélasges..... 23
III. — Les légendes albanaises..... 71
IV. — Mœurs albanaises..... 121
V. — Les mois et leurs noms..... 161
VI. — La semaine..... 165
VII. — La numération..... 173
VIII. — Conclusion..... 175

Deuxième partie

Les Pélasges, leurs descendants directs et leur langue.. 189

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Dalous,

UNE RACE OUBLIÉE

LES PÉLASGES

ET LEURS DESCENDANTS

PAR

ÉDOUARD SCHNEIDER

EX-INGÉNIEUR EN CHEF DE LA PROVINCE DE SCUTARI D'ALBANIE
POUR LE GOUVERNEMENT OTTOMAN

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE

1894

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

Rue Bonaparte, 28.

A. DOZON

Manuel de la langue chkipe ou Albanaise, comprenant : I. Contes, chansons et autres textes inédits. — II. Grammaire. — III. Vocabulaire albanais-français. Un beau vol. gr. in-8 ..... 15 fr. »

Couronné par l'Institut. — Prix Volney.

Contes Albanais, recueillis et traduits. Un élégant volume in-18 ..... 5 fr. »

L'épopée Serbe. Chants populaires héroïques. Bosnie et Hertzégovine, Croatie, Dalmatie, Montenegro, traduits sur les originaux, avec une introduction et des notes. In-8 avec planche ..... 7 fr. 50

A. CHODZKO

Les Chants historiques de l'Ukraine et les chansons des Latyches des bords de la Duna occidentale. Périodes païenne, normande, tartare, polonaise et cosaque. Traduits sur les textes originaux, in-8 ..... 7 fr. 50

V. GUÉRIN

L'Ile de Rhodes. Seconde édition, avec carte. In-18. 4 fr. »

XÉNOPOL

Professeur à l'Université de Jassy.

Les Roumains au moyen-âge. In-8 ..... 7 fr. 50
Etudes historiques sur le peuple roumain. In-18. 4 fr. »

A. UBICINI

Les origines de l'histoire roumaine. In-18 ..... 3 fr. »

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Dalour.